This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 459051

"I give these Books for the founding of a College in this Colony"

YALE UNIVERSITY LIBRARY

Discarded
Yale University Library

Discarded
Yale University Library

Discarded
Yale University Library

1902

NOV 20 1907
Libra

A. M. D. G.

RELATIONS

DE LA

MISSION DE NAN-KIN

CONFIÉE AUX RELIGIEUX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

I

1873-1874

CHANG-HAI

IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE,

A L'ORPHELINAT DE TOU-SAI-VAI.

1875.

A. M. D. G.

RELATIONS

DE LA

MISSION DE NAN-KIN

Jesuits. Letters from missions (The East)

A. M. D. G.

RELATIONS

DE LA

MISSION DE NAN-KIN

CONFIÉE AUX RELIGIEUX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

I

1873-1874

[Gabriel Palatre]

CHANG-HAI

IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE,

A L'ORPHELINAT DE TOU-SAI-VAI.

1875.

IMPRIMATUR.

CHANG-HAI

IN FESTO S. FRANCISCI XAVERII.

die 3ª Decembris 1875.

---

† ADRIANUS.

Episc. Sarginop., Vic. ap. Nan-kin.

Les Religieux de la Compagnie de Jésus forment une milice qui porte sur son étendard la devise: *Ad majorem Dei gloriam.* Et, comme il n'y a dans l'univers aucun coin de terre où cette gloire ne puisse être procurée, le devoir de ces soldats du Christ est d'étendre leurs conquêtes spirituelles parmi toutes les nations. Les uns, sur une parole de leur Général, vivent et meurent au sein du pays qui les a vu naître; et, apôtres dans le cœur, ils renoncent au désir de prêcher l'Evangile aux nations infidèles. D'autres, à peine arrivés à la fleur de la jeunesse, saluent une dernière fois le rivage de la patrie, traversent les mers, et vont planter leur drapeau sur la terre qui leur a été donnée en partage, et qui, un jour, recevra leur dépouille mortelle.

Mais quels que soient les destins que Dieu leur ménage et le champ qu'ils arroseront de leurs sueurs, tous n'ont qu'un même but, celui de procurer la plus grande gloire de Dieu. Séparés les uns des autres par des distances qu'ils ne franchiront jamais, ils n'en continuent pas moins à vivre de la même vie; ils ont les mêmes affections, les mêmes espérances et les mêmes joies. Profondément pénétrés de l'esprit des lois qui façonnèrent leur enfance religieuse, ils sentent grandir en eux, avec l'âge, l'estime et le dévouement qu'elles réclament, et cherchent à conserver intact l'honneur de leur drapeau.

En dehors des grâces attachées à l'observation exacte des Constitutions qui perpétue, à travers les siècles, cet esprit de S. Ignace, il existe encore dans la Compagnie un moyen puissant de le stimuler; ce sont les publications périodiques, autographiées ou imprimées, qui vont redire aux diverses provinces les fatigues et les succès de cette légion d'ouvriers évangéliques répandus dans toutes les parties du monde.

Toutes les grandes œuvres entreprises pour la gloire de Dieu, et mille récits édifiants trouvent place dans ces pages, et offrent à l'esprit une matière abondante d'utiles enseignements.

Là aussi, le lecteur rencontre des noms qui lui rappellent les plus doux souvenirs de la vie religieuse et qu'il n'a point oubliés. Il y revit avec des frères que, depuis longues années peut-être, il laissa sous d'autres cieux; il prie Notre-Seigneur de bénir leur zèle; il applaudit à leurs triomphes; et il sent son courage grandir et se fortifier au récit de leurs luttes et de leurs travaux.

Les "*Relations de la Mission de Nan-kin*" viennent aujourd'hui prendre leur place parmi ces publications.

Les malheurs des temps, le manque d'imprimerie dans la Mission, la pénurie d'ouvriers évangéliques, dont tous les moments étaient comptés et consacrés au saint ministère, et à qui l'on ne pouvait confier d'autres charges, telles sont les principales causes qui ont retardé jusqu'à ce jour la réalisation d'une œuvre aussi importante. Aujourd'hui ces causes ont disparu; et nous serons heureux d'offrir à nos frères étrangers à la Chine comme à ceux qui l'habitent, le récit de nos travaux et des bénédictions que Dieu daignera leur accorder.

Ces "Relations" présentent en outre plusieurs avantages que les Missionnaires du Kiang-nan sauront apprécier. Dispersés aux quatre vents du ciel dans un immense Vicariat, ils ne se rencontrent que rarement. Ceux qui travaillent à l'orient ignorent ce qui se passe à l'occident; ceux que l'obéissance attache à une Section restent étrangers aux travaux de leurs voisins. Pour tous la marche de la Mission reste inconnue dans ses détails. Et, chose singulière! il arrive par-

fois que des lettres autographiées en Europe viennent leur révéler des faits accomplis au milieu d'eux et dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence. Avec ces "Relations" cette ignorance inévitable disparaîtra; et tous auront sous les yeux la série des évènements qui signalent chaque campagne apostolique.

Lorsque, en 1865, Monseigneur Languillat quitta le Tché-ly sud-est et vint prendre possession du Vicariat-apostolique de Nan-kin, un des premiers soins de son administration fut d'inviter les Missionnaires à faire des recherches sur l'origine des chrétientés qui leur étaient confiées. Ces recherches n'ont pas toujours été fructueuses. En beaucoup d'endroits ce n'est qu'à force de pénibles efforts que les Missionnaires ont pu recueillir des renseignements. Des vieillards ont été interrogés: leurs souvenirs formaient souvent la seule source qui permît de rédiger quelques notes; car depuis la fin du siècle dernier la série des travaux historiques a été forcément interrompue dans le Kiang-nan. Mais une tradition orale incomplète et parfois douteuse ne saurait dissiper l'obscurité qui plane sur plusieurs origines chrétiennes dans cette Mission. Les "Relations" viennent nous prémunir contre un semblable état de choses qui désormais ne saurait se renouveler: elles nous offriront en effet une abondante moisson de documents. L'origine, le développement des chrétientés nouvelles et des différentes œuvres entreprises pour la gloire de Dieu, les récits édifiants, les luttes soutenues contre les païens, les relations entretenues avec les mandarins; tels sont les principaux éléments qui composeront notre recueil et assureront ainsi l'avenir historique de la Mission.

Il est encore une considération bien propre à faire ressortir l'utilité de ces "Relations": c'est qu'elles forment un lien de plus pour resserrer l'union qui doit exister entre le missionnaire et les populations qu'il évangélise. Envoyé par l'obéissance au sein d'une contrée pour lui jusqu'alors inconnue, le missionnaire en retrouvera l'histoire écrite dans ces pages. Les hommes et les choses du passé s'offriront à ses regards; et les faits contemporains aussi religieusement

conservés que ceux des âges précédents lui feront connaitre les chrétiens confiés à sa sollicitude. Il pourra lui-même leur raconter sûrement des origines que l'histoire a recueillies et fait entrer dans son domaine ; et leur respect pour le prêtre augmentera, quand ils apprendront les sacrifices qu'il s'est imposés, les épreuves qu'il a subies pour faire briller aux yeux de leurs ancêtres le divin flambeau de la foi, et élever au milieu d'eux des temples en l'honneur du vrai Dieu.

PERSONNEL DE LA MISSION DE NAN-KIN.

MGR. ADRIEN LANGUILLAT, ÉVÊQUE DE SERGIOPOLIS,

VICAIRE-APOSTOLIQUE DE NAN-KIN.

R. P. AUGUSTE FOUCAULT, VICAIRE-GÉNÉRAL, SUPÉRIEUR

DES RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE JÉSUS.

Prêtres Européens.....49.
Prêtres indigènes.....24.
Scolastiques européens....7.
Frères Coadjuteurs.....13.

POPULATION DE LA MISSION. En 1814, la seizième année de son règne, Kia-king fit faire le recensement de l'Empire. La population s'élevait alors à 360,000,000 d'habitants. La province du Ngan-houé en comptait 34,168,000; celle du Kiang-sou 37,843,000. La population totale du Kiang-nan était donc de 72,000,000, d'habitants (1). En admettant que la rébellion des Tai-ping et les malheurs qui lui servirent de cortége aient fait disparaitre 22,000,000 d'habitants, chiffre énorme et peu prouvé, il resterait encore 50,000,000 d'habitants dans la Mission de Nan-kin. La population chrétienne est de 86,650.

Si l'on excepte les trois préfectures de Tsang-tseu, Sou-tseu et Song-kang, la plus grande partie de la presqu'ile de Hai-men, Tsong-ming et quelques petites iles, où le dialecte du Kiang-sou méridional est en usage, la langue mandarine est parlée dans les autres contrées de la Mission.

(1) Le nom de "Kiang-nan" s'emploie pour désigner la réunion des deux provinces du Kiang-sou et du Ngan-houé.

DIVISION CIVILE ET ECCLÉSIASTIQUE DE LA MISSION.

La Mission de Nan-kin comprend deux provinces, celle du Ngan-houé, à l'ouest, et celle du Kiang-sou, à l'est. Ces provinces renferment chacune huit préfectures, des iles et quelques territoires administrés par des magistrats spéciaux. La division ecclésiastique comprend cinq sections indiquées dans le tableau suivant.

DIVISION ECCLÉSIASTIQUE.	DIVISION CIVILE.
1. SECTION DE NAN-KIN. Elle renferme toute la province du Ngan-houé et 5 préfectures dans celle du Kiang-sou....	PROVINCE DU NGAN-HOUÉ, partagée en 8 préfectures. 1. NGAN-KIN, Capitale de la Province. 2. Houé-tcheou. 3- Ning-ko. 4. Tché-tcheou. 5. Tai-ping. 6. Lou-tcheou. 7. Fong-yang. 8. Ing-tcheou. PROVINCE DU KIANG-SOU, partagée en 8 préfectures. 1. **NAN-KIN.** 2. Siu-tcheou. 3. Houé-ngan. 4. Yang-tcheou. 5. Tchen-kiang.
2. SECTION DE SOU-TSEU. Elle renferme les 2 préfectures de Tsang-tseu et de Sou-tseu.....	6. Tsang-tseu. 7. SOU-TSEU, Capitale de la Province.
3. SECTION DE SONG-KANG. ..... 4. SECTION DE NÉ-WEI. renfermées toutes les deux dans la préfecture de Song-kang.	8. Song-kang.
5. SECTION DE HAI-MEN. Elle renferme.	Territoires de Hai-men. Tsong-ming et autres iles.

La ville de Chang-hai et la chrétienté de Zi-ka-wei ne sont pas comprises dans ces cinq sections. Les nombreux établisements qu'elles renferment exigent la résidence continue de plusieurs missionnaires et une administration spéciale.

DIVISION ECCLÉSIASTIQUE PAR DISTRICTS.

SECTION DE NAN-KIN.

Un Supérieur.

La Section de Nan-kin comprend les quatre Missions suivantes.

MISSION DE NAN-KIN

proprement dite.

Districts	Missionnaires Européens.	Missionnaires Indigènes.	Chrétiens
NAN-KIN	1.	„	433.

Un Frère Coadjuteur Européen, est attaché à la Résidence de Nan-kin.

MISSION DE YAN-TCHEOU.

Yang-tcheou.	1.	„	321.
Ou-ho.	1.	„	450.
Tan-yang.	1.	„	448.

MISSION DE NING-KO.

Ning-ko fou.	2.	„	982.
Kien-ping.	1.	„	48.
Ning-ko hien.	1.	1.	363.
Kouang-te.	1.	1.	256.

MISSION DE NGAN-KIN.

Ngan-kin.	2.	„	5.
Ta-tong.	1.	„	19.
San-li-kiai.	1.	„	„
Yng-chan.	„	1.	41.
Kien-te.	1.	„	160.

SECTION DE SOU-TSEU.

Un Supérieur.

Districts.	Missionnaires. Européens.	Missionnaires. Indigènes.	Chrétiens.
Sou-tseu	„	1.	566.
Kiang-yn. (Ouest)	1.	„	1,874.
Kiang-yn. (Est)	„	1.	1,479.
Tsang-tseu	1.	„	1,540.
Ou-si	„	1.	3,097.
Tsang-king.	„	1.	3,253.
Tsang-zo.	1.	„	2,489.
Kouen-sè.	„	1.	3,327.

SECTION DE SONG-KANG.

Un Supérieur.

Song-kang.	1.	„	2,632.
Tsu-kien.	„	1.	2,734.
Ting-lin.	„	1.	3,071.
Tsing-pou.	1.	„	3,626.
Se-king.	„	2.	2,488.
Mo-kiao.	„	1.	2,688.
Tsi-pao.	„	1.	3,481.
Ka-ding.	„	1.	2,861.

SECTION DE NÉ-WEI.

Un Supérieur.

Né-kiao.	1.	„	2,639.
Kao-kiao.	„	1.	1,642.
Né-wei.	„	1.	4,973.
Tang-mou-kiao.	1.	„	4,461.
Tsang-kong-za.	„	1.	3,124.
Tsang-ka-leu.	„	1.	4,625.

SECTION DE HAI-MEN.

Un Supérieur.

Districts.	Missionnaires. Européens.	Missionnaires. Indigènes.	Chrétiens.
PRESQU'ILE DE HAI-MEN.			
Zang-so, ou haut de la presqu'ile.	1.	„	2,157.
Tsong-so, ou milieu de la presqu'ile.	„	1.	2,114.
O-so, ou bas de la presqu'ile.	„	1.	3,414.
ILE DE TSONG-MING.			
Zang-so, ou haut de l'ile.	1.	„	3,557.
Tsong-so, ou milieu de l'ile.	1.	„	1,665.
O-so, ou bas de l'ile.	„	1.	3,141.

CHANG-HAI.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DE LA CATHÉDRALE S. FRANCOIS-XAVIER.

Un Supérieur.

Missionnaires. Européens.	Missionnaires. Indigènes.	Chrétiens.
3.	1.	2,004.

Trois Frères Coadjuteurs, 2 Européens et 1 chinois, sont attachés à cette Résidence.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DE S. JOSEPH, A YANG-KING-PANG.

Un Supérieur.

2.	„	758.

Deux Frères Coadjuteurs, 1 Européen et 1 chinois, sont attachés à cette Résidence.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DU "LAO TIÉ-TSU TANG".

1.	„	570.

PAROISSE DE HONG-KEU.

1.	„	245.

ZI-KA-WEI.

COLLÉGE S. IGNACE ET PAROISSE.

Un Supérieur.

Missionnaires. Européens.	Missionnaires. Indigènes.	Chrétiens. (de la paroisse.)
9.	1.	512.

Trois Frères Coadjuteurs, 1 Européen et 2 Indigènes,

sont attachés à ce collége.

ORPHELINAT DE TOU-SAI-VAI.

2.	„	212.

Quatre Frères Coadjuteurs, 2 Européens et 2 Indigènes,

sont attachés à l'Orphelinat.

LIEUX OÙ LES MISSIONNAIRES POSSÈDENT DES RÉSIDENCES.

Chang-hai.	3.	Song-kang.	1.
Kiang-yn.	1.	Sou-tseu.	1.
Mao-ka tsen.	1.	Tchen-kiang.	1.
Nan-kin.	1.	Tou-sai-vai	1.
Ngan-kin.	1.	Tsong-ming.	1.
Ning-ko fou.	1.	Zi-ka-wei.	1.
Ou-si.	1.	Zô-sè.	1.

RELIGIEUSES.

CARMÉLITES.

MONASTÈRE DE S. JOSEPH, A ZI-KA-WEI.

Religieuses. Européennes.	Novices.	Postulantes.
7.	2.	7.

AUXILIATRICES DU PURGATOIRE.

MAISON DU "SEN-MOU IEU," A ZI-KA-WEI.

Religieuses. Européennes.	Religieuses. Indigènes.	Novices.
9.	6.	7.

INSTITUTION S. JOSEPH, A CHANG-HAI.

8.	4.	3.

SŒURS DE S. VINCENT DE PAUL.

HÔPITAL GÉNÉRAL, A CHANG-HAI.

10 Religieuses toutes Européennes.

ÉTAT ET MINISTÈRES DE LA MISSION DU

KIANG-NAN.

DU 1er JUILLET 1873 AU 30 JUIN 1874.

Chrétiens.	86,650.
Districts.	41.
Chrétientés	549.
Eglises	458.
Chapelles.	88.
Catéchumènes	7,567.
Adultes baptisés	1,750.
Enfants de fidèles baptisés	3,948.
Enfants d'infidèles baptisés.	12,807.
Enfants nourris pendant l'année.	5,451.
Confirmations...	3,280.
Confessions de mission...	57,288.
Communions de mission.	50,771.
Confessions de dévotion.	185,192.
Communions de dévotion....	196,968.
Extrêmes-onctions.	1,722.
Mariages bénits.	729.
Mariages revalidés	12.
Prédications	7,274.
Catéchismes.	7,172.
Ecoles de garçons.	324.
Ecoles de filles	249.
Ecoliers chrétiens	2,834.
Ecoliers païens	2,036.
Ecolières chrétiennes	2,149.
Ecolières païennes	102.
Maîtres d'école	341.
Maîtresses d'école.	259.
Collége	1.
Elèves	80.
Pensionnats de garçons.	10.
Elèves	230.
Pensionnats de filles	10.
Elèves	208.
Grand Orphelinat de garçons	1.
Enfants pendant l'année.	337.

Grands Orphelinats de filles	2.
Filles pendant l'année	1542.
Petits Orphelinats	11.
Garçons et filles pendant l'année	471.
Hôpitaux pour les malades	3.
Malades pendant l'année	661.
Hospices pour les Vieillards	2.
Hommes	37.
Femmes	35.

I

SECTION DE NAN-KIN.

Inférieure aux autres parties de la Mission pour le nombre des chrétiens, cette section les surpasse de beaucoup en étendue. En effet, elle comprend à elle seule toute la province du Ngan-houé, et cinq préfectures dans celles du Kiang-sou, c'est-à-dire environ les trois quarts du territoire du vicariat. Il n'y a que quelques années encore, en dehors de la préfecture de Fong-yang et de la petite chrétienté de Ou-yuen, les habitants du Ngan-houé ignoraient l'existence de la Religion catholique. Aucun missionnaire ne leur avait annoncé la bonne nouvelle. Aujourd'hui seize prêtres parcourent leur contrée, et s'efforcent d'y répandre une semence qui, en plus d'un endroit, fructifie abondamment.

Cette immense Section devait être divisée pour créer entre les Missionnaires des rapports faciles, et organiser efficacement l'œuvre de l'apostolat. Elle a donc été partagée en quatre centres que nous désignons sous les noms de : Missions de Nan-kin proprement dite, de Yang-tcheou, de Ning-ko, de Ngan-kin, et dont nous parlerons séparément.

MISSION DE NAN-KIN,

proprement dite.

Nan-kin, à qui la dynastie actuelle des Tartares ne songe point à rendre sa splendeur passée, commence a se relever un peu des ruines qu'amoncelèrent dans ses murs les rebelles connus sous le nom de Grands-cheveux. Les chrétiens qui, pendant près de douze ans, vécurent loin de son enceinte, et vinrent chercher à Chang-hai et dans d'autres villes du Kiang-sou méridional une tranquillité, qu'elle ne

pouvait plus leur offrir, y sont rentrés depuis quelques années. L'exil ne contribua point à les enrichir, et quand ils prirent possession de leurs anciennes demeures, ils se demandèrent quelles industries pourraient les arracher à une inévitable misère. Des jours meilleurs ont lui pour eux; et Dieu, qui les avait si rudement éprouvés, leur tend aujourd'hui une main secourable. Leur pauvreté commence à disparaître; ils se rallient de nouveau autour du missionnaire; et, cette année, ils ont suivi avec fruit les exercices de la mission.

La chrétienté de Pé-houei, en dehors de la porte de l'ouest, celle de Kao-kiao-men, en dehors de la porte orientale, et la Résidence située dans l'intérieur de la ville forment tout l'apanage du missionnaire de Nan-kin. Mais si son domaine est peu étendu, ceux qui l'habitent ne laissent pas de lui donner quelques consolations. A Pé-houei, un bon nombre d'enfants sont solidement instruits des vérités chrétiennes; leur piété est sincère; et dans quelques années ils formeront un noyau de chrétiens fervents.

Kao-kiao-men possède une église fréquentée chaque dimanche et les jours de fêtes; et sa population réclame une école qui lui sera accordée à la 10e lune.

Dans l'enceinte de la Résidence nous avons un pensionnat qui, cette année, a pu atteindre le chiffre de 24 élèves. De leurs rangs sortiront plus tard, nous l'espérons, quelques instituteurs et des catéchistes, qui se mettront au service des Missionnaires. Le pensionnat des filles est moins nombreux.

L'école des externes se compose de 28 élèves, dont la bonne tenue, l'application et les manières honnêtes ont été pour le missionnaire une vraie cause de joie. Tous, à l'exception de trois, appartiennent à des familles païennes.

Deux pharmacies, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, rendent à la population des services qu'elle ne saurait méconnaître; et cette œuvre de bienfaisance tourne à l'honneur de notre sainte Religion. Mais de l'estime du Christianisme au désir de l'embrasser la route à faire est encore longue pour le païen.

Je résume en deux mots l'état de cette mission, en citant les paroles du P. Garnier, Supérieur de la Section de Nan-kin : " En général, écri-" vait-il, au mois d'août dernier, nous devons à la justice de dire que " nous avons lieu d'être satisfaits de nos chrétiens de Nan-kin. Il nous " semble aussi que l'esprit des païens s'améliore de jour en jour, et " qu'ils connaissent plus avantageusement qu'autrefois notre sainte " Religion. Malheureusement rien ne laisse présumer encore un " mouvement religieux quelconque ; et nous restons spectateurs déso-" lés de ce *statu quo* que jusqu'ici aucun effort n'a réussi à ébranler."

MISSION DE YAN-TCHEOU.

Cette Mission, l'une des plus vastes du Vicariat, comprend la préfecture de Fong-yang dans le Ngan-houé, et toutes les contrées situées au nord et au centre de la province du Kiang-sou dans les préfectures de Tchen-kiang, Yang-tcheou, Houé-ngan et Siu-tcheou. Elle n'a pas moins de soixante-quinze lieues d'étendue du nord au sud, et trente de l'est à l'ouest ; nous ne croyons pas exagérer en disant que sa population s'élève à environ dix millions d'habitants.

Le district de Ou-ho qui renferme les préfectures de Fong-yang et de Siu-tcheou ne compte que 450 chrétiens disséminés au milieu d'une immense population païenne. Ils appartiennent à dix-sept chrétientés différentes. Leur foi a de rudes assauts à soutenir pour repousser le paganisme et sa morale facile. Cependant ces chrétiens, sauf quelques exceptions, répondent aux soins du missionnaire qui les dirige. L'année dernière, on n'enregistrait chez eux que 567 confessions de dévotion ; cette année, le nombre de ces confessions s'élevait à 1,104, et celui des communions à 1,080.

Quant à la population païenne ; le pain de la parole de Dieu lui est fréquemment présenté. Les églises sont ouvertes à qui veut y entrer ; le païen qui en franchit le seuil y aperçoit représentés en

images les principaux mystères de la religion, et y trouve des chrétiens disposés à lui en expliquer le sens. Le P. Gandar, missionnaire en cette contrée, va nous raconter les moyens qu'il emploie lui-même pour gagner à Dieu les âmes de ces pauvres infidèles. "Avant-hier, écrit-il dans une lettre datée de Ou-ho, le 10 Janvier 1874, je suis "parti de Téou-pou, où pendant huit jours nous avons donné la mis-"sion aux païens.... Après la messe, j'appelle mon catéchiste et un "ou deux administrateurs; et nous allons visiter et exhorter les ha-"meaux voisins. Les administrateurs connaissent les familles les plus "influentes; ils nous y introduisent. Les voisins accourent, la cham-"bre se remplit; chacun prend place comme il peut. On fume une "pipe de tabac, puis commence l'entrée en matière. C'est moi qui "fais l'exorde; puis je cède la parole à mon catéchiste qui fait parfai-"tement son instruction. Ordinairement le thé arrive. Les auditeurs "font leurs réflexions. On répond à leurs difficultés, on prévient les "obstacles qu'ils ont à se faire chrétiens; ou réfute leurs objections. "Puis nous nous retirons en invitant à venir voir l'église, et les ima-"ges qui y sont suspendues. Dans l'après-midi nous faisons une ou "deux stations comme pendant la matinée. Durant mon séjour à "Téou-pou, nous sommes entrés dans treize familles. Peu à peu on "vint nous rendre visite; et les exhortations se firent alors dans ma "chambre ou dans l'église."

Le district de Ou-ho compte 20 catéchumènes; nombre bien petit sans doute, mais capable cependant de réjouir le cœur d'un missionnaire et de le dédommager des peines qu'il s'impose pour augmenter le troupeau de Jésus-Christ.

A vingt lieues, N. E. de Nan-kin, sur les bords du canal impérial, est située la ville de Yang-tcheou qui compte 97 chrétiens. A vingt-cinq lieues au nord de Yang-tcheou et sur le même canal, se trouve celle de Houé-ngan qui en contient 170. Les deux préfectures de Yang-tcheou et de Houé-ngan réunies forment un district qui renferme 321 chrétiens, généralement doués d'une foi vive, et observateurs fidèles des lois de la religion.

La chrétienté de Houé-ngan jadis si florissante, mais presque complétement ruinée par la rébellion des Tai-ping, semble aujourd'hui renaître de ses cendres. Des écoles vont y être établies, cette année, et là, comme en plus d'un autre endroit au nord du Vicariat, va recommencer, nous l'espérons, une nouvelle ére de christianisme.

A Yang-tcheou, plus grandes encore sont les espérances. Dans la ville même trente-trois jeunes filles grandissent à l'orphelinat, loin de tout danger. L'éducation et l'instruction religieuse qu'elles y reçoivent en feront de ferventes chrétiennes qui deviendront un jour, à l'honneur de la Sainte-Enfance, des mères de famille capables de répandre au loin la bonne odeur de Jésus-Christ.

Les protestants, établis à Yang-tcheou, recrutent peu d'adeptes; et encore ne les conservent-ils pas tous. Cette année, des païens convertis à leur secte l'ont abandonnée et sont venus se placer dans les rangs de nos chrétiens.

Plus heureux que le missionnaire du district de Ou-ho, le P. Grillo compte dans celui de Yang-tcheou 70 catéchumènes; et ce nombre grandira encore. En effet dans la préfecture de Houé-ngan les païens témoignent de l'estime pour notre religion; et beaucoup sont venus dans la petite maison que nous possédons dans la ville, pour y entendre l'explication de la doctrine catholique dont ils ont fait l'éloge. Ces hommes appartiennent généralement aux classes aisées de la société.

D'un autre côté une mesure hardie, due à l'initiative du P. Gandar chargé de l'administration générale des trois districts qui forment la mission de Yang-tcheou, a produit les meilleurs résultats. Nous possédons à Yang-tcheou une école fréquentée par 51 enfants, dont 37 sont païens. Le P. Gandar a posé en principe que tout enfant païen qui désirerait être admis à l'école, en suivrait complétement les usages, c'est-à-dire qu'outre les livres classiques il étudierait aussi le catéchisme et autres livres de religion, à l'heure fixée par le règlement, sans être obligé toutefois à se faire chrétien. Cette mesure a été acceptée; au lieu de diminuer, le nombre des enfants païens a augmenté. Cinq des plus intelligents se sont faits chrétiens, du consentement de leurs

parents; et 27 autres bien instruits des vérités de la religion les font connaître à leurs familles.

A l'est de Nan-kin, et non loin de la rive droite du Yang-tse-kiang, est situé le troisième et dernier district dont il me reste à parler, celui de Tan-yang. Le P. Léveillé l'a parcouru avec un zèle infatigable, et est parvenu à s'établir dans deux centres nouveaux. Cinquante catéchumènes sont le fruit de son zèle. Au milieu des eaux du Yang-tse-kiang se trouve une île, nommée Tai-pin-zé, qui ne le cède en population et en étendue qu'à celle de Tsong-ming. Jamais missionnaire ne l'avait visitée; et le nom de Notre-Seigneur y est resté inconnu jusqu'au jour où le P. Léveillé y a débarqué. Sans avoir pu s'y établir, et sans y compter encore aucun catéchumène, il a du moins préparé les voies à la propagation de l'Evangile; et nous espérons y créer prochainement un poste qui nous permettra de séjourner dans cette île, aussi longtemps que l'exigeront les besoins du ministère.

La ville de Tchen-kiang, ouverte au commerce Européen, fait partie du district de Tan-yang. Elle compte à peine quelques chrétiens. C'est là que le Père procureur de la Section de Nan-kin, fait sa résidence.

MISSION DE NING-KO.

Cette Mission, composée des préfectures de Tai-ping, Ning-ko et Houé-tcheou, comprend quatre districts en formation. Ces vastes contrées ne sont ouvertes au Christianisme que depuis peu de temps, et cependant la moisson y est plus abondante que dans les autres parties du Vicariat. 659 adultes y ont reçu le baptême, cette année; et quatre à cinq mille catéchumènes y suivent les règles de notre sainte religion. Le voyage que Monseigneur Languillat a fait, au mois de novembre 1873, dans la préfecture de Ning-ko contribuera encore à augmenter le mouvement religieux qui s'y est déclaré.

Jamais évêque n'avait foulé le sol de cette terre païenne. Le 8 novembre, Sa Grandeur accompagnée du R. P. Garnier, supérieur de la Section de Nan-kin, arrivait à Ning-ko, où elle était reçue par le P. Ravary; et les païens députaient l'un des leurs pour souhaiter la bienvenue à l'Evêque du Kiang-nan. Le 9, jour de dimanche, à deux heures, Monseigneur fit sa visite officielle aux mandarins de Ning-ko; elle fut pleine de courtoisie. A quatre heures, les mandarins vinrent la lui rendre dans une maison achetée par les missionnaires, quelques jours auparavant. Le lendemain, sa Grandeur partit pour faire sa tournée pastorale; le sous-préfet de Ning-ho avait eu la gracieuseté de mettre dix-huit porteurs de chaise à sa diposition. Les limites étroites de notre travail ne nous permettent pas de raconter toutes les circonstances de ce voyage, que sa Grandeur appelait une vraie marche triomphale. Les païens eux-mêmes comme les chrétiens accouraient en foule pour voir le "*Maître de la Religion*". A Choueitong, les notables du pays, tous païens, vinrent saluer Monseigneur et lui offrirent des présents. Le 20, sa Grandeur quitta Ning-ko, et s'embarqua pour Nan-kin, en remerciant Notre-Seigneur des bonnes dispositions qui animaient ces populations.

Durant cette année, la sollicitude des missionnaires s'est portée principalement sur la bonne organisation des écoles; œuvre fondamentale dans un pays nouvellement ouvert au Christianisme. Dans la Mission de Ning-ko il y a actuellement 22 écoles, et le nombre des élèves est de 337. Parmi ces enfants, 39 appartiennent à des familles chrétiennes; les autres sont des catéchumènes.

En 1863, deux missionnaires seulement se montrèrent sur les limites du Ngan-houé; aujourd'hui seize prêtres sont employés au ministère apostolique dans cette province, et huit l'exercent dans la Mission de Ning-ko. Cette mission possède actuellement dix-neuf chapelles entourées de chambres pour l'habitation des missionnaires. Plusieurs nous ont été offertes gratuitement par des familles indigènes remplies de bienveillance envers nous.

Grâce à l'instruction qu'ils reçoivent dans les écoles, un grand

nombre d'enfants et de jeunes-gens se pénètrent de plus en plus de l'esprit du christianisme, et réjouissent par leur piété et leur bonne tenue les missionnaires qui leur consacrent leurs soins. Plusieurs d'entre eux, animés d'un zèle tout apostolique, nous promettent de se consacrer autant qu'ils le pourront, à la belle œuvre de la conversion des païens, et de nous prêter leur concours, dès qu'ils seront en mesure de le faire.

En un mot, cette Mission de Ning-ko bénie de Dieu, nous fait concevoir de douces espérances, et semble appelée à un grand développement. Cette année, nous avons pu nous établir dans la ville de Ning-ko, sans opposition de la part des mandarins, et je dirai même avec leur approbation ; circonstance qui nous fait jouir dans le pays d'une considération avantageuse pour la propagation de l'Evangile.

MISSION DE NGAN-KIN.

Formée par les préfectures de Ngan-kin, de Tché-tcheou, de Lou-tcheou et de Yng-tcheou, bornée au midi par les provinces du Kiang-si et du Tché-kiang, au nord par celle du Chan-tong, à l'ouest par celles du Ho-nan et du Hou-pé, la Mission de Ngan-kin est divisée en cinq districts qui ne renferment que quelques rares chrétiens. Là, tout est à créer. Cependant nous sommes établis dans la capitale même de la province, à Ngan-kin ; ville dont l'importance a encore augmenté depuis qu'on y a institué, il y a deux ans, un tribunal chargé de traiter les affaires des Européens. Les mandarins préposés à ces affaires, nous devons leur rendre cette justice, nous ont protégés en maintes circonstances, où nous avions besoin de leur secours. Leurs instructions verbales ou officielles nous ont fait jouir de la paix en des contrées, où nous étions exposés à plus d'une vexation. Dans les endroits nouveaux que les Missionnaires devaient visiter et traverser, et dans ceux où ils avaient l'intention de s'établir, ces mandarins ont

expédié des courriers pour préparer le peuple à nous accueillir favorablement. Quelquefois même le missionnaire s'est vu accompagné par des hommes, à qui le tribunal avait confié ce soin.

A Ngan-kin, leur protection ne nous a pas fait défaut pour préserver notre Résidence contre les tentatives des bacheliers et des notables. Ils ont obligé des mandarins locaux à afficher des proclamations pour apaiser la fureur du peuple, à punir nos persécuteurs, et à rendre officiellement à la Religion et à ses ministres des honneurs inusités.

Ces quelques détails, en prouvant que la protection du tribunal chargé des affaires Européennes nous est acquise, annoncent aussi que de pénibles circonstances nous ont obligés à la réclamer. En effet, à Yng-chan, les Missionnaires ont eu à essuyer des menaces, des injures et des aggressions violentes. A Tong-lieou et à Ta-tong la persécution a sévi avec plus de rigueur. Dans cette dernière localité la maison des vierges a été incendiée, et des vols ont été commis dans celle du missionnaire.

Quant à la propagation de l'Evangile, elle s'opère lentement; car ici comme ailleurs, nous avons à lutter contre la haîne du peuple pour toute religion étrangère à la sienne. La ville de Ngan-kin repousse la vérité qui lui est offerte. Cependant notre école externe compte 17 enfants païens; et de nombreux visiteurs viennent à notre résidence pour y entendre parler de religion. Ta-tong a perdu le plus grand moyen de salut qui lui était présenté en incendiant la maison des vierges, et en les obligeant à aller chercher ailleurs un asile, où elles seraient à l'abri de la persécution. Mais en dehors de Ngan-kin et de Ta-tong nos espérances croissent de jour en jour.

Au district de Kien-te la ferveur des néophytes augmente, et leur nombre s'accroît. "Cette année, écrit le P. Seckinger, le district de "Tong-lieou et la partie méridionale de celui de Kien-te ont reçu, plus "souvent que par le passé, la visite des Missionnaires, et l'an prochain "nous pourrons recueillir les prémices de nos néophytes."

La chrétienté de Ou-yuen, située à la pointe méridionale du

Ngan-houé, est toujours dans le même denûment matériel; mais l'arrivée de quelques chrétiens du Kiang-si, des baptêmes et des alliances rendent plus nombreuses ses réunions du dimanche; et des jours meilleurs semblent luire pour elle

A Yng-chan, dans le district du P. Li, sur un rayon de plusieurs lieues, les montagnards semblent disposés à embrasser la religion. A Che-tay, à Ho-chang, les catéchumènes venaient à nous en grand nombre, mais la dernière persécution les a effrayés, et nous ne savons s'ils se feront jamais chrétiens. Vers le nord de la Mission, à Ho-kieou, nous avons découvert vingt chrétiens venant du Ho-nan, et perdus au sein des populations païennes.

Tel est l'état de la Mission de Ngan-kin. Six Missionnaires parcourent cette partie du Ngan-houé à la sueur de leur front, et au prix de bien des souffrances. Le soir d'une pénible journée, ils arrivent souvent dans quelque pauvre village pour y passer la nuit. Abrités dans une mauvaise auberge, et mêlés à une société qui ne leur inspire que du dégoût, ils y trouvent une nourriture que le besoin de manger peut seul faire accepter. Quelques bottes de paille, jetées à terre et sur les quelles ils étendent leur couverture, voilà tout leur lit; trop heureux encore, si la conversation des voyayeurs étendus à côté d'eux et la fumée de leurs pipes ne les empêchent pas de dormir. Le matin, il est ordinairement impossible de trouver un endroit convenable pour célébrer la messe; et il faut partir pour aller chercher ailleurs d'autres peines et d'autres croix. "Mais, écrit l'un de ces "Missionnaires, si quelques-uns succombent à la peine, d'autres vien-"dront les remplacer et cueillir leur moisson." Tel est l'apostolat dans la Mission de Ngan-kin. Les Missionnaires n'y possèdent que quelques maisons disséminées sur une étendue de cent lieues; et presque chaque jour il faut, à prix d'argent, demander un pauvre gîte pour y passer la nuit.

Cette vie est rude et sourit peu à la nature; mais elle est belle aux yeux de la foi, et répond aux aspirations qui animent le cœur des apôtres. Les croix naissent sous leurs pas; les sacrifices se présentent

sans cesse devant eux : croix et sacrifices, telles sont les deux semences qui font germer le christianisme au sein des populations païennes.

Les détails que nous venons de donner sur la Section de Nan-kin suffisent pour la faire connaître. C'est à dessein que nous nous sommes plu à les multiplier ; il est nécessaire, en effet, de raconter longuement les origines chrétiennes de cette partie du Vicariat, si différente de celle du Kiang-sou méridional.

II

SECTION DE SOU-TSEU.

Cette section comprend trois éléments bien distincts : ce sont les anciens chrétiens, les pêcheurs, et les néophytes.

Les anciens chrétiens, en grand nombre dans les districts de Sou-tseu et de Tsang-zo, sont généralement bons, fervents et instruits. Ils ont leurs églises, leurs jours de fête, et voient souvent le missionnaire.

Les pêcheurs, qui sont en majorité dans les districts de Ou-si, de Kouen-sè et de Tsang-king, forment une population presque nomade. Sans habitation sur le sol, ils n'ont d'autre demeure que leur barque. Les besoins de la vie les poussent à chercher en mille endroits divers une pêche favorable ; et beaucoup d'entre eux, pêcheurs seulement de nom, sont toujours à la piste de voyageurs, où de marchandises à transporter d'une ville à l'autre.

Pour établir quelque règle au milieu de ce mouvement perpétuel, et réunir plus facilement les pêcheurs, les Missionnaires les ont divisés en Congrégations, qui ont pour nom celui du saint qu'elles ont choisi pour patron. C'est ainsi qu'à Ou-si sont organisées les huit Congrégations de *S. Joseph*, *S. Jean*, *S. André*, *S. Jacques*, *S. Paul*, *S. Matthieu*, *S. Ignace* et *S. François-Xavier*.

Dans le district de Kouen-sè, les pêcheurs de Sio-ouang dang, Yang-ka kiao et Lo-ka pang sont divisés en quinze Congrégations. Sio-ouang dang en compte quatre : celles de *S. Joseph*, *S. Marc*, *S. Luc* et *S. Jean*. Yang-ka kiao sept : celles de *S. Joseph*, *S. Pierre*, *S. Jean-Baptiste*, *S. Philippe*, *S. Matthieu*, *S. Jacques* et *S. Jean* ; Lo-ka-pang, quatre : celles de *S. Pierre*, *S. André*, *S. Jacques* et *S. Thomas*.

A Tang-kao, au district de Tsang-zo, les pêcheurs sont répartis dans les deux Congrégations de *S. Pierre* et de *S. Jean*.

Le premier dimanche de chaque mois, à l'époque de la mission, aux quatre grandes fêtes de l'année, et en plusieurs autres circonstances, ces diverses Congrégations ont des réunions générales ou particulières ; et les communions y sont nombreuses. C'est alors que le missionnaire règle les affaires de ces chrétientés mouvantes, organise les écoles et pourvoit à tous les besoins spirituels de ses ouailles qui se dispersent ensuite aux quatre vents du ciel, jusqu'à ce que la prochaine fête les oblige de nouveau à se réunir.

Les pêcheurs de la Section de Sou-tseu sont remarquables par la simplicité de leurs mœurs et leur esprit d'obéissance. Ils n'ont que peu ou point de relations avec les habitants des villes, sont étrangers à leur corruption, et se distinguent généralement par une innocence de vie, qui leur rend facile l'entrée du royaume de Dieu. Le missionnaire se sent le cœur à l'aise au milieu de ces gens simples, disposés à écouter sa parole et à lui donner maintes preuves de respect et d'affection.

Les districts de Kiang-yn et de Tsang-tseu renferment plus de 4,000 chrétiens presque tous néophytes baptisés depuis quelques années seulement ; ces chrétiens exigent des soins spéciaux, si l'on veut que la foi se maintienne solide parmi eux. Aussi des catéchistes excurrents vont-ils souvent les visiter ; les exercices de la retraite leur sont donnés, et des écoles sont établies parmi eux. En un mot, tout est mis en œuvre pour sauvegarder ces brebis nouvellement entrées dans le bercail de Jésus-Christ. Mais hélas ! dans plusieurs de leurs chrétientés le missionnaire ne rencontre pas même une chambre, où il ait la consolation de célébrer convenablement le saint sacrifice de la messe, ni où les chrétiens puissent se réunir le dimanche, pour y réciter les prières d'usage et faire le chemin de la croix. De plus, ces néophytes sont pauvres et incapables de subvenir aux dépenses qu'exige l'entretien du missionnaire. "Dans les deux districts de Kiang-yn, écrit le "P. Debrix, il est nécessaire de bâtir 24 églises, 12 dans la partie "orientale, et 12 autres à l'ouest, si l'on veut que là comme ailleurs "les chrétiens aient, le dimanche, leur lieu de réunion, et que le

"missionnaire célèbre convenablement le saint sacrifice de la messe." Le P. Royer pour son district de Tsang-tseu indique au moins six chrétientés qui n'ont pas d'église et qui en réclament. Mais où trouver l'argent nécessaire pour mener à bonne fin une pareille entreprise, dont la nécessité cependant ne saurait être contestée ?

Le pays de Kiang-yn est dans tout le Kiang-sou méridional le plus riche en catéchumènes. Des catéchistes, des femmes animées d'un zèle tout apostolique le parcourent sans cesse, pour y faire pénétrer la foi de Jésus-Christ, et pour instruire les néophytes. Les troubles qui ont en lieu à Chang-hai, au mois de mai, ont néanmoins ralenti le mouvement de conversion, au sein des populations païennes ; les rumeurs incessantes qui annonçaient pour un avenir peu éloigné l'incendie des églises, le massacre des Européens et des chrétiens n'étaient pas de nature à gagner les cœurs à la cause de Jésus-Christ. Toutefois le mouvement, quoique ralenti, n'a nullement cessé. Les deux districts de Kiang-yn comptaient encore 302 adultes baptisés ; et le P. Royer, dans son district de Tsang-tseu a eu aussi la consolation de conférer le baptême à 167 catéchumènes.

III

SECTION DE SONG-KANG.

Composée en grande partie d'anciens chrétiens, cette section renferme environ 3,000 pêcheurs, dont les trois quarts appartiennent au district de Tsing-pou. Dans ce district, la chrétienté de Ta-lé-kiao en compte plus d'un mille divisés en stations de Kao-li, de Ouang-dou et de Tsing-pou. Ceux de la chrétienté de Yang-ze-iu, au nombre d'environ 600, forment deux congrégations, de *S. Pierre.* et de *S. André.* Les districts de Se-king, de Song-kang et de Ka-ding en comptent quelques centaines

Comme ceux de la Section de Sou-tseu, ces pêcheurs sont généralement fervents. Ceux de Yang-ze-iu se distinguent entre tous par leur simplicité et la pureté de leurs mœurs; ceux de Kao-li par une certaine dignité de manières que l'on ne rencontre pas chez les autres. Parmi ces derniers se trouve une famille nommée Lieu, dont le chef Lieu-iu-tsen, homme intelligent et plein de zèle pour le salut des âmes, est l'administrateur général de la chrétienté de Ta-lè-kiao qui lui doit en grande partie son accroissement et sa prospérité. Plus de 150 pêcheurs païens ont embrassé le christianisme, grâce à ses exhortations et aux services qu'il leur a rendus. Dans toutes les difficultés c'est à lui que les pêcheurs s'adressent; et il se fait un devoir de leur venir en aide tant pour les besoins corporels que pour ceux de leurs âmes. Sa femme, douée d'un zèle égal, tout en vaquant à son commerce, trouve le moyen de baptiser les enfants païens moribonds; et bon nombre de païennes, qu'elle a instruites des vérités de la religion, ont embrassé le christianisme, et lui doivent, après Dieu, le bonheur de marcher dans la voie du ciel.

Les pêcheurs du Ta-hou, lac magnifique, qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur sur quatre-vingts de circuit, appartiennent à la

chrétienté de Tse-haong, située sur les bords du Tié-sè-hou, autre lac beaucoup moins considérable, puisqu'il n'a pas plus de trois à quatre lieues dans sa plus grande largeur. Du Ta-hou au Tié-sè-hou la distance est d'environ dix lieues. Les pêcheurs du Ta-hou ne viennent régulièrement à Tse-haong que cinq fois par an : à la Toussaint, à Noël, à la fête de l'Annonciation, qui est leur fête patronale, à Pâques et à la Pentecôte, époques consacrées par l'usage, et où ils sont sûrs de rencontrer le Supérieur de la Section, ou quelque autre Père, si leur propre missionnaire lui-même n'a pu venir les visiter. La grandeur de leurs barques pontées, et à deux mâts, qui rappellent nos chasse-marée de France, ne leur permet pas d'entrer dans les petits canaux ; ils passent leur vie presque tout entière dans le Ta-hou, occupés à la pêche ; montent sur un canot pour aller vendre leur poisson aux villages bâtis sur la rive, et n'ont que peu de rapports avec le continent. Cet isolement sauvegarde leurs mœurs ; fidèles aux pratiques de la religion, ils gardent jusqu'à la mort leur simplicité native, et quittent cette terre avec l'espérance bien fondée de l'échanger pour le ciel.

Quant aux autres chrétiens, si l'on excepte quelques familles qui habitent les villes et les bourgs, ils répondent aux soins que leur donnent les Missionnaires, et les 47,186 communions de dévotion que l'on compte, cette année, dans la section de Song-kang prouvent que la fréquentation des sacrements y est en honneur.

Les chrétiens des districts de Tsing-pou, Se-king, Mo-kiao et Tsi-pao se distinguent surtout par leur ferveur, que le pèlerinage de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Zô-sè, et la louable coutume, adoptée par les Missionnaires, d'aller passer le premier dimanche de chaque mois dans les grandes chrétientés, augmentent de jour en jour.

Le district de Tsu-king, où les baptêmes d'adultes étaient autrefois fort rares, a vu, cette année, 47 païens embrasser notre sainte religion, grâce au zèle intelligent du P. Kin, missionnaire en cette contrée.

La section de Song-kang compte vingt écoles de plus que l'année dernière, et 466 élèves païens. Nous ne terminerons point le

compte-rendu de cette Section, sans parler de la bénédiction de l'église de Song-kang et du développement singulier que prend le pèlerinage de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Zô-sè.

Les anciens Missionnaires de la Compagnie de Jésus possédaient autrefois à Song-kang une Résidence. Il n'en reste plus aucun vestige : mais leur église, dont les ruines existaient toujours, nous donnaient le droit de réclamer ce terrain, et personne ne pouvait nous en contester la propriété. Après maintes difficultés, inséparables d'une pareille réclamation, les mandarins se virent obligés de nous rendre justice, et le terrain nous fut rendu. Il y a deux ans, nous détruisîmes l'ancienne église qui ne pouvait être réparée ; mais par respect pour les hommes qui avant nous avaient implanté le christianisme dans ces contrées, nous avons bâti la nouvelle sur les fondements même de l'ancienne. C'est une église gothique, en forme de croix ; elle a été construite par le F. Mariot.

Le jeudi dans l'octave de Pâques, 9 avril 1874, fut le jour fixé pour sa bénédiction. La santé de Mgr. Languillat ne lui permit pas de présider à cette cérémonie ; et le R. P. Foucault, Supérieur général de la Mission, le remplaça. Il tenait, pour l'honneur de notre Religion, à lui donner toute la solennité possible. En conséquence, le P. Ferrand, Supérieur de la Section de Song-kang, invita tous ses Missionnaires à y assister ; les scolastiques de Zi-ka-wei étaient alors en vacances, cette circonstance favorable permit de les faire venir. Et c'est ainsi que onze prêtres et treize scolastiques célébrèrent ensemble cette belle fête, au grand étonnement des païens, peu habitués à voir aussi nombreuse réunion de Missionnaires.

Deux mois plus tard, le 12 juin, les Missionnaires de la Section se réunissaient de nouveau à Song-kang pour solenniser la fête du Sacré-Cœur, à qui cette nouvelle église est consacrée. Les païens sont venus en grand nombre la visiter.

A environ quatre lieues au nord de Song-kang se trouve la montagne de Zô-sè, au sommet de laquelle le P. Desjacques, alors Supérieur de cette Section, bâtit en 1867, une petite chapelle en l'honneur

de Notre-Dame-Auxiliatrice. Quelques faveurs extraordinaires accordées aux prières des chrétiens ne tardèrent pas à la rendre populaire ; et un pèlerinage s'y établit de lui-même. Cette humble chapelle n'existe plus aujourd'hui. La tourmente qui vint assaillir les Missions de Chine pendant ces dernières années menaçait trop celle du Kiang-nan pour que le R. P. Della Corte, qui la gouvernait alors comme Supérieur général, ne songeât pas à lever les yeux vers Notre-Dame-Auxiliatrice, et à lui demander secours et protection. Quelques jours après le massacre de Tien-tsin, il promit à la Sainte Vierge, au nom de tous les Missionnaires et de tous les chrétiens, de lui bâtir à Zô-sè un nouveau sanctuaire, si elle détournait de leurs têtes la tempête qui menaçait de les perdre. Sa prière fut exaucée ; la petite chapelle fut alors démolie, et à sa place s'élève aujourd'hui une belle église construite par le F. Mariot, en grande partie avec les aumônes des fidèles du Kiang-nan. Le 15 avril 1870, jour du mardi de Pâques, Mgr. Languillat vint la bénir ; et le 1er mai, il y célébra, au milieu d'un coucours de 15 à 20,000 hommes, la première de ces grandes solennités religieuses qui ont ouvert une ère nouvelle dans notre Mission.

Trente-cinq missionnaires, — vingt-huit prêtres et sept scolastiques — y assistaient. Chaque jour du mois vit des pèlerins gravir les coteaux de Zô-sè ; le 24, la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice se célébra avec une nouvelle magnificence ; car deux évêques y assistèrent : Mgr. Languillat et Mgr. Colombert, alors coadjuteur de Mgr. Miche dans la Cochinchine Française. Ce n'est point ici le lieu de décrire ces fêtes. Qu'il nous suffise de dire qu'elles rappellent celles de l'Europe, et produisent sur nos chrétiens un effet d'autant plus salutaire, qu'autrefois ils en soupçonnaient moins la splendeur. Celles de cette année ne le cèdent point aux précédentes en beauté et en fruits de bénédictions. En un mot les chrétiens fervents viennent chercher à Zô-sè un nouvel aliment à leur piété. Ceux que la tiédeur allait jeter hors des voies du salut y puisent des grâces de renouvellement intérieur qui les prémunit contre les piéges du démon ; d'autres, qui

depuis longtemps déjà gémissaient dans l'état du péché, y entendent l'appel de Marie, se réconcilient avec Dieu et rentrent dans le chemin du ciel, qu'ils avaient quitté. Le 2 Juin 1874, Monseigneur Languillat avait écrit à Rome pour prier le Souverain-Pontife d'accorder une indulgence plénière à tous les pélerins qui viendraient à Zô-sè célébrer la fête de Notre-Dame-Auxiliatrice. Sa Sainteté Pie IX, selon le désir de sa Grandeur, a accordé cette indulgence, aux conditions ordinaires requises pour la gagner ; et la réponse arrive de Rome au moment où nous écrivons ces lignes. Mille fois bénie soit la Vierge Auxiliatrice des chrétiens, qui a daigné choisir sur notre terre du Kiang-nan un lieu où elle veut être honorée d'un culte spécial, et qui se plaît à répandre sur nos chrétiens ses faveurs les plus signalées.

IV

SECTION DE NÉ-WEI.

OU DU POU-TONG.

La Section de Né-wei est à peu près toute formée d'anciens chrétiens. Elle compte quelques centaines de pêcheurs. Le P. Loriquet, autrefois simple missionnaire en cette contrée, dont il est Supérieur depuis un an, compare le présent au passé et fait cette remarque : " Ce " n'est pas sans une sensible consolation que j'ai vu en maints endroits " les humbles et pauvres Kong-sou d'autrefois remplacés par des édi- " fices dignes du nom d'églises. L'esprit de dévotion a suivi le mou- " vement artistique ; il s'est développé. Le bien s'est accru et semble " promettre de s'accroître encore sur cette vieille terre chrétienne du " Pou-tong. " Tsang-ka-leu, Kien-ka-haong, Zié-ka, Pa-zen-kiao et Né-kiao possèdent en effet des églises que la piété des fidèles embellit de jour en jour. Les chrétiens de Kien-ka-haong, au district de Tsang-ka-leu, frappés de la beauté des statues de Munich, qu'ils ont vues à Chang-hai, dans la cathédrale de S. François-Xavier; à Zô-sè, dans l'église de Notre-Dame-Auxiliatrice ; à Zi-ka-wei, dans la chapelle des Religieuses Auxiliatrices, ont fait entre eux une souscription pour en acheter une en Europe. C'est une statue de la Sainte Vierge. Monseigneur Languillat s'est rendu à Kien-ka-haong pour la bénir et présider à la fête organisée en cette circonstance. Une procession solennelle, en l'honneur de Marie, a eu lieu au milieu d'un nombreux concours de fidèles accourus de toutes les chrétientés voisines. Ici, comme en Europe, ces manifestations religieuses ravivent la foi des peuples, et déposent au fond des âmes des pensées qui ramènent à Dieu.

Au district de Tang-mou-kiao, les chrétiens se distinguent en plusieurs endroits par une grande ferveur, l'habitude de la communion fréquente, et une dévotion spéciale au Sacré-Cœur de Jésus. Il est cependant des localités, où le missionnaire voit avec douleur des familles abandonner les traditions de leurs pères et les pratiques de notre sainte Religion. La Sainte Vierge vient de jeter un regard de miséricorde sur l'une de ces familles pour la ramener dans la bonne voie, qu'elle avait quittée depuis plusieurs années. "Le 23 décembre 1873, écrit le "P. Pouplard, missionnaire dans ce district, j'étais à Lin-pao-tang, "occupé à entendre les confessions. Père, Père, vint-on me dire en "toute hâte, la jeune fille de Che-pa-wan est là; vite l'Extrême-onc-"tion; elle va mourir.

"Cette jeune fille de 15 ans, malade depuis un mois de la fièvre "typhoïde, était désespérée des médecins. De fait, elle était depuis "plusieurs jours dans le délire et quasi expirante. Dans les moments "de lucidité elle avait demandé, à grands cris, l'Extrême-onction; "mais sa famille est à moitié apostate et à moitié païenne — le père et les "frères ont épousé des païennes sans dispense; et ne font pas la mis-"sion depuis une dizaine d'années — tous ces gens avaient fait la sourde "oreille à ses prières. Deux médecins venus, le 23. pour voir la ma-"lade, déclarent qu'elle ne passera pas la journée. Les vierges de "Che-pa-wan exhortent les parents à tranporter la moribonde pour "recevoir l'Extrême-onction à Lin-pao-tang. Huit lys séparent Che-"pa-wan de Lin-pao--tang. Les médecins disent qu'elle mourra cer-"tainement en route. Le père de la malade, subitement touché par "la grâce, s'écrie: *N'importe! tâchons de lui procurer l'Extrême-"onction!* On l'embarque aussitôt, et avec elle tout ce qu'il faut pour "l'ensevelir; car on pense ne ramener qu'un cadavre. Sa tante, en-"ragée païenne, l'accompagne avec deux vierges. Prévenu par les "vierges, je laisse le confessionnal, et me rends près de la moribonde. "Elle avait perdu l'ouie et la parole; sa bouche reste entr'ouverte com-"me celle d'une personne qui va rendre le dernier soupir. Je me hâte de "lui donner l'Extrême-onction, crainte de la voir expirer sous mes yeux.

" Après l'Extrême-ontion, je me rappelle Notre-Dame de Lourdes " et les merveilles opérées par son eau miraculeuse. Je cours à ma " chambre et rapporte ma petite bouteille d'eau de Lourdes. Je con- " jure la Sainte Vierge de sauver ce corps pour sauver une dizaine " d'âmes de la famille ; puis je fais avaler une petite cuillerée de l'eau " miraculeuse à la moribonde, en disant : *Marie Immaculée, sauvez-* " *moi.* Après avoir bu, elle s'endort. Bonne nuit. Le lendemain " je lui donne une seconde cuillerée, en répétant : *Marie Immaculée,* " *sauvez-moi.* Je lui porte le Viatique. Après la sainte messe, elle " s'embarque hors de danger ; la parole, l'ouie et la lucidité lui étaient " revennes. L'appétit revint aussi. Le médecin païen, en la voyant " revenir, s'écria : " *En vérité, c'est une bonne chose de croire en Dieu !* " " La tante païenne veut se faire chrétienne ; le père et les frères aî- " nés, dans la jubilation, veulent régulariser leur position et revenir à " la vie de l'âme ; la jeune fille veut rester vierge, et c'est aussi le désir " de son père, pour remercier Marie Immaculée qui lui a rendu la san- " té." Dans cette même chrétienté de Lin-pao-tang, le P. Pouplard a donné aux vierges de son district une retraite couronnée d'un véritable succès. Elle a duré quatre jours, pendant lesquels un silence rigoureux devait être observé. Ces vierges, animées de l'esprit de Dieu, donnent le bon exemple dans leurs chrétientés, recherchent les œuvres de pénitence et exercent sur leur corps des actes de mortification que le missionnaire est obligé de modérer. Le zèle des âmes a grandi parmi elles. Elles se font un devoir de ramener à la pratique de la religion les personnes qui s'en étaient éloignées ; et exhortent les femmes païennes à embrasser le christianisme.

Témoins de ces actes de vertu, les jeunes gens, les vieillards, les femmes mariées demandent aussi qu'on veuille bien leur donner les exercices de la retraite.

V

SECTION DE HAI-MEN.

Les Missionnaires de cette contrée se plaisent à constater que les païens leur sont moins hostiles qu'autrefois, et ils y exercent plus librement le saint ministère.

Les chrétiens de Hai-men, actuellement encore, n'ont ni l'instruction, ni la piété de ceux des autres sections du Kiang-sou. Loin de nous cependant la pensée de leur en faire un crime. A Hai-men, en effet, la pauvreté est grande, et les chrétiens n'ont pas d'église convenable pour se réunir et célébrer en commun les fêtes religieuses; de plus, l'argent a souvent fait défaut pour soutenir les écoles. La providence nous est venue en aide; les écoles sont déjà plus nombreuses que par le passé; quelques églises centrales ont été bâties. A la dernière fête de Noël 1873, mille chrétiens accourus de plusieurs endroits, étaient réunis dans une nouvelle église bâtie à trois lieues de Mao-ka tsen. Jamais réunion aussi nombreuse n'avait eu lieu à Hai-men.

Dans l'île de Pé-hai-so, à la fête de Pâques, que le missionnaire célébrait dans l'église de S. Joseph récemment bâtie, le concours des chrétiens n'était pas moins considérable. Les païens eux-mêmes accoururent en grand nombre pour assister aux cérémonies, jadis presque invisibles pour eux dans les enceintes étroites, où Missionnaires et chrétiens se trouvaient relégués. Et cependant le manque de ressources nous a obligés, cette année encore, à bâtir dans l'île de Tsong-ming une église en roseaux avec un toit de chaume. On n'y voit pas une brique; les chrétiens étaient trop pauvres pour aider le missionnaire; et le missionnaire trouvait lui-même trop peu d'argent dans sa propre bourse pour songer à un autre mode de construction.

Il existe à Hai-men une œuvre nouvellement établie et qui a produit d'heureux résultats: c'est l'école des catéchistes. Sept ou huit jeunes gens mariés, après avoir été maîtres, ont consenti à redevenir élèves pour compléter, à la Résidence de Mao-ka tsen, leurs études littéraires et religieuses, et se sont mis au service des Missionnaires pour les aider à propager l'Evangile et à instruire les néophytes. Six autres jeunes gens de Hai-men se sont rendus à Chang-hai au noviciat des Joséphistes du Lao-Tiétsu-tang, dont nous parlerons en son lieu; puis leur temps de formation et d'épreuve une fois écoulé, ils ont laissé aux Supérieurs de la Mission pleine liberté de les envoyer où bon leur semblerait. L'un d'eux est resté à Chang-hai; les cinq autres sont partis pour le Ngan-houé, où ils partagent les labeurs des Missionnaires de cette contrée.

L'œuvre de la Sainte-Enfance est florissante dans la Section de Hai-men; et, après leur baptême, un grand nombre d'enfants sont adoptés par les chrétiens. Devenus grands, quelques-uns d'entre eux nous servent d'auxiliaires comme maîtres ou maîtresses d'école. Quelles que soient les calomnies insensées que la haine du paganisme ait inventées contre cette œuvre, elle n'en excite pas moins ici, comme ailleurs, une légitime admiration, et produit parfois les conversions les plus inattendues.

"Je baptisai, l'année dernière, écrit le P. Croullière, Supérieur "de cette Section, un vieux lettré qui est aujourd'hui un de nos maîtres "à l'école centrale de Hai-men. Savez-vous le motif de sa conversion? "C'est qu'il a reconnu dans une de nos meilleures vierges sa propre "petite-fille, sauvée de la mort par l'œuvre de la Sainte-Enfance. "Et la mère de cette jeune personne, touchée de la charité chrétienne, "veut elle-même aujourd'hui embrasser notre sainte Religion avec "toute sa famille, composée d'une vingtaine de membres."

"Je fus un jour, écrit encore le même Père, témoin d'une scène "touchante. Une femme idolâtre, attirée par la curiosité, s'était "mêlée à la foule des fidèles, qui étaient venus saluer le missionnaire "après la sainte messe. Bientôt, à la surprise générale, une de nos

" orphelines se précipite dans les bras de l'inconnue, la baise affectueu-
" sement et l'appelle sa mère. Je vous laisse deviner l'émotion ou
" plutôt l'étonnement de notre visiteuse. Elle n'en pouvait croire ses
" yeux, ni ses oreilles. Cependant les informations de la famille
" adoptive, les traits de la jeune fille, agée de dix-huit ans, ne lui lais-
" sent plus aucun doute. D'abord de grosses larmes coulent de ses
" yeux ; puis, n'hésitant plus, elle presse elle-même sur son cœur cette
" fille, qu'elle avait autrefois jetée à la voirie, aussitôt après sa naissance
" et lui demande pardon. Elle se déclarait déjà catéchumène, lorsque
" survint son fils qui, pour mettre fin à cette scène touchante, l'entraîna
" brusquement loin de notre petite chapelle. "

Le R. P. Supérieur général de la Mission a fait, cette année, la visite de la Section de Hai-men ; et, à la vue des nombreux orphelins grands et petits qui, suivant la coutume de nos chrétiens, venaient s'agenouiller devant lui pour recevoir une bénédiction, il ne pouvait se défendre d'un profond sentiment de bonheur et de surprise tout à la fois. Il en témoigna sa satisfaction aux vierges et aux chrétiens, qui sont le soutien de cette œuvre, et leur offrit au nom de la Sainte-Enfance des objets de pieté, récompenses bien méritées et qui stimuleront encore leur zèle pour l'avenir.

Les païens, dans la section de Hai-men, se contentent de ne pas susciter de difficultés au missionnaire ; leur bonne volonté ne va guère au-delà. Quelques dizaines de catéchumènes reçoivent le baptême dans le cours d'une année ; et le mouvement de couversions ne s'accélère pas. Mais l'œuvre de la Sainte-Enfance nous dédommage de cette indifférence envers notre Religion. Aujourd'hui, en effet, la Section de Hai-men compte environ 1,500 chrétiens issus de familles idolâtres ; la Sainte-Enfance les recueillit le jour où leurs parents dénaturés les jetèrent hors de leurs demeures ; ils ont grandi et forment déjà plus de trois cents ménages.

L'année dernière, on a dressé une liste des orphelins survivants dans cette Section. Leur nombre s'élevait à 1,196, et se repartissait ainsi : 727 avaient passé l'âge de 10 ans ; 302 étaient

mariés; 151 cultivaient la terre; 16 étaient employés comme maîtres ou maîtresses dans nos écoles etc.

VI

CHANG-HAI.

La Mission du Kiang-nan possède dans cette ville quatre paroisses, (1) dont trois avec Résidence. La première est celle de la cathédrale *S. François-Xavier*, au faubourg de Tong-ka-dou; la seconde, celle de *S. Joseph* au quartier Français de Yang-king-pang; la troisième celle de *Hong-keu*, au quartier Américain; et enfin celle du *Lao-Tié-tsu-tang*, dans l'enceinte de la ville murée.

Disons un mot de chacune d'elles, et des œuvres qui y sont attachées.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DE LA CATHÉDRALE S. FRANÇOIS-XAVIER.

La plus grande partie des chrétiens de cette paroisse habitent le faubourg de Tong-ka-dou. La ferveur règne parmi eux; et les 26,445 communions de dévotion, que nous enregistrons cette année pour 1,500 fidèles en âge de communier, en fournissent la preuve.

Les moyens employés pour conserver et augmenter la ferveur sont les Congrégations et les Associations de prières.

Il existe dans cette paroisse deux Congrégations, l'une pour les jeunes gens, l'autre pour les filles.

(1) Ce mot de "Paroisse" ne saurait être pris dans le sens rigoureux que l'on y attache en Europe. Nous l'employons ici pour désigner des chrétientés plus régulièrement organisées que celles des districts.

CONGRÉGATION DES JEUNES GENS. Cette Congrégation, érigée sous le vocable de "*l'Immaculée-Conception,*" se compose actuellement de 56 membres, dont la plupart appartiennent à des familles d'armateurs. Chaque dimanche, ils se réunissent dans leur chapelle pour y assister à la messe et entendre une instruction. Cette chapelle est située près du grand Séminaire et exclusivement destinée à leur usage. Elle a été bénite, le 5 janvier 1874, par Mgr. Languillat avec une grande solennité. Quand la bénédiction fut achevée, le drapeau bleu de la Congrégation fut immédiatement arboré; et les trente-deux jonques chrétiennes, à l'ancre dans le port, près de Tong-ka-dou, hissèrent leurs pavillons, et saluèrent celui de Marie de trente-deux coups de canon. La sainte messe fut ensuite célébrée par Monseigneur. Revêtus de leurs plus beaux habits, les Congréganistes portaient suspendus sur la poitrine les écussons au chiffre de Marie, bénits pour eux par Pie IX. En ce jour de fête plusieurs Approbanistes firent leur consécration à la Sainte Vierge, et reçurent des mains de sa Grandeur leurs diplômes de Congréganistes.

Tout près de la chapelle, deux salles que les Congréganistes ont eux-mêmes meublées, et où ils peuvent, au gré de leurs désirs, prendre quelques heures de récréation, leur servent de lieu de réunion en dehors des exercices religieux. C'est là le Cercle qui, avec leur pieux sanctuaire, sauvegarde, au milieu de la corruption de Chang-hai, leur honneur, leur fortune et leurs âmes.

Ces jeunes gens se distinguent par leur ferveur, s'approchent souvent des sacrements, et font chaque année une retraite de trois jours. Celle de cette année a été nombreuse; car 28 chrétiens qui ne sont pas Congréganistes ont demandé et obtenu la permission d'y prendre part. Tous, Congréganistes et autres, nous ont édifiés par leur foi, leur attention à écouter la parole de Dieu, et leur fidélité à observer le silence, même au sein de leurs familles.

CONGRÉGATION DES FILLES. Cette Congrégation ne compte guère qu'un an d'existence. Elle a été fondée dans un double but: d'abord, pour procurer aux personnes qui en font partie les moyens de

travailler d'une manière efficace à leur propre sanctification ; en second lieu, pour les exciter elles-mêmes à prêter quelque concours aux Missionnaires dans les différentes œuvres de zèle, et à travailler au salut des femmes païennes, en les instruisant des vérités du christianisme.

Que le premier but de cette Congrégation soit atteint, la chose ne saurait être douteuse ; la piété, la ferveur qui règnent dans son sein nous en sont un sûr garant. Quant au second, l'avenir nous montrera jusqu'à quel point nous pourrons le réaliser.

La Congrégation se compose actuellement de 75 Congréganistes et de 16 Approbanistes. Les réunions ont lieu dans une chapelle spéciale, une fois par semaine ; à chaque réunion, le Directeur fait une instruction. Au mois d'octobre 1873, les membres de la Congrégation ont suivi pendant trois jours les exercices d'une retraite qui a produit d'heureux résultats.

Outre les Congrégations, il existe encore dans la paroisse S. François-Xavier deux Associations de prières qui contribuent puissamment à augmenter le véritable esprit du christianisme ; nous voulons parler de l'Apostolat de la prière et de l'Archiconfrérie du Très-Saint Cœur de Marie.

ASSOCIATION DE L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE. Cette Association a sa réunion le premier vendredi de chaque mois. C'est alors que le missionnaire, qui en est chargé, indique à tous les membres qui en font partie les intentions pour les quelles ils devront prier le Sacré-Cœur de Jésus et lui offrir leurs bonnes œuvres. Cent cinquante-cinq associés inscrivent fidèlement sur un registre, remis ensuite entre les mains du Père Directeur de l'Association, toutes les œuvres méritoires qu'ils ont faites. En voici le résumé pour l'année qui vient de s'écouler.

Communions : ..... 6,158.
Messes entendues : ..... 34,608.
Chapelets : ..... 34,815.
Chemins de croix : ..... 8,002.
Prières du matin et du soir : .... 41,106.
Autres prières : ..... 35,072.
Actes de patience : ..... 5,482.
Mortifications : ..... 3,414.
Exhortations aux païens : ..... 2,117.
Baptêmes d'enfants d'infidèles : .... 128.

Le chiffre des bonnes œuvres offertes par les Associés pour le Souverain-Pontife est surtout considérable. Dans le mois de mars plus de 700 communions, 3,711 chapelets, 925 chemins de croix ont été offerts pour Pie IX par 150 Associés, sans tenir compte des mêmes œuvres qui n'ont pas été enregistrées. Ce zèle admirable a été imité par d'autres chrétiens, qui ne font pas partie de l'Association ; et, le jour de la Pentecôte, 800 personnes ont reçu la sainte communion, à l'intention de Pie IX, dans la cathédrale S. François-Xavier.

A l'Assomption, le nombre des communions n'était pas moins considérable.

ARCHICONFRÉRIE DU TRÈS-SAINT CŒUR DE MARIE. La réunion des Associés de l'Archiconfrérie a lieu tous les dimanches. Le Père qui la préside fait une instruction et indique les diverses intentions de prières suivant l'usage établi en Europe.

OEUVRES EXTÉRIEURES.

ORPHELINS. Quatre-vingts apprentis de l'Orphelinat de Tou-sai-vai, dont nous parlerons bientôt, avaient été placés dans des boutiques à

Chang-hai. Un grand nombre d'entre eux habitent le faubourg de Tong-ka-dou et les quartiers environnants. Tous les dimanches, ils viennent entendre la messe à la cathédrale; un missionnaire les réunit ensuite dans une salle réservée et leur fait une instruction. C'est encore à Tong-ka-dou qu'ils se confessent et communient; car leurs maîtres ne leur permettraient pas de s'absenter au moins pendant deux demi-journées, pour aller accomplir à l'Orphelinat ces actes de religion. Nous avons même dû prendre le parti de leur donner le déjeûner du dimanche, que leurs maîtres païens leur refusaient, parce que, pour venir à la messe et entendre une instruction, ils passaient une heure et demie en dehors de l'atelier.

HÔPITAL DES MENDIANTS. Les immenses faubourgs de Chang-hai sont parcourus par de nombreux mendiants, dont la vie ne saurait être longue; car les privations, la nudité et la faim engendrent chez eux des maladies, auxquelles ils ne peuvent apporter aucun remède. On les aperçoit çà et là étendus sur quelques débris de nattes en plein air, attendant la mort. Le païen passe à côté d'eux sans les regarder; il ne lui vient pas même à l'esprit de soulager ces infortunés créés à l'image d'un Dieu qu'il ne connaît pas. La Religion ne saurait rester insensible à de semblables misères, et nous avons établi à Chang-hai, en dehors des murs et non loin de la porte du sud, un hôpital où nous transportons ces pauvres, gisant dans la rue. Des chrétiens parcourent les divers quartiers de la ville pour les chercher; quand ils en ont trouvé un, ils le placent sur une brouette et le font conduire à l'hôpital. Là, le malade a son lit, il reçoit la visite du médecin et les adoucissements que réclame son état. Etonné à la vue des soins qui lui sont prodigués, il sent son cœur se dilater. Autour de lui il voit les autres malades réciter les prières; il entend les catéchistes expliquer la doctrine chrétienne. Le missionnaire arrive à son tour, et lui adresse quelques paroles pour lier connaissance. Tant que la maladie ne semble pas mortelle, et qu'il entrevoit le jour où il retournera parmi les païens, le mendiant, dit le P. Couvreur chargé de cet hôpital, se tient sur la réserve, écoute, regarde et

approuve : mais il s'en tient là et ne demande pas à se faire chrétien. Un temps viendra où une nouvelle maladie le mènera comme tout homme aux portes du tombeau : et alors il se souviendra de la maison où il faut aller pour obtenir la guérison de l'âme et trouver dans l'autre vie un sort plus heureux que dans celle-ci.

Si au contraire le mendiant s'aperçoit que sa fin approche, alors il n'hésite presque jamais à embrasser le christianisme ; c'est un fait démontré par l'expérience. Il demande qu'on l'instruise, qu'on le sauve, qu'on le baptise. Son désir est sincère, et nous avons la consolation de le voir mourir animé des sentiments les plus chrétiens.

Sur les 128 mendiants qui sont entrés, cette année, à l'hôpital, 70 l'ont quitté, après y avoir trouvé leur guérison. Tous se sont montrés reconnaissants ; mais aucun n'a donné un signe positif de foi et d'adhésion au christianisme. Au contraire, les 42 qui sont morts ont tous sérieusement demandé et reçu le baptême.

Ceux qui survivent après avoir été baptisés, persévèrent dans la foi, et sont l'objet de tous nos soins.

Cette œuvre des malades recueillis sur la rue produit un excellent effet sur l'esprit des chrétiens ; elle leur apprend ce que vaut une âme. Et quand ils voient les Missionnaires accourir près de la couche de ces moribonds que la société rebute, et les traiter avec autant de charité que l'homme le plus opulent, ils comprennent que la Religion ne sait et ne doit point faire de distinction entre les hommes, puisque tous sont rachetés au prix du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Leur cœur s'agrandit et s'ouvre à la charité.

De tous nos ministères, c'est celui qui étonne le plus les païens. En effet, il coupe pied à toute calomnie, et ne laisse place qu'à l'estime et à l'admiration. C'est une des manifestations du christianisme contre les quelles la haine n'a pas de prise.

MAISONS DES PAUVRES. Outre l'hôpital destiné à recevoir les mendiants moribonds., la Mission possède encore depuis plusieurs années cinq agglomérations de maisons qui servent d'asile à environ 200 pauvres. Ces maisons ne sont point à proprement parler, des

hospices; mais elles sont habitées par des familles incapables de payer un loyer, et à qui leur misère nous oblige parfois à faire des aumônes.

PHARMACIE. Nous continuons d'entretenir une petite pharmacie, où un médecin donne chaque jour des consultations et des remèdes à tous les malades qui viennent en demander: 34 enfants d'infidèles y ont été baptisés depuis un an.

Quant à l'œuvre de la Sainte-Enfance elle continue d'être florissante Nous comptons environ quarante familles qui ont adopté ou nourrissent des enfants, pour l'entretien des quels, elles ne réclament ordinairement aucun secours. Grâce au zèle de quelques vierges et d'autres bonnes chrétiennes nous avons eu, cette année, 201 baptêmes d'enfants païens dans la paroisse de Tong-ka-dou.

ECOLES. Deux grandes écoles externes établies près de la cathédrale, l'une de 80 garçons, l'autre qui compte plus de 80 filles, produisent dans la paroisse les fruits les plus consolants. De plus, trois écoles, placées dans des quartiers pauvres, assurent l'instruction nécessaire à 40 autres enfants qui ont surtout besoin d'apprendre le catéchisme et les prières.

GRAND SÉMINAIRE.

Le grand Séminaire de la Mission est établi dans l'enceinte même qui renferme la Résidence et la cathédrale St. François-Xavier. Les Séminaristes étudient la philosophie pendant deux ans, et la théologie pendant quatre ans. L'esprit catholique est profondément imprimé dans le cœur de ces jeunes gens destinés à le répandre eux-mêmes parmi les populations qui, un jour, leur seront confiées. Les luttes de l'Eglise, ses épreuves et celles de l'auguste Chef qui la gouverne loin de les trouver insensibles, ou d'ébranler leur foi, ne leur inspirent que de généreuses résolutions. Pendant le mois de mars, sur la demande qu'ils en ont faite eux-mêmes, et qui leur a été accordée, chaque jour

une communion était offerte tour à tour par l'un d'entre eux, à l'intention du Souverain-Pontife. Pendant toute l'année, aux jours de dimanche et de fête, une communion est aussi offerte par un Séminariste pour Pie IX.

A Chang-hai, les œuvres de zèle ne font pas défaut. Les Séminaristes s'y livrent avec ardeur, et nous laissent ainsi apercevoir la mesure de zèle que nous pouvons attendre d'eux, quand ils seront chargés du soin des fidèles. Le catéchisme des mendiants, des élèves dans les écoles, des domestiques au séminaire, l'instruction des catéchumènes leur fournissent le moyen de travailler au salut des âmes; et, nous devons le dire, tous s'acquittent avec soin des différentes œuvres qui leur sont confiées.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DE SAINT JOSEPH,

A YANG-KING-PANG.

L'administration de cette paroisse offre des difficultés qui ne se présentent dans aucun autre poste de la Mission. Les éléments hétérogènes, dont elle se compose, en sont la cause principale. On y rencontre, en effet, 300 étrangers chrétiens, je dirai presque "*ex omni tribu et lingua,*" et 458 Chinois de toutes les parties de l'empire, excepté de Chang-hai. Chaque année, cette population flottante augmente ou diminue. Les Européens retournent dans leur patrie; parmi les chinois, il en est qui rentrent sur le sol qui les a vu naître, ou émigrent en d'autres contrées. Outre cette population composée d'hommes livrés au commerce, il en est une autre venue des environs même de Chang-hai pour se mettre au service des Européens; les chrétiens de cette classe, qui s'élèvent environ à 1,000, ne sont généralement pas les plus fervents.

Enfin les nombreux navires de guerre et de commerce, qui arrivent à Chang-hai, ont ordinairement à bord quelques officiers ou matelots catholiques. Bien peu parmi eux savent profiter du ministère sacerdotal, qui leur serait cependant si nécessaire.

Il semblerait, à première vue, que le missionnaire, à qui sont confiées ces ouailles, venues de tant d'endroits divers et exposées à mille dangers au milieu de la corruption de Chang-hai, ne doit pas éprouver grande consolation à paître son troupeau. Et cependant les 10,000 communions de dévotion, que le P. Desjacques compte, cette année, dans la paroisse S. Joseph, prouvent que la corruption y exerce peu de ravages et que les chrétiens qui la composent sont dignes de leur nom.

Chaque dimanche, il y a un sermon et un catéchisme en chinois pour les indigènes, et alternativement un sermon en anglais et en français pour les étrangers. La population portugaise de Chang-hai est de 190 personnes. Les hommes comprennent tous l'anglais; les femmes savent un peu le français. C'est pour cette raison que les Missionnaires ne prêchent pas en portugais.

Comme celle de S. François-Xavier, cette paroisse a des œuvres dont nous allons rendre compte.

CONFRÉRIE DE LA BONNE MORT. Cette Confrérie est érigée dans l'église S. Joseph, depuis le 19 octobre 1868. Le but des personnes qui en font partie est d'obtenir la grâce d'une bonne mort, tant pour elles que pour tous les Associés.

La seule obligation des Associés consiste à assister aux réunions qui ont lieu régulièrement, le premier vendredi de chaque mois. Ils sont exhortés à y faire la communion. Ce jour là, à 7 heures, le saint sacrifice de la messe est offert pour eux et pour tous les défunts qui autrefois furent membres de la Confrérie. Le soir, il y a une instruction suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Tous les chrétiens du Vicariat peuvent se faire agréger à cette Confrérie, en envoyant leur nom au missionnaire qui en a la direction. Ceux qui, éloignés de Chang-hai, ne peuvent assister aux réunions du premier vendredi du mois, doivent en ce jour multiplier leurs bonnes œuvres, et réciter chez eux les prières qui se disent, après la messe, par les Confrères dans le but d'obtenir une bonne mort.

De nombreuses indulgences sont accordées aux membres de cette pieuse Confrérie. Ils peuvent gagner celles des Stations de Rome, en visitant l'église S. Joseph, à Yang-king-pang, ou l'église du lieu dans lequel ils demeurent, et en récitant sept *Pater* et sept *Ave*.

Le nombre des Associés de la Confrérie de la bonne mort s'élève actuellement à 5,200.

HÔPITAL GÉNÉRAL EUROPÉEN. Le soin spirituel des malades est confié aux Missionnaires de la paroisse S. Joseph; et l'hôpital est desservi par les Sœurs de S. Vincent de Paul, au nombre de dix.

Non contentes de prodiguer leurs soins aux malades étrangers, ces Religieuses ont encore établi dans la cour d'entrée de l'hôpital deux salles, où elles donnent des consultations et des remèdes aux indigènes, hommes et femmes, qui ont recours à leur charité.

Les protestants admirent leur dévouement, et voient qu'au-dessus des croyances rationalistes et des œuvres philantropiques confiées à des mercenaires, qui mesurent le travail et la peine au nombre des pièces d'argent qu'on fait briller à leurs yeux, il est une religion toute divine, où le zèle s'inspire à d'autres sources qu'à celles de Mammon. Aussi, lorsque les femmes qui les soignent avec une charité vraiment maternelle viennent, dans l'intérêt de leur âme, leur parler de Dieu, de la fin de toute créature snr cette terre, et des destinées inévitables de l'autre vie, ces vérités inusitées émeuvent ordinairement ces hommes; des larmes coulent de leurs yeux; et la réconciliation ne tarde pas à se faire entre les mains du missionnaire qui recueille les fruits que lui offre le zèle de la Sœur de Saint Vincent de Paul.

Dans le courant de cette année huit protestants Européens ont fait leur abjuration entre les mains du P. Desjacques; et six sont morts pour aller recevoir au ciel une récompense, que les dangers du monde leur auraient peut-être ravie, s'ils avaient recouvré la santé: 400 malades ont été admis, cette année, à l'hôpital.

INSTITUTION S. JOSEPH. Cette Institution est dirigée par les Religieuses Auxiliatrices. Nous en parlerons, quelques pages plus bas. A cette Institution est jointe une école chinoise pour les filles indigènes. Elle est tenue par les vierges de l'Association de la Présentation, et placée sous la direction des Religieuses. Dix-sept jeunes filles chrétiennes et quatre païennes l'ont fréquentée pendant le cours de l'année. Ici, nous n'avons qu'à nous louer du zèle des maîtresses, du travail et de la bonne conduite des élèves.

ÉCOLES DE GARÇONS. La paroisse S. Joseph possède cinq écoles de garçons. Deux sont sous la direction immédiate des Misionnaires; trois autres sont établies dans des familles particulières. Il y a dans ces écoles 26 élèves chrétiens et 47 païens. On y enseigne à tous

les livres classiques chinois, et aux chrétiens les livres de prières et de Religion.

De plus, nous venons d'établir une école pour les enfants Européens ou Américains. Les résidents de Chang-hai en sentaient la nécessité urgente, car ils ne savent à qui confier l'éducation de leurs enfants. Quel sera son avenir, nous l'ignorons. Plaise à Dieu qu'elle devienne le germe d'un véritable collége, à l'instar de ceux que nous possédons en Europe et en Amérique, avant que le protestantisme lui-même ait le temps de nous devancer.

ŒUVRE DES CATÉCHUMÈNES. Chang-hai, centre d'un mouvement commercial extraordinaire, laisse à ceux qui l'habitent peu de loisir pour songer aux choses du ciel; ici, les intérêts de la terre repoussent bien loin derrière eux ceux de l'autre vie. C'est à peine si quelques rares païens daignent prêter l'oreille aux enseignements de la Religion. Quoi qu'il en soit, un catéchiste et deux ferventes zélatrices sont employés pour l'exhortation des païens, et l'instruction du petit nombre de catéchumènes qui surgissent çà et là. Cette année leurs efforts ne sont pas demeurés sans succès : 14 baptêmes d'adultes et 37 baptêmes d'enfants forment la moisson qu'ils sont parvenus à récolter. Les Missionnaires trouvent encore en eux d'utiles auxiliaires pour se mettre en rapport avec les nouveaux chrétiens; puis ils leur en confient la direction; charge dont ils s'acquittent avec un zèle tout apostolique.

ŒUVRE DES BROUETTIERS. Les rues des quartiers Européens et Américain sont sillonnées, chaque jour, par des milliers de brouettes chinoises, ou de voitures japonaises à bras, que conduisent des hommes de peine pour transporter voyageurs ou marchandises au gré de ceux qui les louent. Ces brouettiers sont païens; et leur profession semble les rendre inaccessibles au missionnaire, car du matin au soir ils ne cessent d'être en mouvement. Cependant la chûte du jour est pour eux comme pour tant d'autres le signal du repos; et c'est alors qu'un catéchiste zélé va les visiter dans leurs différentes stations pour leur annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile et leur parler du royaume de Dieu. Ces hommes en paraissent moins éloignés que les marchands

et les riches de ce monde. Cette œuvre des brouettiers ne fait que de naître, et nous ne pouvons encore prévoir quels fruits elle nous permettra de recueillir.

PAROISSE DE HONG-KEU.

Cette paroisse, située au quartier Américain, est fondée depuis quelques années seulement : 57 paysans, voisins du quartier Américain, et 83 Manillois en forment la partie principale. Les autres chrétiens, tous indigènes, viennent du Tché-kiang, du Fo-kien et de diverses parties du Kiang-sou. Une église y est en voie de construction, et sera dans quelques mois livrée au culte, sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus.

La paroisse de Hong-keu compte 245 chrétiens. Le missionnaire, chargé de la desservir, habite la Résidence de S. Joseph.

RÉSIDENCE ET PAROISSE DU LAO-TIÉ-TSU-TANG.

Cette paroisse, consacrée à l'Immaculée-Conception, est desservie par un missionnaire qui y réside à poste fixe. Les 4,820 communions de dévotion que l'on y compte, cette année, donnent la mesure de la ferveur qui anime les chrétiens.

Ici, comme ailleurs, les Congrégations sont entre les mains du missionnaire le principal levier qui lui permet de soulever les âmes au-dessus des intérêts de cette misérable vie, pour les diriger vers Dieu. Le P. Sédille, chargé de la paroisse du Lao-Tié-tsu-tang, y a organisé cinq Congrégations, qui toutes ont leurs réunions mensuelles. Ces Congrégations sont celles de *l'Annonciation*, du *Scapulaire du Mont-Carmel*, de *Notre-Dame-des-sept-douleurs*, du *Saint Cœur de*

Marie et du *Rosaire*. Elles se distinguent par la piété qui anime leurs membres.

Passons maintenant en revue les différentes œuvres établies dans cette paroisse.

EXHORTATIONS AUX PAÏENS. Une des salles de la Résidence, ornée de grandes images représentant les principaux mystères et l'histoire de la Religion chrétienne, est constamment ouverte aux païens qui désirent y entrer. Des catéchistes leur donnent toutes les explications désirables, et les exhortent à embrasser le christianisme. Pendant l'année, qui vient de s'écouler, les visiteurs ont été nombreux. Cette œuvre existe à peine depuis quatre ans; et déjà plus de cent mille hommes sont venus voir les images, écouter, interroger. D'autres, en moins grand nombre, ont demandé des livres de Religion qui sont immédiatement mis à leur disposition, et qu'ils peuvent lire dans cette même salle.

Quel est le résultat produit par cette œuvre? D'abord, elle fait disparaître peu à peu les préjugés qui nous rendent hostiles tant de païens; la connaissance de la Religion les empêche de mépriser, où leur fait estimer davantage les Missionnaires qui l'annoncent. Il est des hommes qui avouent que notre doctrine est digne de respect; et ils l'embrasseraient volontiers, disent-ils, si des obstacles insurmontables ne se dressaient devant eux. D'autres, en grand nombre, demandent quelle différence existe entre nous et les protestants. Il en est enfin qui adressent aux catéchistes maintes questions sur des calomnies mille fois répétées et réfutées: ils veulent savoir si les Missionnaires arrachent les yeux.

Que les visiteurs n'aient pas tous une velléité de se faire chrétiens; il n'en est pas moins vrai que la semence évangélique est jetée dans un grand nombre d'âmes, et qu'un jour viendra peut-être où elle grandira et produira des fruits de salut. Les faits ne nous manqueraient pas, si nous avions à défendre cette thèse; et, pour n'en citer qu'un, qu'il nous soit permis de raconter ce qui est arrivé, il y a quelque vingt ans, dans une famille du Kiang-sou.

Un enfant de quatorze ans, né au sein d'une riche famille païenne de Song-kang, entra un jour dans une église, au moment où l'on y célébrait la messe : il entendit un sermon. La pensée du ciel et de l'enfer développée par le missionnaire, ainsi que la nécessité de se faire chrétien pour parvenir au bonheur de l'autre vie et se soustraire aux tourments éternels, frappèrent vivement l'esprit du jeune auditeur. Mais les mille préoccupations de la vie semblèrent obscurcir pour jamais ce trait de lumière, qui n'avait brillé qu'un instant. Les années s'accumulèrent ; la vieillesse et une maladie conduisirent sur le bord de la tombe l'enfant d'autrefois. Les souvenirs du premier âge se ravivèrent à cette heure dernière ; et le malade voulut faire appeler un séminariste, qui se trouvait alors à Song-kang : il désirait recevoir le baptême. La famille soupçonna cette intention, et refusa d'avertir le séminariste. Celui-ci, grâce à des relations d'amitié qu'il avait eues autrefois avec le moribond, parvint à se frayer un accès près de sa couche, et le baptisa. Le vieillard mourut quelques jours après. Il venait de recueillir sur le bord de la tombe un fruit de salut, dont le germe avait été déposé dans son âme, plus de soixante ans auparavant.

Quant aux visiteurs de la salle du Lao-Tié-tsu-tang il en est qui, touchés de la grâce divine, n'ont point méprisé le don qui leur était offert, ni remis à un autre temps une conversion bien douteuse ; ils ont déjà reçu le baptême et vivent en chrétiens.

HÔPITAL. Cet hôpital, établi il y a deux ans, n'était primitivement qu'un misérable réduit, où l'on recevait, où parfois même on entassait un certain nombre de malades recueillis un peu partout. Il vient d'être agrandi, et a reçu des améliorations qui le rendent beaucoup plus sain. Dans le cours de cette année, 113 malades y ont été reçus ; 55 ont été baptisés *in articulo mortis ;* 49 sont morts. Les autres ont pour la plupart quitté l'hôpital, et en ont emporté des notions religieuses quelquefois assez complètes, et y ont laissé plus d'un préjugé qu'ils nourrissaient contre le christianisme et les Missionnaires.

Dans la ville murée, comme aux faubourgs de Tong-ka-dou, cette œuvre est une des plus féconde en fruits de salut. Si les ressources de la Mission nous permettaient de construire pour le service des malades un vaste établissement desservi par des Religieuses, chaque année nous enverrions au ciel une abondante moisson d'âmes. Les Protestants nous ont devancés; leurs ministres ont construit à Chang-hai un magnifique hôpital, où les malades indigènes ne leur manquent pas

Ceux qui sont admis dans le nôtre ne sont pas des mendiants de profession. Ils appartiennent généralement à une classe d'hommes nombreuse à Chang-hai. Ce sont des ouvriers ou de petits marchands, accourus de toutes parts pour chercher fortune dans cette grande cité. La maladie met fin à leur commerce, ou les oblige à cesser leur travail. Ils demeurent alors dans une hôtellerie, tant qu'il leur reste assez d'argent pour faire face aux dépenses nécessitées par leur position. Mais quand leur bourse est vide, ou que la gravité de la maladie laisse prévoir une mort prochaine, qu'arrive-t-il? Hélas! en pareille circonstance les païens déposaient naguère les malades sur la rue, où ils mouraient dans le plus triste abandon. Aujourd'hui, on nous les apporte à l'hôpital, quand nous ne parvenons pas nous-mêmes à les trouver.

Mais au milieu d'une population aussi compacte que celle de Chang-hai, beaucoup de ces infortunés nous échappent et meurent sans baptême. Il existe dans la ville un dépôt de mendicité bâti par les mandarins. Environ quatre cents personnes, vieillards, veuves, orphelins, malades y trouvent un asile. A certaines époques, on y rencontre plus de cent malades; presque tous y meurent. L'entrée de cette maison est interdite aux Missionnaires et même aux catéchistes; cependant un ou deux malades ont été baptisés par un catéchiste, qui était parvenu à se glisser furtivement près de leur couche.

HOSPICES. La Mission posséde depuis 1867, près de l'église du Lao-Tié-tsu-tang, deux hospices, l'un pour les vieillards, l'autre pour les vieilles femmes. Les chrétiens n'y sont admis que par

exception; et cette œuvre est exclusivement établie en faveur des païens. Les hospices, comme l'hôpital dont je viens de parler, sont un véritable vestibule du ciel. En effet, vieillards et vieilles femmes y reçoivent trop de bienfaits pour ne pas estimer la Religion qui les leur accorde; tous demandent le baptême, et finissent par échanger les misères et les infirmités de cette vie contre le bonheur du ciel. Le nombre total des hommes et des femmes dans les deux hospices est de 72: 37 hommes et 35 femmes. Tous sont chrétiens, excepté trois, qui ne tarderont pas à recevoir le baptême.

L'instruction religieuse des hommes est confiée à des catéchistes; celle des femmes à des vierges de l'Association de la Présentation.

ÉCOLE EXTERNE DES GARÇONS. Soixante-sept élèves, dont 21 Chrétiens et 46 païens, fréquentent cette école. Le nombre des enfants païens, qui y sont admis, indique clairement le but que nous nous proposons. Il nous est difficile d'avoir un accès auprès des enfants païens ailleurs que dans les écoles; et, quand les familles nous les envoient, nous en bénissons Dieu. Nous pouvons alors déposer dans leurs cœurs des germes qui, un jour peut-être, produiront des fruits de vie. Tous ces petits enfants, à force de se trouver en contact avec leurs condisciples chrétiens, et d'entendre les explications de la doctrine de l'Evangile, finissent par comprendre une certaine somme de vérités religieuses. Habitués à voir de près le missionnaire, ils laissent tomber maints préjugés hostiles; et la voie vers la vérité se fraie peu à peu devant eux. L'avenir, nous osons l'espérer, sera plus fécond que le présent; ces enfants grandiront; et, maîtres à leur tour d'une volonté qui aujourd'hui ne leur appartient pas, ils pourront briser les entraves qui les retiennent dans les sentiers de l'erreur. C'est là l'œuvre du temps et de la grâce. Heureux, si nous pouvons réussir à saper les fondements de la société païenne, en attirant vers Dieu le cœur des enfants!

ÉCOLE EXTERNE DES FILLES. Cette école renferme actuellement 24 élèves: 15 chrétiennes et 9 païennes. Sa cour d'entrée, placée sur une rue, communique avec l'hospice des femmes; et cette disposition

locale a un avantage réel. En effet, les femmes païennes du voisinage, attirées par la curiosité, veulent visiter et l'école et l'hospice. Ces visites inspirent à plusieurs d'entre elles le désir d'envoyer leurs filles à l'école; d'autres entrent à l'hospice, regardent les femmes réciter le chapelet et autres prières; et écoutent en même temps qu'elles, l'explication des vérités du christianisme. Une de ces femmes païennes se distingue surtout par son assiduité à venir à l'hospice précisément aux heures de la prière et du catéchisme. Elle a eu autrefois des rapports avec les protestants, sans être satisfaite; et elle se plaît à répéter que le catholicisme peut seul conduire au ciel. Elle méprise le paganisme où elle est née, parce que, dit-elle, sa doctrine n'est ni sérieuse, ni solide.

Depuis quelques temps, vingt femmes païennes, au moins, viennent chaque jour à l'hospice; et nous espérons que ce mouvement nous donnera quelques catéchumènes.

ÉCOLE INTERNE. L'école interne a compté cette année, 54 élèves: 46 chrétiens et 8 païens. Trois élèves païens ont reçu le baptême, à la fête de la Pentecôte. La plupart de ces enfants appartiennent à des familles de néophytes qu'ils sont appelés à soutenir dans la foi; aussi l'instruction religieuse tient-elle une large place dans le programme d'enseignement. Les études chinoises ne s'étendent pas au delà des classiques et du style épistolaire; les élèves qui montrent une aptitude spéciale pour la littérature sont envoyés au Collége de Zi-ka-wei.

Cette école interne a déjà fourni à la Mission plusieurs des Joséphistes, dont nous allons maintenant parler.

JOSÉPHISTES. On donne ce nom à des jeunes gens qui font partie de "l'Institution de S. Joseph," établie dans la Mission, le 14 octobre 1866. Le but de cette Institution est de former des catéchistes zélés, qui se mettent au service des Missionnaires pour travailler à la propagation de l'Evangile par la parole et le bon exemple de leur vie. Les Joséphistes habitent dans la Résidence du Lao-Tié-tsu-tang un bâtiment spécial, où ils font leur noviciat sous la direction d'un

missionnaire spécialement chargé d'eux, et qui les forme par des épreuves variées au genre de vie qu'ils doivent mener plus tard. L'étude des livres de Religion, des auteurs classiques, quelques notions scientifiques et médicales leur permettent d'entrer en relation avec toutes les classes de la société.

Les Joséphistes sont actuellement au nombre de 18. Neuf sont employés dans la Section de Nan-kin ; cinq exercent les fonctions de maîtres à l'école externe des garcons et à l'internat du Lao-Tié-tsu-tang; trois autres n'ont pas encore terminé leur temps d'épreuves, et le dernier leur sert en quelque sorte d'instructeur.

Ceux qui ont été envoyés dans la Section de Nan-kin parcourent le Ngan-houé, pour y répandre la lumière de l'Evangile, et affermir les nouveaux chrétiens dans la foi. Malgré les déceptions amères qu'ils éprouvent parfois dans leurs rapports avec les païens, et les nombreux sacrifices que leur impose leur pénible ministère, ils triomphent de toutes ces difficultés avec la grâce de Notre-Seigneur, et annoncent les vérités de la Religion sur les chemins, dans les tribunaux, au milieu des païens et des catéchumènes avec un dévouement, que nous chercherions en vain chez les catéchistes salariés du Kiang-sou méridional.

Tel est l'état actuel de l'œuvre des Joséphistes.

SAINTE-ENFANCE. L'Œuvre de la Sainte-Enfance n'est point oubliée dans la paroisse du Lao-Tié-tsu-tang ; et, bien que dans les villes elle soit en butte à des difficultés plus grandes qu'au milieu des populations de la campagne, elle enregistre cette année 95 baptêmes d'enfants païens : 35 de ces baptêmes sont dûs au zèle d'une vierge fervente, 5 à une sage-femme chrétienne, 23 à un néophyte qui exerce la médecine, 12 au missionnaire du Lao-Tié-tsu-tang, et 20 à divers autres chrétiens.

Le compte-rendu des œuvres de cette paroisse nous montre qu'un grand bien s'y est opéré ; et les espérances de l'avenir sont trop fondées pour que nous n'ayons pas droit d'attendre encore de plus heureux résultats.

VII

ZI-KA-WEI.

Les principaux établissements de la Mission sont groupés dans cette chrétienté. Là se trouvent le Collége S. Ignace, le petit Séminaire, le grand Orphelinat des garçons, deux petits Orphelinats; la Maison des Auxiliatrices, à laquelle se rattachent un Pensionnat et un Orphelinat de jeunes filles; puis enfin les Carmélites. Nous parlerons séparément de ces divers établissements.

COLLÉGE SAINT IGNACE.

La piété, le travail et la bonne conduite y sont en honneur. La fréquentation des sacrements est en usage parmi les élèves; et la ferveur avec laquelle ils ont célébré le mois de Marie et celui du Sacré-Cœur ne peuvent manquer d'attirer sur eux les bénédictions du ciel.

Les études y ont pris pendant l'année beaucoup de développement; et le nombre des élèves, qui font des compositions littéraires, est plus considérable que par le passé. Indépendamment des maîtres attachés au Collége, nous avons invité un Docteur et deux Licenciés de Chang-hai à corriger les compositions, et onze élèves suivent les corrections de ces lettrés. Nous n'avons qu'à nous féliciter de cette heureuse mesure, qui contribue à stimuler le travail dans le Collége.

ÉCOLE EXTERNE. Outre le Collége et le petit Séminaire, nous avons une école externe où viennent étudier, sous la direction de deux maîtres, les enfants de la chrétienté de Zi-ka-wei. Cette école ne renferme pas moins de quarante élèves. Conduits par leurs maîtres,

ils assistent tous les jours à la messe, et récitent à l'église, à haute voix, les prières communes en usage dans toutes les chrétientés du Vicariat. Les plus grands ont appris à servir à l'autel, et remplissent diverses fonctions dans les cérémonies et fêtes de l'Eglise.

PETIT SÉMINAIRE.

Ce que nous venons de dire sur la piété, le travail et la bonne conduite des élèves du Collége doit s'appliquer aussi à ceux du petit Séminaire. Il y a parmi eux des enfants et des jeunes gens dont l'intelligence nous fait concevoir de douces espérances pour l'avenir du Clergé indigène. L'un d'eux, âgé de dix-huit ans, vient d'être reçu le premier parmi les nombreux candidats qui se sont présentés aux dernières épreuves du baccalauréat. Il se nomme Joseph Li, et est originaire de Tsang-zo. Le petit Séminaire a maintenant deux bacheliers.

ORPHELINAT DE TOU-SAI-VAI.

C'est à l'époque de la grande inondation de 1848, la 28e année du règne de l'Empereur Tao-kouang, que fut fondé l'Orphelinat des garçons dans la Mission du Kiang-nan. Depuis cette époque plus de 2,000 enfants y ont été reçus. Un grand nombre d'entre eux sont morts : ils y entraient avec des maladies incurables que la faim et la misère avaient engendrées et contre lesquelles la charité chrétienne ne possédait aucun remède. C'était un trait de la miséricorde de Dieu à leur égard. Ils venaient chez nous recevoir le baptême, gagner quelques mérites au milieu de leurs douleurs, puis ils quittaient cette triste vie pour entrer dans une meilleure patrie. Parmi ceux qui ont survécu, les uns ont été adoptés par des familles chrétiennes, d'autres sont domestiques ou ouvriers. Un assez grand nombre sont mariés. Quelques-uns ont voulu venir chercher une demeure pour leur famille tout près de la maison où fut élevée leur enfance ; et aujourd'hui quatre d'entre eux habitent en face de l'Orphelinat avec leurs femmes et leurs enfants ; l'un d'eux est graveur, un autre cordonnier ; le troisième est tailleur et le quatrième menuisier. D'autres, ouvriers depuis longtemps, habitent le village de Zi-ka-wei. On en rencontre également à Chang-hai et en plusieurs autres endroits.

Quant aux plus jeunes, ils apprennent à l'Orphelinat plusieurs métiers, comme ceux qui les ont précédés. Imprimeurs, graveurs, vernisseurs, cordonniers, sculpteurs, menuisiers, tailleurs, barbiers, tourneurs, peintres, tous, arrivés à l'âge de 20 à 22 ans, pourront gagner leur vie, et se mettre à l'abri de la misère.

D'autres, au nombre de 80, font leur apprentissage à Chang-hai. Reçus ouvriers, orphelins de Tou-sai-vai et orphelins de Chang-hai, tous indistinctement continuent d'entretenir des relations avec la

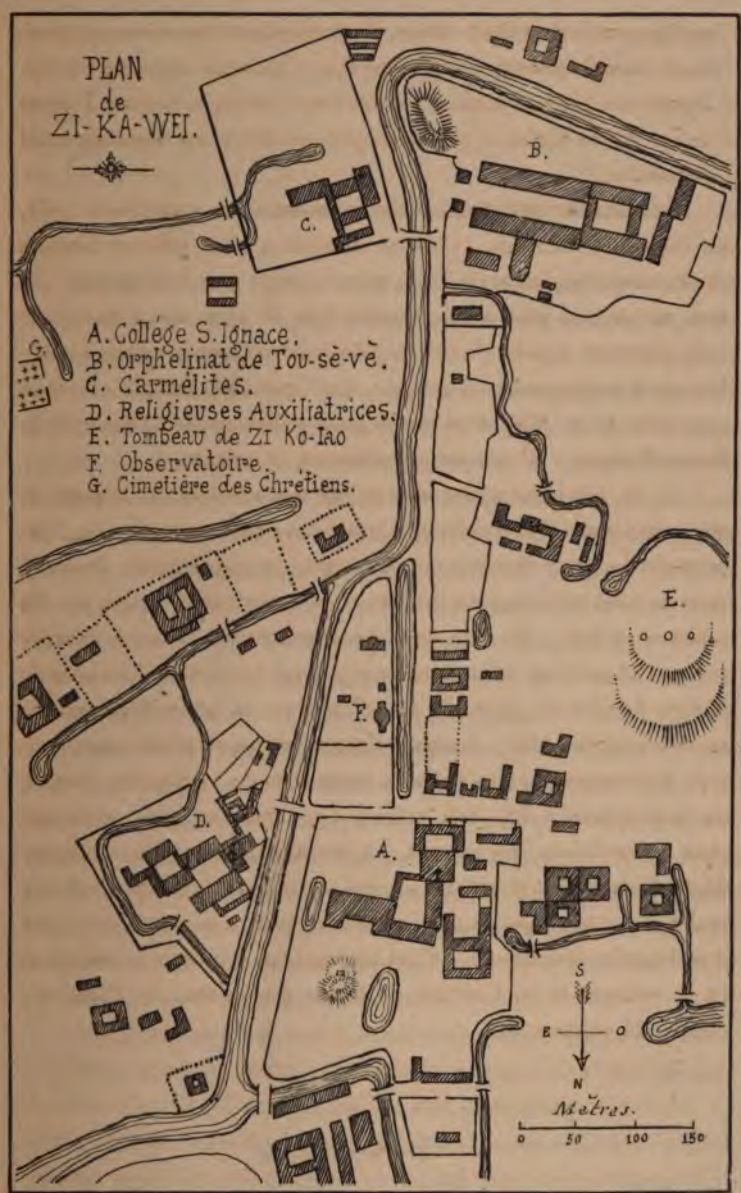
maison, où ils ont trouvé la vie du corps et celle de l'âme. Quand ils se marient, c'est encore l'Orphelinat qui leur vient en aide pour faire face à des dépenses, que la plupart d'entre eux sont incapables de supporter. Si la maladie vient fondre sur eux et menace d'épuiser leurs ressources pécuniaires, l'Orphelinat puise encore dans la bourse de la Sainte-Enfance les quelques pièces de monnaie qui les empêchent de tomber dans une misère d'où, par eux-mêmes, ils ne sauraient se relever.

Les apprentis de Chang-hai venaient chaque année, passer trois jours à l'Orphelinat avant la fête de la Maternité de la Sainte Vierge; et ils y suivaient avec les autres orphelins les exercices d'une retraite. Le manque de local ne nous permet plus de les y recevoir ainsi en masse; et, cette année, ils ont fait leur retraite à la Résidence de Tong-ka-dou, située dans le faubourg méridional de Chang-hai. C'est là qu'elle leur sera désormais donnée tous les ans, trois jours avant la fête de St. Stanislas Kostka. Un catéchiste de Tong-ka-dou leur consacrait ses soins du matin au soir, et les accompagnait dans tous les exercices. En dehors des instructions qui leur étaient données par le P. Sica, l'un des missionnaires de la Résidence, le temps était partagé entre le chemin de croix, la récitation du rosaire, la lecture d'un livre de piété et la préparation de la confession annuelle, que tous firent avec une grande ferveur. Le silence était obligatoire pour tous pendant le triduum. La retraite se termina par une messe solennelle où se fit la communion générale. Après le dîner, il y eut une distribution de chapelets, de médailles; les bonbons même ne furent pas oubliés. "En adressant la parole de Dieu à "ces orphelins déjà devenus des hommes, écrit le P. Sica, en les voy-"ant prier avec recueillement et avec ferveur, en jouissant du spec-"table de leur foi, je me rappelais l'état misérable de corps et d'âme, "où dans leur bas âge ils avaient été recueillis à l'Orphelinat; et je "ne cessais de me dire: Mon Dieu! Que seraient donc devenus ces "pauvres enfants, si la Sainte-Enfance ne les avait recueillis dans son "sein maternel? Ils seraient tous morts depuis longtemps; ou, si

" quelques-uns survivraient encore, ils traîneraient une existence infor-
" tunée dans le désordre et la mendicité. Devenus ouvriers, ils mè-
" neront une vie honorable et chrétienne. Bénie soit donc l'œuvre
" de la Sainte-Enfance qui seule peut produire des résultats aussi
" consolants."

ORPHELINAT CHRÉTIEN. Nous avons fondé, au mois d'août 1874, un Orphelinat chrétien. C'est un bienfait que les pauvres familles chrétiennes attendaient de nous; nous n'avons pu le leur refuser. Il nous eut été trop pénible de repousser loin de nous des enfants, que nous pourrions appeler *domesticos fidei*, pour ne songer qu'aux orphelins que le paganisme nous envoie. Cet Orphelinat chrétien est établi aux frais de la Mission et ne dépend nullement de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Il compte actuellement 12 enfants.

Je ne dois point passer sous silence une amélioration importante que nous venons d'introduire à l'Orphelinat; je veux parler de l'imprimerie des livres chinois avec des caractères métalliques. Jusqu'ici nous ne nous servions pour imprimer que de caractères gravés sur des tablettes en bois. Au bout de quelques années, ces tablettes détériorées par l'humidité, ou en partie rongées par les vers, étaient hors de service, il fallait en graver de nouvelles et par là même dépenser des sommes considérables. Les caractères métalliques s'altèrent peu, donnent une impression plus nette, et permettent de vendre des livres à meilleur marché. En effet, grâce à ces caractères, plus petits que ceux qu'emploient les Chinois, les ouvrages volumineux et dispendieux disparaissent pour faire place à une édition de quelques volumes seulement et mise, par la modicité de son prix, à la portée d'un plus grand nombre d'acheteurs. C'est ainsi que l'on reproduit actuellement en 4 volumes in-16 l'édition de la vie des saints, de 1738, qui compte 24 volumes in-8.


PLAN
de
ZI-KA-WEI.
A. Collége S. Ignace.
B. Orphelinat de Tou-sè-vè.
C. Carmélites.
D. Religieuses Auxiliatrices.
E. Tombeau de ZI Ko-Iao
F. Observatoire.
G. Cimetière des Chrétiens.
A.
B.
C.
D.
E.
F.
G.
S
E
O
N
Mètres.
0
50
100
150

OBSERVATOIRE

LONGITUDE : 7 *h.* 56 *m.* 24 *s.* *Est de Paris.* LATITUDE : 31° 12′ 30″ *Nord.*

ALTITUDE : 6 mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

Fondé en 1872, l'Observatoire météorologique et magnétique est établi au milieu d'un jardin, à 200 mètres de la Résidence et du Collége de Zi-ka-wei.

Les observations météorologiques sont confiées spécialement au P. Le Lec ; et tous les instruments, propres à l'étude de la météorologie, lui ont été fournis avec libéralité, baromètres et thermomètres de diverses sortes, hygromètres, pluviomètres, évaporomètre, ozonomètre. En outre, un appareil enregistreur des variations des principaux phénomènes météorologiques a été demandé au R. P. Secchi et fonctionne aujourd'hui. Les courbes tracées par cette machine très-ingénieuse servent à compléter les observations directes, faites toutes les trois heures, de 4 h. du matin à 10 h. du soir. Pour rendre ces observations comparables, de tous points, à celles que l'on fait à Paris et en France, les instruments, observés directement, sont ceux qui sont recommandés par la Société météorologique de France. Mr. Sainte-Claire-Deville les a fait vérifier, avant leur expédition en Chine ; de plus, les thermomètres et autres appareils d'observation, qui doivent fonctionner à l'ombre, sont exposés sous un abri en fer, spécialement recommandé par la Société. On se trouve donc en mesure de faire, à Zi-ka-wei, des observations sérieuses et de contribuer ainsi, à la connaissance de la météorologie générale.

Le P. Dechevrens est spécialement chargé des observations magnétiques. A cause de leur extrême délicatesse, on a dû se procurer des instruments spéciaux et beaucoup trop compliqués pour qu'il soit utile d'en faire ici une description détaillée. Les boussoles, au nombre de trois, sont de facture anglaise et ont été vérifiées à l'Observatoire

royal de Kew (Londres). Ce sont deux Magnétomètres unifilaires servant à déterminer en valeurs absolues la Déclinaison magnétique et l'intensité de la composante horizontale de la force magnétique de la terre ; et un cercle de Barrow pour mesurer l'inclinaison de l'aiguille aimantée dans le méridien magnétique. L'inclinaison et l'intensité horizontale permettent ensuite de calculer l'intensité totale ; on a de cette sorte tous les éléments nécessaires pour connaître, à un moment donné, l'état magnétique de la terre, état aussi variable que celui de l'atmosphère. Un bulletin annuel renfermera les observations détaillées et les résultats obtenus.

Outre les instruments destinés aux observations météorologiques et magnétiques, l'Observatoire possède encore une bonne lunette astronomique de 4 pouces, un petit transit-théodolite, un grand théodolite de Gambey, un cercle répétiteur et un cercle de réflexion du même artiste.

HISTOIRE NATURELLE.

La Mission applique à cette science un Père qui, pendant les trois quarts de l'année, parcourt et explore notre territoire et un peu aussi celui des provinces voisines. Le P. Heude voyage ainsi avec une barque chinoise, observant et collectionnant tout ce qu'il trouve d'intéressant, surtout les oiseaux, les poissons, les coquilles et les plantes. Durant les trois mois qu'il passe à Zi-ka-wei, il étudie et classe plus à loisir ce qu'il a recueilli dans ses voyages. Il a déjà trouvé plusieurs espèces encore inconnues en Europe. Sa collection forme un commencement de musée qui, nous l'espérons, deviendra important par le nombre et la valeur des objets d'histoire naturelle qu'on y réunira.

VIII

RELIGIEUSES.

La Mission de Nan-kin possède depuis plusieurs années des Religieuses Européennes. Ce sont les Sœurs de S. Vincent-de-Paul, les Carmélites et les Religieuses Auxiliatrices des âmes du Purgatoire.

Les Sœurs de S. Vincent-de-Paul desservent l'hôpital-général Européen à Chang-hai, nous avons déjà parlé d'elles.

Les Carmélites sont établies à Zi-ka-wei. Elles observent en Chine la même règle qu'en Europe. Ou les connaît ; nous n'avons point à en parler. Qu'il nous suffise de dire que c'est pour nous une véritable consolation de penser qu'à l'exemple de S^te^. Thérèse, ces saintes filles offrent chaque jour à Dieu, pour la conversion des infidèles, leurs prières et leurs mortifications, et contribuent ainsi efficacement à implanter sur cette terre de Chine la Religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les Religieuses Auxiliatrices possèdent deux maisons, l'une à Zi-ka-wei, l'autre à Chang-hai, sur la paroisse S. Joseph, au quartier français.

MAISON DE ZI-KA-WEI.

La maison de Zi-ka-wei porte le nom de *Sen-Mou ieu*, ou Couvent de la Sainte Mère.

Elle est la plus considérable et par le personnel qu'elle renferme, et par les œuvres qu'elle dirige.

Ses œuvres sont au nombre de huit : Association de la Présentation, Pensionnat, Ecole externe, Réunion de S^te^. Philomène, Catéchisme du B. Pierre Claver, Orphelinat, Catéchuménat, Pharmacie de la Sainte-Enfance.

Elle a pour Supérieure la Mère S. Paul, qui la dirige avec un incontestable succès. Nous arrivons maintenant au détail des œuvres.

ASSOCIATION DE LA PRÉSENTATION. Cette Association a pour but de former des vierges indigènes à une vie toute consacrée au service de la Mission. Les unes deviennent maîtresses d'école, les autres se dévouent au soin des malades; celles à qui Dieu a donné cette vocation spéciale, parcourent les familles chrétiennes et païennes, et répandent partout la doctrine et la bonne odeur de Jésus-Christ. Un grand nombre de petits enfants païens moribonds sont baptisés par elles, et leur doivent, après Dieu, le bonheur dont ils jouissent dans le ciel.

Cette Association se compose aujourd'hui de 24 vierges. Elles ne font pas de vœux; mais se consacrent seulement à la Sainte Vierge, et promettent de se dévouer au service de la Mission. A la fin de juillet, elles reviennent au Sen-Mou ieu pour y passer un mois de vacances et se retremper par une retraite dans l'esprit de leur vocation. Leur noviciat, qu'elles font au Sen-mou ieu, dure deux ans. Le 8 septembre dernier, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, et jour de la clôture de la retraite, trois novices prononcèrent, après la sainte messe, en face de l'autel, leur promesse solennelle. Le lendemain, à l'exception de celles qui sont attachées au Sen-Mou ieu, toutes ces vierges Présentandines s'embarquèrent pour se rendre à leurs différents postes.

L'une de celles qui parcourent les familles païennes et chrétiennes rendait ainsi compte de son apostolat à la Mère S. Paul: "Ma Mère "ne se fait pas une idée des difficultés qu'il faut vaincre pour instruire "ces pauvres gens. Ce n'est guère que le soir, et bien avant dans la "nuit, que nous pouvons arriver à nous faire écouter. Dans la journée "les soins du ménage, les travaux des champs passent avant tout. "Quelquefois je suis la mère de famille à la cuisine, et je lui dis: "*Si tu veux, je vais t'aider à cuire le riz, et je t'apprendrai un peu de* "*catéchisme en même temps.*" Voyant que je fais la moitié de sa "besogne, elle consent à répéter quelques demandes de catéchisme.

"Quand arrive le soir, les enfants, les femmes et les hommes même "nous entourent et nous font des questions; il est quelquefois minuit, "une heure du matin, et ils ne nous laissent pas encore reposer."

Dans un village, des païens avaient établi une pharmacie près d'une grande pagode, et deux médecins y résidaient alternativement. Les malades abondaient. Deux Présentandines, informées du fait, pensèrent que leur apostolat ne serait pas infructueux au milieu de cette foule; elles se rendirent à la pharmacie nouvelle. L'une d'elles raconte ainsi leur expédition apostolique. "Dès les premiers jours, "dit-elle, nous acquîmes les bonnes grâces du vieux portier de la pago- "de, qui nous donna des siéges; et apprenant que nous étions, comme "on dit ici, des personnes faisant de bonnes œuvres, il nous permit "de nous installer près de chez lui. Il se fit même notre apologiste; "et comme il vit que nous arrêtions quelques femmes au passage, et "leur donnions conseil sur ce qu'il y avait à faire pour leurs enfants "malades, il les appelait lui-même et leur disait: "*Voilà des femmes* "*très-habiles dans les maladies des enfants; elles font de bonnes œu-* "*vres, et ne vous demanderont rien; venez.*" C'est ainsi que nous "pûmes baptiser une grande quantité d'enfants. Deux fois les méde- "cins de la pagode vinrent pour nous entendre donner des consulta- "tions. La première fois, j'eus bien peur; je crus qu'ils allaient nous "chasser, mais non. Ils restèrent une demi-heure, au moins, à nous "examiner, à nous écouter, et se retirèrent sans avoir dit une parole. "Vers midi, le concours des malades cessait, nous repartions alors en "brouette, bien fatiguées par la chaleur. Nous ne pouvions dîner "que vers trois heures."

PENSIONNAT. Le nombre des jeunes filles du pensionnat s'est élevé, cette année, à 56. Elles se font remarquer par leur bon esprit, leur piété et leur application à l'étude. Il existe parmi elles deux Congrégations, celle des *Saints Anges* pour les plus jeunes, celle des *Enfants de Marie* pour les grandes. Les Congréganistes ont leurs réunions hebdomadaires, présidées par une Religieuse Auxiliatrice indigène, qui leur enseigne la manière de méditer, la méthode de

l'examen particulier, et les encourage à mettre en pratique divers moyens nécessaires pour se maintenir dans la ferveur. Pendant les neuvaines qui précèdent les fêtes spéciales de leur Congrégation, elles s'efforcent de composer un bouquet de fleurs spirituelles ou d'actes de vertu, qu'elles inscrivent sur une feuille de papier, pour l'offrir à Notre-Seigneur ou à la Sainte Vierge.

La Congrégation des *Enfants de Marie* a reçu, le 26 Juillet 1873, l'insigne faveur d'être affiliée à la Congrégation PRIMA PRIMARIA de Rome, et participe ainsi à ses nombreuses indulgences.

Parmi les Congréganistes des *Saints Anges* ou des *Enfants de Marie* sept se sont consacrées à Dieu, en entrant soit au Carmel, soit dans l'Association de la Présentation. Trois autres ne tarderont pas à les imiter, et cinq travaillent pour la Mission en dirigeant des écoles.

ÉCOLE EXTERNE. Cette école qui, l'année dernière, comptait 43 élèves, dont 10 païennes, n'atteint aujourd'hui que le chiffre de 34. Un maître païen, parent des familles de Zi-ka-wei, où il est venu s'établir, a eu toute facilité pour obtenir que les petites filles païennes lui fussent confiées. Une seule nous est restée fidèle. Pendant les instructions et le catéchisme, elle travaille dans la classe, et profite ainsi de l'enseignement chrétien, que l'on y donne. Au commencement du mois de Marie, entendant parler de fleurs spirituelles à offrir à la Sainte Vierge, elle demanda des explications sur la nature de ces fleurs inconnues. Quand elle eut compris leur signification, un changement s'opéra en elle. Tous les matins, elle arrivait la première en classe; elle commençait à réciter ses leçons, elle qui auparavant ne les savait jamais. Enfin, elle vint se mettre à genoux avec ses compagnes devant la statue de la Sainte Vierge; et pendant les prières elle se tenait avec une modestie qui la faisait remarquer entre toutes. Puisse Marie lui accorder un jour la grâce du baptême en récompense de la piété, dont elle a fait preuve pendant ce mois béni. L'étude des livres, le chant des prières, l'explication du catéchisme et de l'histoire sainte, à l'aide de tableaux, forment la base de l'enseignement dans cette école.

RÉUNION DE SAINTE PHILOMÈNE. Une œuvre était a créer en faveur des jeunes filles des environs de Zi-ka-wei qui, trop âgées pour venir à l'école externe, et surtout retenues une partie de la journée dans leurs familles pour vaquer aux soins du ménage, avaient cependant besoin de s'instruire du catéchisme et d'apprendre quelques prières qu'elles ignorent. La réunion dite de Sainte Philomène a été établie dans ce but, et la direction en a été confiée aux Religieuses Auxiliatrices.

Trois fois par semaine, les portes de l'école externe sont ouvertes à ces jeunes personnes ; et pendant une heure et demie on met à leur disposition une maîtresse chargée de les instruire, sans préjudicier en rien aux devoirs qu'elles ont à remplir au sein de leurs familles. Cette réunion a produit de bons résultats, entre autres celui d'une heureuse influence, que les Religieuses exercent sur ces jeunes filles.

CATÉCHISME DU B. PIERRE CLAVER. Le Catéchisme du B. Pierre Claver est le nom donné à une réunion de femmes chrétiennes et de catéchumènes qui se rassemblent, chaque dimanche, dans une des salles du Sen-Mou ieu, pour y entendre l'explication des principales vérités de la foi. Ce Catéchisme a été regulièrement suivi, toute l'année. Pour stimuler le zèle de ces chrétiennes, promesse leur fut faite qu'après vingt-quatre semaines de présence assidue, un cadre renfermant l'image du B. Claver leur serait donné en récompense. La plupart d'entre elles firent immédiatement inscrire leur nom sur le registre destiné à constater la présence au catéchisme. Maintes fois dans l'année elles s'informèrent du nombre de semaines écoulées ; et grande fut leur joie le jour où le cadre tant désiré leur fut remis entre les mains comme récompense de leur exactitude : 5,408 actes de présence ont été enregistrés pendant le cours de l'année.

ORPHELINAT. L'Orphelinat a été visiblement béni de Dieu. En effet, 242 orphelines y sont entrées, cette année. Parmi elles nous comptons 73 enfants de deux à sept ans, et plusieurs adultes non baptisées. Vingt-six anciennes orphelines ont été adoptées par des familles chrétiennes et quatre se sont mariées. Les enfants agées de

trois à sept ans sont celles qui sont le plus facilement adoptées et dont l'avenir est le plus assuré, parce que les familles qui les adoptent s'y attachent davantage. Il en existe maintenant à l'orphelinat quatorze de cet âge; mais celles-là n'en sortiront jamais. Aveugles, estropiées, ou atteintes de quelque maladie incurable, elles ne sauraient trouver un cœur assez généreux pour leur venir en aide et soulager leur misère; elles passeront leur vie auprès des Religieuses dans l'asile de la Sainte-Enfance, ouvert à toutes les infortunes, que le monde ne sait ni adoucir, ni consoler.

CATECHUMÉNAT. Cette œuvre commencée au mois de mai 1873, en faveur des femmes catéchumènes ou néophytes, a produit des effets bien consolants. Que de fois n'avons-nous pas admiré la puissance et la miséricorde de Dieu dans le travail merveilleux qui s'opérait dans l'âme de ces femmes ou retirées de l'abîme du vice, ou arrivées quelquefois à un âge fort avancé, sans avoir jamais entendu parler ni du ciel, ni de leur Créateur.

Depuis l'ouverture du Catéchumènat nous y avons reçu 39 catéchumènes ou néophytes; et nous enregistrons 9 baptêmes, 11 premières communions, et 4 mariages. Cet établissement compte actuellement 17 femmes. Six se préparent à faire leur première communion, les onze autres étudient pour se disposer au baptême. Il en est deux dont nous raconterons ici brièvement l'histoire pour donner au lecteur sujet de rendre grâce à Dieu. La première est une vieille femme agée de 80 ans, aussi droite que le bâton dont elle se sert pour marcher. Elle n'a plus qu'un petit-fils, fumeur d'opium, dont les soucis se portent ailleurs que sur elle; aussi les familles chrétiennes de son village s'étaient cotisées, pendant un certain temps, afin de lui donner quelques sapèques trop insuffisantes encore pour qu'elle pût se procurer la nourriture de chaque jour. Bref, en désespoir de cause, elle forme le projet de se noyer afin de se soustraire à son malheureux sort. Un chrétien, informé de sa résolution, alla la trouver, et lui proposa de la faire econduire au catéchuménat où, lui dit-il, elle passerait ses derniers jours loin de la misère, et trouverait

de plus, en se faisant chrétienne, un moyen assuré d'être heureuse après sa mort. Elle accueillit avec joie cette proposition, et deux femmes chrétiennes l'amenèrent au catéchuménat. L'intelligence ne lui manque point; mais la mémoire ne fonctionne chez elle que difficilement. A son arrivée, on lui suspendit au cou un scapulaire du Sacré-Cœur. Elle le baisait souvent avec respect; et elle demanda d'elle-même un petit crucifix, disant qu'elle aimait et respectait tout ce que les chrétiens vénéraient. A la chapelle, elle allait, malgré son grand âge, se prosterner devant les statues de la Sainte Vierge et de St. Joseph pour réciter les quelques prières qu'on parvint à lui apprendre. Elle fut trouvée suffisamment instruite pour être baptisée et faire sa première communion, le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Profondément pénétrée de la grâce qu'elle allait recevoir, elle eût voulu qu'on lui parlât sans cesse de Dieu, et elle assista à tous les exercices d'une petite retraite de trois jours donnée aux catéchumènes et aux orphelines, qui se disposaient au baptême ou à la première communion. La veille de la fête, apercevant une Religieuse qui se rendait au pensionnat, elle la suivit fort loin, marchant de son meilleur pas. Celle-ci s'en aperçut et lui demanda ce qu'elle voulait: "*Oh! je t'en prie, aide-moi à bien préparer mon cœur pour demain;*" lui répondit la bonne vieille. Après son baptême et sa première communion, cette pauvre femme fut admise à l'hospice du Lao-Tié-tsu-tang.

La seconde catéchumène était une jeune femme de trente-deux ans, atteinte d'une maladie de poitrine. Son mari, privé de travail depuis plusieurs mois, pouvait à peine la nourrir elle et ses deux enfants, et dans des moments de colère il lui manifestait son mécontentement de la voir toujours souffrante. Elle avait une parente chrétienne, et, par son entremise, elle sollicita l'entrée du Catéchuménat, disant qu'elle allait bientôt mourir et que pour sauver son âme, elle désirait vivement recevoir le baptême. Son mari, loin de s'opposer à ses désirs, l'amena lui-même au Catéchuménat; et permit que son plus jeune enfant, qui n'avait que deux ans, fût conduit à l'Orphelinat

des garçons. L'aîné, âgé de six ans, resta auprès de sa grand'mère. La catéchumène se mit à étudier la doctrine chrétienne et les prières. Mais elle avait à peine passé une semaine dans sa nouvelle demeure que sa maladie fit des progrès alarmants; elle dut garder le lit, et au bout de quelques jours elle semblait arrivée au terme de la vie. La connaissance qu'elle avait acquise des vérités de la religion était suffisante pour qu'on pût lui administrer le baptême: elle fut baptisée. La consolation qu'elle éprouva fut si grande que son corps sembla participer au bonheur dont jouissait son âme. Un mieux sensible s'opéra dans son état; et l'on en profita pour lui différer la réception des autres sacrements, afin de l'instruire davantage. Une seule chose lui causait de la tristesse, c'était l'avenir de ses enfants. " *Oh! si je pouvais les donner aux Religieuses*, disait-elle, *comme je mourrais tranquille*" ! Six jours après son baptême, la maladie empira. On dut lui administrer le Saint-Viatique. La plupart des Religieuses accompagnèrent le Saint-Sacrement avec des cierges. Quand elle vit la petite procession entrer dans sa chambre, elle sentit une vive impression s'emparer d'elle; et reçut la sainte communion, la Confirmation et l'Extrême-onction avec le plus grand recueillement. Cette pauvre femme qui, quelques jours auparavant, ne soupçonnait pas même l'existence de ces trésors que l'amour de Notre-Seigneur se plait à répandre sur les hommes, se sentait toute transformée; et ne pouvant contenir la joie de son âme elle remerciait avec effusion le missionnaire qui lui avait donné le Saint-Viatique et toutes les personnes agenouillées dans sa chambre. Elle vécut deux jours encore, pendant lesquels elle ne cessa de parler de Dieu. Quelques heures avant de mourir, elle disait à une femme qui veillait près de son lit: " *Oh! ne travaillez ni pour les hommes, ni pour de l'argent; mais seulement pour Dieu!*" Elle expira doucement, le 13 août au matin.

PHARMACIE DE LA SAINTE-ENFANCE. Ce moyen d'action est d'une efficacité incontestable pour attirer les païens à nous, et faire tomber, par ce rapprochement, les préjugés ridicules qu'ils nourrissent contre les Missionnaires et les chrétiens. Ils viennent demander aux

Religieuses la santé du corps. Les Auxiliatrices leur donnent ce qu'elles peuvent donner; mais ce qui est beaucoup plus important, elles cherchent à faire pénétrer dans leurs âmes quelques rayons de lumière pour les engager à embrasser le christianisme. La pharmacie de la Sainte-Enfance a eu deux résultats manifestes: elle a procuré aux Religieuses l'avantage de baptiser des enfants moribonds; et, de plus, elle a diminué chez un grand nombre de personnes cette antipathie native du Chinois pour tout ce qui est chrétien. Beaucoup de femmes païennes témoignent déjà une certaine confiance aux Auxiliatrices.

La Sainte Vierge a visiblement béni cette œuvre de charité et de zèle pour la conversion des âmes. Lorsqu'elle fut établie en 1872, les Religieuses comptaient à peine 50 consultations par mois. Ces consultations atteignent aujourd'hui un chiffre beaucoup plus considérable.

Le total de la première année était de:

Consultations:	3,616.
Remèdes distribués:	2,641.
Enfants baptisés:	24.
Adultes baptisés:	1.

Le total de cette année est de:

Consultations:	6,729.
Remèdes distribués:	5,533.
Enfants baptisés:	35.

Une salle, dont les murs sont couverts d'images représentant les grandes vérités de la Religion, est disposée pour recevoir les personnes qui viennent demander des consultations ou des remèdes; et une Religieuse Auxiliatrice indigène est désignée pour les instruire d'une manière familière et par forme de conversation. Sa parole n'est pas toujours accueillie avec plaisir; mais il lui arrive de se voir écoutée pendant un quart d'heure, sans aucune répugnance: 2,421 femmes païennes ont été par ce moyen, quelque peu instruites dans le courant de l'année.

RELIGIEUSES INDIGÈNES. Pendant l'année qui vient de s'écouler, huit novices indigènes ont prononcé leurs vœux, et sont aujourd'hui Religieuses Auxiliatrices. Elles se font remarquer par leur dévouement à s'acquitter des fonctions qui leur sont confiées. Pour l'instruction des catéchumènes, les classes, la surveillance du pensionnat, et les rapports avec les personnes du dehors elles rendent de grands services.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire de la maison du Sen-Mou-ieu, et il est à sa louange. Un grand nombre de maîtresses d'école en sont sorties, et aujourd'hui nous les voyons à l'œuvre dans nos chrétientés. Elles y ont porté l'esprit de l'Institution où elles ont été élevées. Dans les écoles qu'elles dirigent elles mettent en usage, autant que les circonstances peuvent le permettre, le règlement qu'elles observaient elles-mêmes autrefois. Elles conduisent les enfants à l'église pour y réciter les prières du matin et du soir; l'examen de conscience et la méditation sont des pratiques auxquelles elles restent attachées, et dont elles inspirent le goût aux jeunes filles qui fréquentent leurs écoles; et leurs élèves récitent chaque jour le chapelet en commun. Ce sont elles aussi qui dirigent les exercices du mois de St. Joseph, du mois de Marie, du mois du Sacré-Cœur; et, quand le missionnaire arrive dans une chrétienté, ce sont elles encore qui disposent les enfants à la confession.

Elles contribuent ainsi à faire pénétrer l'esprit du christianisme au sein de nos populations, en se consacrant avec zèle à l'instruction et à l'éducation des enfants. Plusieurs d'entre elles se mettent en rapport avec des femmes païennes et leur font connaître les vérités chrétiennes. En un mot, grâce à leur dévouement, la Mission du Kiang-nan trouve en elles d'utiles auxiliaires pour la propagation de l'Evangile.

MAISON DE CHANG-HAI.

Désignée sous le nom "*d'Institution de Saint Joseph,*" cette maison a été établie pour l'éducation des jeunes filles Européennes et Américaines, dont les familles résident à Chang-hai, ou dans les autres ports de commerce de l'Empire. Le cours des études comprend toutes les branches enseignées dans les meilleurs établissements de France.

Au début de l'année 1873, les Religieuses Auxiliatrices étaient assez connues pour qu'on parlât d'elles, pas assez pour qu'on osât les approcher. Peu à peu la curiosité leur procura des visites. Une des premières dames protestantes de Chang-hai franchit enfin le seuil de leur demeure. Charmée de l'accueil plein de politesse et de charité dont elle fut l'objet, elle continua ses visites. Dans l'intimité de la conversation elle avoua aux Religieuses, que jusqu'au jour où elle était venue les voir, elle avait considéré les Catholiques comme des gens odieux et méprisables, et que tout ce qu'elle avait aperçu de cette religion ou de ceux qui la soutenaient lui inspirait du dégoût; mais que tous ses préjugés etaient tombés depuis ses visites à l'Institution S. Joseph. "*Vous réalisez pour moi,* disait-elle aux Religieuses, *un rêve impossible : une réunion de femmes qui portent un air de bonheur et de sympathie mutuelle, auquel on ne peut se méprendre.*" Cette dame est une *Ministress* et jouissait de la réputation d'être la protestante la plus acharnée contre le Catholicisme. Aujourd'hui ses préventions sont tombées; l'Institution S. Joseph a toutes ses sympathies; et quand l'occasion s'en présente, elle ne manque pas d'en faire l'éloge. L'œuvre de la grâce est commencée dans cette âme, et nous espérons qu'nn jour elle s'achèvera.

Au commencement de l'année, dix-huit élèves fréquentaient la nouvelle école; vers la fin de l'année on en comptait quarante. Un concours de circonstances providentielles permit aux Religieuses de réaliser un projet, qu'elles ambitionnaient vivement, celui de se mettre

en rapport avec les mères de leurs élèves et les dames de la société de Chang-hai. L'une de ces dames vint demander des leçons de français pour l'une de ses amies, et dit qu'elle désirait elle-même y prendre part. On lui répondit que la méthode la plus efficace pour apprendre une langue étrangère était un cours composé de plusieurs personnes. Elle se mit alors à la recherche de compagnes d'études; et le cours commença avec cinq dames. Après un mois de travail, l'une d'elles déclara qu'elle avait appris, dans ce seul mois, plus de français que pendant les huit années où elle s'était livrée à l'étude de cette langue. L'austérité de la vie des Religieuses, la simplicité de leur costume, leur dévouement, leur charité, la joie qui brillait sur leur front, excitaient l'admiration et le respect de ces dames; elles ne purent refuser leur affection à celles qu'elles regardaient autrefois avec défiance, parce qu'elles ne les connaissaient pas. Une grande aisance s'établit alors dans les rapports mutuels. Entre les cours il se fit un échange de correspondances et de visites dans lesquelles les Religieuses purent saisir les sentiments intimes qui commençaient à remuer quelques-unes de ces âmes, étrangères jusqu'alors aux heureuses influences du catholicisme. " *Oh! je ne puis vous croire dans l'erreur* disait à une Religieuse l'une de ces dames, *en voyant votre dévouement, le bien que vous faites et la grande bonté avec laquelle vous vous dépensez pour tout le monde; mais ce qui me convainc surtout, c'est votre air de bonheur. Vous paraissez vraiment heureuses.*" Cette pauvre protestante semblait croire que le bonheur est chose inconnue au sein du catholicisme.

Vers le milieu de l'année, ce premier cours compta huit dames. De nombreuses demandes de leçons particulières de musique et de français furent adressées aux Religieuses; mais elles ne purent y faire droit; leurs occupations trop multipliées ne leur laissaient pas assez de temps pour donner semblables leçons.

Cependant elles purent établir un second cours de français pour les dames anglaises qui parlaient dejà cette langue. Ce cours fut ouvert sur les instances d'une femme qui tient le plus haut rang dans

la société de Chang-hai et qui venait elle-même confier aux Religieuses sa petite-fille, protestante comme elle. Cette enfant s'affectionna tellement à ses nouvelles maîtresses que le mauvais temps, et les indispositions, auxquelles elle était sujette, n'étaient pas capables, de l'empêcher de venir en classe. La volonté de son père devait intervenir pour l'obliger à garder la maison, quand sa santé l'exigeait. Les sentiments de la fille passèrent bientôt au cœur de la mère, et comme nous venons de le dire, elle demanda pour elle-même des leçons de français; sur l'assentiment des Religieuses elle recruta cinq dames pour former un second cours, qui prit le nom de cours de littérature. Pendant l'année, il se composa de sept personnes.

Il y a à Chang-hai plusieurs jeunes filles de seize à dix-huit ans, appartenant à des familles honorables; elles connaissaient les Religieuses et désiraient se mettre en rapport avec elles. Elles furent introduites a l'Institution S. Joseph par les dames du cours de littérature. Parmi elles se trouve la fille d'un ministre protestant. Sa mère l'amena un peu en tremblant; dès la seconde visite toutes les appréhensions avaient disparu, et cette jeune fille est une des élèves les plus affectionnées aux Religieuses. L'année prochaine, deux de ses sœurs doivent fréquenter l'école, avec la permission de leur mère qui se plait à faire de nombreuses visites à l'Institution S. Joseph.

Deux autres sœurs, l'une âgée de dix-sept ans, l'autre de quatorze, toutes deux soi-disant protestantes, mais véritablement païennes, puisqu'elles n'ont jamais été baptisées, font concevoir des espérances de conversion. Leur mère, femme du monde dans toute l'acception du mot, ne songe guère à tourner ses regards vers le ciel; mais elle témoigne en toute occasion son estime, son respect et sa confiance pour celles à qui elle a confié le soin de ses filles. Elle et son mari n'ont pas craint de dire hautement que si leurs enfants désiraient se faire catholiques, ils ne s'opposeraient jamais à leur désir. Grâce à Dieu la disposition de ces jeunes filles est excellente.

L'enseignement des arts, à l'Institution S. Joseph, ne le cède point à celui des lettres; et la musique surtout y est en honneur.

Une première séance musicale laborieusement préparée eut un succès complet et fut sympathiquement accueillie. Enhardies par ce premier succès, les Religieuses en préparèrent une seconde, au mois de février dernier, et des invitations furent envoyées aux familles. Les femmes seules étaient admises. Soixante-dix dames de la meilleure société de Chang-hai répondirent à cette invitation. Quinze élèves, dont l'âge variait de six à dix-sept ans, firent les frais de cette séance qui dépassa toutes les espérances des Religieuses et produisit une vive impression sur les parents. On était charmé de voir des enfants de six à sept ans jouer et chanter avec un aplomb et une précision remarquables.

Dieu, qui sait trouver les âmes quand il veut et où il veut, permit qu'une prédicante protestante retirât de l'une de ces séances un fruit qu'elle ne s'attendait guère à y cueillir. Cette femme, qui a déjà passé vingt-cinq années en Chine, est toute dévouée aux œuvres de sa secte, et les soutient avec ardeur. Amenée à l'Institution S. Joseph pour y apprécier le talent musical des élèves, elle écoutait et examinait tout avec un étonnement marqué, et admirait sans partialité. Le lendemain, elle fit paraître dans un journal anglais de Chang-hai un article flatteur sur la séance et sur les Religieuses qui l'avaient si heureusement préparée. Rien ne lui avait échappé. Elle parlait en termes louangeurs du talent des élèves, du bon ordre qui régnait parmi elles et de l'air de bonheur, qu'on se plaisait à reconnaître sur le visage de ces enfants, tout affectionnées à leurs maîtresses. Quelques jours après, elle vint faire une visite aux Religieuses Auxiliatrices; et montra à leur endroit une politesse et une affabilité exquises. Des rapports plus intimes s'établirent alors entre elle et ces femmes catholiques que d'abord elle se contentait d'admirer: il y eut réciprocité de visites. La prédicante tomba malade; elle pria les Religieuses de venir la voir. Celles-ci se rendirent à son invitation. Elle leur adressa maintes questions sur leur genre de vie, leur fit part de l'extrême solitude qu'elle éprouvait dans le sien et des peines profondes qu'elle ressentait; puis elle ajouta: "*Je comprends que ce qui alimente votre*

vie c'est la méditation ; voudriez-vous m'apprendre à méditer ? " La réponse se devine d'elle-même. Les Religieuses lui expliquèrent les principes fondamentaux de la méditation, et lui donnèrent des livres de piété. Espérons que Notre-Seigneur retirera de l'erreur une âme qui semble le chercher avec une désir sincère de le trouver.

Beaucoup de familles demandent avec instance l'établissement d'un pensionnat. Mais le petit nombre des Religieuses est insuffisant pour songer à donner actuellement à l'Institution St. Joseph un plus grand développement, et nous devons nous contenter d'une école externe.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des élèves protestantes. Les catholiques, bien qu'en grande minorité à Chang-hai, ont envoyé quinze petites filles à l'école ; et c'est sur elles que les Religieuses peuvent exercer la plus salutaire influence.

L'une d'elles a fait, cette année, sa première communion. Les dames et les élèves protestantes ont voulu assister à cette cérémonie, bien qu'elle ne fût pas publique. La prudence fait un devoir aux Religieuses de ne point inviter les élèves protestantes à ces solennités ; on les accuserait sans doute de faire une propagande inopportune ; et elles compromettraient leur œuvre. Elles doivent donc sonder le terrain sur lequel elles se placent et y marcher avec précaution. Vers l'époque de Noël, trois enfants catholiques auront encore le bonheur de recevoir pour la première fois le corps de Notre-Seigneur ; toutes les protestantes, qui manifesteront le désir de prendre part à cette fête, y seront admises. Il y aura messe chantée et bénédiction du Saint-Sacrement. Si les élèves étrangères à notre Religion, pour rehausser l'éclat de ce beau jour, demandent à mêler leurs voix à celles de leurs compagnes catholiques et des Religieuses, leur proposition sera accueillie avec bonheur, mais le temps n'est pas encore venu de leur suggérer pareille idée. Ne hâtons rien, et notre œuvre n'en sera que plus solide et plus féconde en fruits de salut.

Les élèves catholiques, malgré leur grande jeunesse, sentent déjà au fond de leurs cœurs le zèle des âmes ; et portent le plus vif intérêt

à leurs compagnes protestantes. Plusieurs d'entre elles, dans des conversations intimes, racontent naïvement aux Religieuses les mortifications et les sacrifices spontanés qu'elles s'imposent pour obtenir de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge la conversion de telle ou telle élève étrangère au Catholicisme.

Tels sont les commencements de l'Institution St. Joseph, à qui la providence semble ménager un avenir prospère. Puissent Jésus, Marie et le glorieux Patriarche qui lui donne son nom, la prendre sous leur protection spéciale, nous permettre d'assister à son développement, et de voir les œuvres de salut que pourront y opérer les Religieuses à qui elle a été confiée.

IX

NÉCROLOGE.

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

P. Victor Laperrelle, Français, né le 31 mai 1843 à Biéville, diocèse de Coutances; entré dans la Compagnie, le 13 août 1863; arrivé dans la Mission de Nan-kin, le 13 janvier 1871; mort à Zi-ka-wei, le 14 janvier 1874.

P. Henri du Fort, Français, né le 17 mai 1838 à Coulommiers, diocèse de Meaux; entré dans la Compagnie, le 4 octobre 1866; arrivé dans la Mission de Nan-kin, le 7 janvier 1869; mort à Zi-ka-wei, le 31 janvier 1874.

P. François Adinolfi, Napolitain, né le 5 juin 1831 à Salerne; entré dans la Compagnie, le 10 août 1847; arrivé dans la Mission de Nan-kin, le 27 septembre 1848; mort à Zi-ka-wei, le 4 février 1874.

P. Arthur Pharazyn, Belge, né le 15 mars 1842 à Poperinghe, diocèse de Bruges; entré dans la Compagnie, le 7 septembre 1860; arrivé dans la Mission de Nan-kin, le 17 décembre 1869; mort à Zi-ka-wei le 5 février 1874.

Les dépouilles mortelles de ces quatre Religieux reposent dans le cimetière de la Compagnie de Jésus, au "Sen-Mou tang," près Chang-hai.

P. VICTOR LAPERRELLE.

Né à Biéville, au diocèse de Coutances, le 31 mai 1843, Victor Laperrelle appartenait à une pieuse famille, au sein de laquelle il puisa, dès l'enfance, ces principes religieux qui plus tard le déterminèrent à embrasser l'état ecclésiastique. Jeune encore, il entra au grand séminaire; c'était là que Dieu l'attendait pour lui inspirer l'idée de s'enrôler sous la bannière de son Fils; et, le 13 août 1863, il était admis au Noviciat d'Angers. Ses deux années d'épreuves écoulées, il fut envoyé à S. Acheul, où il étudia la rhétorique. De 1867 à 1870 il suivit à Laval le cours de philosophie, exerça ensuite pendant quelques semaines les fonctions de surveillant au Collége de l'Immaculée-Conception, à Vaugirard, et fut en même temps chargé d'enseigner la géométrie aux élèves du cours d'humanités.

Le manque de documents nous oblige à ne mentionner ici que les noms et les dates des stations où il fut appelé avant son départ pour la Chine; il y vécut sans doute avec cet esprit religieux dont il a donné tant de preuves au milieu de nous.

L'année 1870 laisse peser sur Rome et sur la France de tristes et sanglants souvenirs. Pie IX, voyant l'invasion piémontaise menacer les portes de la Ville éternelle, dut suspendre le Concile du Vatican et permettre aux évêques, accourus à son appel, de quitter un séjour qui ne leur offrait plus de sécurité. Mgr. Languillat, Vicaire-Apostolique de Nan-kin, fut obligé, comme ses frères dans l'Episcopat, de dire un dernier adieu au Chef suprême de l'Eglise et il reprit le chemin de la France. Il n'y rencontra que la guerre, le désordre, la tristesse et le deuil; les joies du retour lui furent inconnues, et ce fut dans ces pénibles circonstances qu'il s'embarqua à Marseille, le 28 novembre 1870, pour revenir en Chine. Le P. Laperrelle fut un des trois Missionnaires qui eurent le bonheur de l'accompagner, et qui arrivèrent avec lui à Chang-hai, le 13 janvier 1871.

Les nouveaux venus furent appliqués à l'étude de la théologie. Mais celui, dont nous écrivons la notice, ne tarda pas à se trouver aux prises avec la maladie de poitrine qui devait le conduire au tombeau, et ses forces défaillantes ne lui permirent plus d'étudier au gré de ses désirs.

Le 29 décembre 1872, il eut le bonheur de recevoir la consécration sacerdotale, à Zi-ka-wei, des mains de Mgr. Languillat, et, le lendemain, il célébra pour la première fois le saint sacrifice de la messe. Depuis cette époque, sa vie ne fut vouée qu'à la souffrance ; et, le 14 janvier 1874, il s'endormit dans le Seigneur pour aller recevoir au ciel la récompense de ses vertus. La veille était le troisième anniversaire de son arrivée dans la Mission de Nan-kin.

Si les années qu'il passa en Chine ne furent pas nombreuses, le P. Laperrelle sut au moins les utiliser pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Animé d'un zèle tout apostolique, il sentait le besoin, de concourir à la conversion des païens, à la sanctification des chrétiens et aux œuvres capables d'étendre le royaume de Jésus-Christ. Il se disait que, dans les Missions, les Scolastiques ne doivent pas se contenter d'étudier la philosophie, la théologie et les langues, mais que, les yeux fixés sur le prêtre qui chaque jour est aux prises avec le paganisme et le démon, ils doivent demander pour lui la grâce du triomphe, et exercer ainsi l'apostolat de la prière, si celui de la parole ne leur est pas toujours possible.

Cette belle pensée, si conforme à l'esprit de l'Eglise, ne demeura point chez lui à l'état de simple théorie. Homme d'initiative, il s'en fit le propagateur dans le Scolasticat, et organisa parmi ses frères une œuvre d'apostolat en l'honneur et sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus. Il dessina lui-même et fit exécuter un tableau, où il inscrivait chaque jour l'intention pour laquelle les Scolastiques devaient prier ; tous les besoins de la Mission du Kiang-nan et même ceux de l'Eglise entière se déroulaient ainsi peu à peu sous l'œil de Notre-Seigneur, dont l'image occupe la place d'honneur au milieu du tableau.

Outre cette intention quotidienne, le P. Laperrelle en déterminait une autre pour le mois; puis le petit socle qui supporte la statuette du Sacré-Cœur s'ouvrait à tout venant, et chacun pouvait y déposer une supplique et compter sur les prières de ses frères.

Cette œuvre apostolique n'a point disparu avec celui qui en fut l'auteur. Le jour où, retenu sur un lit de douleur, il n'eut plus la force d'inscrire les demandes, un autre le remplaça; et le Scolasticat de Zi-ka-wei ne laissera point tomber en désuétude ces pratiques si capables d'entretenir et de stimuler le zèle des hommes qui sont appelés à faire connaître aux peuples infidèles la religion de Jésus-Christ.

Le P. Laperrelle aimait sa nouvelle patrie. Après la Compagnie dont il était membre, elle tenait la première place dans son cœur et il le disait bien haut. Ses instants de loisir et les quelques moments de répit, que lui laissait parfois sa dernière maladie, il les employait en partie à lire l'histoire de la Chine et les relations des anciens Missionnaires. Il se livra avec une ardeur peu commune à l'étude de la langue chinoise; la perspicacité de son esprit lui aplanissait les difficultés, et il eût pu devenir un habile sinologue, si la mort ne l'avait frappé à la fleur de l'âge.

Quand on lui annonça que le terme de sa vie approchait rapidement, il n'en continua pas moins ses travaux linguistiques. Rien ne l'y obligeait. Il semble, au contraire, qu'en face de l'éternité qui allait s'ouvrir devant lui, il aurait dû oublier les choses de la terre pour ne songer qu'à celles du ciel. Mais il comprenait que la meilleure préparation à la mort consiste dans l'exercice de l'amour de Dieu et du prochain; il poursuivit donc l'étude de la langue chinoise pour témoigner à Notre-Seigneur son désir de lui plaire, et rendre quelque service à ses frères. En effet, ses travaux n'ont point été inutiles; les Scolastiques les possèdent dans leur bibliothèque et les consultent avec fruit.

Doué d'un jugement droit, il ne sépara jamais dans son affection la Compagnie d'avec ceux qui la gouvernent; et, s'il aimait l'Institut de S. Ignace, il aimait également les Supérieurs chargés d'en maintenir

l'esprit. La critique de leurs actions lui était pénible à entendre ; il la considérait non seulement comme la violation d'une de nos Règles, selon lui, elle heurtait le plus simple bon sens : son appréciation était juste. Quand une parole à l'encontre des Supérieurs venait frapper son oreille, il ne se sentait pas toujours maître de retenir une réplique, et dans sa franchise, parfois un peu brusque, il lui arriva un jour de dire à un délinquant : " *Vous feriez beaucoup mieux de vous* " *taire que de parler ainsi, par la raison bien simple que les Supérieurs* " *ont au moins autant d'esprit que nous.*"

Ce langage ne lui était point familier ; et si dans une conversation il avait cru offenser quelqu'un de ses frères, il en ressentait une peine profonde, et allait implorer son pardon. Sa gaîté, la franchise de son caractère donnaient aux récréations un ton joyeux qui les rendait attrayantes, et lors même que, sans violer la règle, il aurait pu n'y point assister, il ne laissait pas de s'y rendre exactement : il était vraiment homme de communauté.

Sa charité bien connue de tous, et son habileté peu commune lui valurent mille demandes de petits services qu'il ne savait point refuser. Il regrettait de dérober ainsi à l'étude de la langue chinoise des moments précieux ; mais ce regret ne l'empêcha jamais d'accueillir avec bonté ceux qui avaient recours à lui et de satisfaire leurs désirs.

Un trait, et ce sera le dernier que nous citerons, nous peint toute son âme et donne la mesure de sa vertu. Le P. Laperrelle envisageait d'un œil calme la gravité de sa maladie et il l'acceptait des mains de Dieu avec une résignation parfaite, mais il ne croyait pas qu'elle dût le conduire au tombeau. La conversion des infidèles était la grande préoccupation de son cœur d'apôtre ; et il appelait de ses vœux le jour où, sorti du Scolasticat, il ferait partie de cette phalange de Missionnaires qui ne connait plus d'autre travail que celui de la conquête des âmes. Une guérison miraculeuse pouvait seule lui procurer le bonheur qu'il ambitionnait ; cette guérison il la demandait chaque jour au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur et il espérait l'obtenir.

Le jour même de sa mort, un de ses frères trouva aux pieds de la statuette du tableau de l'Apostolat un billet écrit avec du sang : c'était la dernière prière que le P. Laperrelle adressait au divin Maître ; il le suppliait de lui accorder la vie, pour se vouer corps et âme à la conversion des païens. Sa prière ne fut point exaucée ; mais ses désirs, si conformes à ceux dont brûle le cœur des apôtres, ont sans doute reçu leur récompense dans la céleste patrie.

P. HENRI DU FORT.

Né à Coulommiers, dans le diocèse de Meaux, le 17 mai 1838, Henri du Fort était le quatrième enfant d'une famille composée de trois frères et de deux sœurs. En 1850, il perdit sa mère; l'année suivante, la mort de son père le rendait orphelin et venait ajouter une nouvelle peine à la première douleur, que le temps n'avait encore pu calmer: son début dans la vie fut inauguré par les larmes. Ces rudes épreuves exercèrent sans doute sur son cœur une salutaire influence, car, quelques années après, il sentit le désir de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Il se trouvait alors à Paris, où il achevait le cours de ses études, à la pension Maury. Auditeur assidu des conférences de Notre-Dame, il vouait une grande estime au P. Félix, et il lui confia dans une lettre les pensées qui agitaient son cœur. Le P. Félix lui conseilla d'aller faire une retraite chez les Capucins de Versailles pour étudier, sous l'œil de Dieu, la résolution qu'il convenait de prendre. Henri du Fort suivit ce conseil dicté par la sagesse, et se mit pendant quatre ou cinq jours sous la direction du F. Philippe. Mais le moment de renoncer au monde n'était pas encore venu pour lui; et il ne quitta Versailles que pour se rendre à Nantes, où habitaient plusieurs membres de sa famille. Admis alors dans des bureaux d'administration, il n'envisageait son avenir qu'avec tristesse. La vie sédentaire, qui est un des apanages de la bureaucratie, souriait peu à son caractère ardent et généreux; il rompit promptement avec elle, et en 1859-1860 il étudiait la philosophie, au collége ecclésiastique de Senlis. Cette date nous rappelle un des plus grands souvenirs de ce siècle. Tous les Catholiques avaient alors les yeux sur Rome, et se demandaient quelle puissance enverrait ses légions au secours du Père commun des fidèles, à qui le Piémont voulait ravir les Etats-Pontificaux. Mais les gouvernements contemplèrent d'un œil impassible la détresse de Pie IX, et l'honneur du Catholicisme ne fut sauvé que par quelques milliers de jeunes gens, partis de tous les coins du

monde pour marcher, sous la conduite de La Moricière, à la rencontre des envahisseurs. Henri du Fort se sentait au cœur trop de dévouement à la cause de l'Eglise et de Pie IX pour ne pas s'enrôler dans cette phalange sacrée, à qui la mort s'offrait avec les palmes du martyre: il fut un des premiers à se diriger vers Rome.

La campagne à laquelle il prit part ne fut pas de longue durée. Les étapes glorieuses en sont connues: Pérouse, Spolète, Castelfidardo et Ancône. Elles rappelleront aux âges futurs le courage héroïque déployé par les soldats de la petite armée pontificale, que les Piemontais ont écrasée, mais qu'ils n'ont pas vaincue. Parmi les noms des Zouaves qui se distinguèrent à la défense de Spolète, l'histoire a conservé celui du futur missionnaire de la Chine; et c'est au P. Bresciani que nous empruntons le récit de ce brillant fait d'armes.

Le 16 septembre 1860, le major O'Reilly, retranché dans Spolète, avec 600 hommes, vit s'avancer contre lui une armée de 16,000 Piémontais commandés par le général Brignone. Brignone crut qu'il n'avait qu'à parler pour devenir maître de la place; il envoya des parlementaires au major O'Reilly, l'engagea à se rendre et à ne pas entreprendre une défense inutile. Le vaillant Irlandais répondit que lui et les siens se défendraient jusqu'à la mort. Le général ennemi, comparant ses forces avec celles de la garnison de la ville, envoya de nouveau des parlementaires et fit observer au major que chaque soldat pontifical aurait à lutter contre vingt-six Piémontais, que de plus les murs de la citadelle s'écrouleraient dans une heure sous le feu de l'artillerie; et il lui conseillait de ne pas verser inutilement le sang de ses hommes. "*Je n'aime pas à me répéter*," répondit froidement O'Reilly aux parlementaires; puis il leur tourna le dos et rentra dans la citadelle.

Le 17 septembre, l'attaque commença. En face de la principale tour située au centre de la place se trouvait une petite masure, percée de plusieurs fenêtres et dont la porte était masquée par une paillasse, pour amortir les balles. Seize Zouaves français s'y étaient retranchés, et pendant douze heures ils soutinrent une lutte acharnée et à jamais

mémorable. Henri du Fort faisait partie de cette poignée de braves. (1)

La maisonnette fut bientôt criblée de balles, et la paillasse qui en protégeait l'entrée ne tarda pas à disparaître sous les coups du canon. Cloués aux embrasures des fenêtres, les Zouaves chargeaient et déchargeaient sans cesse leurs fusils, dont tous les coups portaient. Sur les autres points de la citadelle les Piémontais étaient également repoussés.

Irrité de cette vigoureuse résistance, le général Brignone fit avancer immédiatement une grosse colonne de troupes, pour envelopper la citadelle sur tous les points accessibles. L'avenue étroite qui conduisait à la porte, près de laquelle vinrent alors se grouper les Zouaves, fut envahie par les Piémontais. Ils s'y engouffrèrent en masses serrées et se croyaient sur le point d'entrer dans la ville, lors que les balles et des grenades enflammées commencèrent à pleuvoir sur eux sans interruption. Ils ne s'attendaient pas à pareille réception, et s'enfuirent épouvantés devant les seize Zouaves. Pour accélérer leur marche, le capitaine de Baye leur envoya dans le dos un coup de canon chargé à mitraille et leur mit quatorze hommes hors de fuite. Quant aux valeureux défenseurs de la porte, pas un ne fut blessé.

Vers quatre heures de l'après-midi, Brignone revint à l'attaque avec 9,000 hommes de troupes fraîches. Le feu des batteries et de la mousqueterie piémontaise pleuvait sur la petite garnison de Spolète sans faire fléchir son courage, et le drapeau pontifical remporta un

---

(1) "Nous allons, dit le P. Bresciani, en commencant son récit, nommer "ces seize héros dont l'histoire aura soin d'immortaliser les noms. C'étaient "MM. Thoumelet, vicomte d'Aigneau, Crespin, le baron de Forstener, Terrier, "Margerie, le comte de Gissac, de Gouttepagnon, Alzon, le marquis Galbaud "du Fort, Grof, Vallée, Pesset, J. Martin, Gabillet, Lacroix, le capitaine d'ar-"tillerie de Baye."—

Le Zouave Pontifical. XI. Les assauts. page 192.

nouveau triomphe : les Piémontais, cette fois encore, ne purent entrer dans la ville. Une suspension d'armes eut lieu vers sept heures et demie du soir ; et on laissa l'ennemi approcher pour recueillir ses morts.

Le major O'Reilly fit alors la revue de sa troupe. Toutes les cartouches étaient épuisées, et il ne restait plus aucun moyen de défense. Il était inutile de songer à recommencer une lutte devenue désormais impossible ; une capitulation fut signée avec le général piémontais dans la nuit du 17 septembre. Il fut stipulé que la garnison pontificale évacuerait la place avec les honneurs militaires ; et qu'elle serait traitée avec tous les égards dus à sa valeur. Le 18, au point du jour, les défenseurs de Spolète défilèrent devant l'armée piémontaise qui les salua militairement. Le général Brignone rendait à chaque compagnie le salut de l'épée ; mais lorsque les seize Zouaves français, qui formaient l'arrière-garde, arrivèrent devant son état-major, il se découvrit et garda son chapeau à la main jusqu'après le passage du dernier d'entre eux. Considérés comme prisonniers de guerre, les Zouaves furent dirigés sur Foligno ; et, peu de temps après, Henri du Fort rentra en France. Son séjour n'y fut pas long. En décembre 1869, il arrivait à Rome et y signait un nouvel engagement de six mois.

La délicatesse de son tempérament lui rendait pénibles les fatigues inhérentes au métier des armes ; mais il sut les supporter avec un mâle courage ; et toujours prêt à rendre service, il gagna par l'amabilité de son caractère l'affection de ceux qui le connurent. Il comptait pour amis les officiers les plus distingués du bataillon des Zouaves : MM. du Reau, de Gouttepagnon, du Fournel, du Ranquet, Wyart et plusieurs autres entretenaient avec lui d'affectueuses relations.

Mais des circonstances particulières l'obligèrent bientôt à reprendre le chemin de la patrie ; et en 1861 il vint habiter Nantes. Plusieurs membres de sa famille songèrent alors à lui ménager une alliance honorable ; Notre-Seigneur, qui lui réservait de plus nobles

destinées, fit échouer deux fois les projets de ses parents, au moment même où ils allaient se réaliser.

La vie désœuvrée que Henri menait à Nantes ne lui apportait que des ennuis et l'exposait aux dangers inhérents à l'oisiveté. Il ne tarda pas à y mettre fin, acheta un domaine en Limousin et fixa sa demeure dans un modeste château. Les habitants du village voisin avaient abandonné la pratique des devoirs religieux ; et, comme tous les hommes qui suivent une autre voie que celles des commandements de Dieu, ils n'aimaient pas leur curé : la présence du prêtre devient toujours odieuse là où Notre-Seigneur n'est plus aimé.

Le nouveau châtelain porta la tête haute au milieu de cette population dévoyée ; le dimanche, il se rendait à l'église avec ses domestiques afin d'y entendre la messe ; et, pour montrer à tous le respect qu'il vouait au caractère sacerdotal, il tint à honneur de recevoir le curé dans son château et de lui donner maintes preuves de son estime.

Témoins de cette pieuse et noble conduite, les paysans se prirent à aimer la religion et le prêtre dont ils s'étaient éloignés par ignorance plutôt que par malice. Pour consolider cet heureux changement, Henri du Fort fonda une école de Religieuses, auxquelles il confia l'éducation des jeunes filles de la paroisse et il eut sans doute établi d'autres œuvres, s'il n'avait repris une troisième fois le chemin de l'Italie. Malgré son absence, les paysans ne l'avaient point oublié. Il avait su gagner leur affection par l'affabilité de ses manières et la cordialité des rapports qu'il entretenait avec eux ; ils voulurent le choisir pour maire et prièrent le curé de lui transmettre leurs vœux. Henri portait de nouveau l'uniforme des Zouaves ; il remercia les paysans des marques de sympathie qu'ils voulaient bien lui donner ; mais, malgré leurs instances, il resta dans l'armée pontificale où il obtint bientôt le grade de sergent.

La vie militaire n'était point celle que Dieu lui réservait ; il sentit encore une fois son cœur agité par le désir d'entrer en religion ; et les conversations sérieuses de ses amis ne firent que le confirmer

dans cette pensée. Il se promenait un jour, à Rome, avec l'un d'eux, aujourd'hui Jésuite, mais alors soldat comme lui, et ne songeant guère à quitter l'étendard des Zouaves pour s'enrôler sous celui de S. Ignace. Ils arrivèrent au pont S. Sixte. Du Fort avait l'air pensif et rêveur. Son compagnon, lui montrant les eaux du Tibre, se prit à dire que les choses du monde passent comme elles et qu'ici-bas, sans le service de Dieu, tout n'est que vanité. Ces paroles ne s'échappaient point au hasard des lèvres de celui qui les prononça; Dieu leur donna une vertu, et au jour marqué par sa providence, elles produisirent leur effet.

Quand un homme travaillé par l'action de la grâce sent la main de Dieu qui cherche à le conduire dans une autre voie que celle où il marche, le monde et les choses d'ici-bas cessent de lui apparaître sous leur premier aspect; il en mesure d'un œil sûr la fragilité et le néant, et ne cherche plus qu'à leur dire un éternel adieu. Tout ce qui retarde cette rupture suprême ne lui cause plus que du dégoût, et il comprend alors la vérité de cette belle parole de S. Augustin: "*Fecisti nos ad te, Domine; et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*" Du Fort, comme tous ceux que le Seigneur appelle à un état plus parfait, connut cette épreuve qui sauve les âmes. Le métier des armes et les mille distractions qu'offre la Ville éternelle, n'avaient plus pour lui les charmes d'autrefois; le vide se faisait dans son cœur, et il se sentait appelé à de plus grandes choses.

A trois lieues de Tivoli, du côté du nord, et sur la rive droite du Teverone, se trouve le village de Vicovaro, dont l'église est devenue célèbre par une image miraculeuse de la Sainte Vierge, devant laquelle venaient prier d'innombrables pèlerins. Le visage de Marie pâlissait tout-à-coup; ses yeux se levaient suppliants vers le ciel, et sa physionomie prenait alors une expression de si profonde tristesse que la foule, saisie d'émotion, éclatait en gémissements et en sanglots. Plus d'une fois des officiers et des soldats français de l'armée d'occupation, venus devant la Vierge de Vicovaro pour narguer la crédulité populaire, se sont prosternés la face contre terre à la vue du miracle

qu'autrefois ils se plaisaient à nier, et se sont relevés convertis.

Pressé de connaître la volonté de Dieu pour la suivre sans retard, du Fort fit avec le capitaine du Ranquet le pèlerinage de Vicovaro; son désir était d'obtenir de Marie un signe sensible qui lui démontrât la réalité de sa vocation. C'était vers l'année 1865. Il eut le bonheur d'être témoin du miracle que tant d'autres avaient vu avant lui; et il resta longtemps agenouillé devant l'image miraculeuse. Sa prière fut exaucée, et la Vierge, que l'on n'invoque jamais en vain, lui accorda le signe tant désiré.

Il se rendit alors à Rome auprès du R. P. de Villefort et lui communiqua son désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus, vocation à laquelle autrefois, disait-il, il n'avait jamais pensé. Le Père lui conseilla d'aller faire une retraite à S. Eusèbe. Il suivit cet avis; et les exercices spirituels changèrent son désir en une résolution bien arrêtée de se consacrer à Notre-Seigneur dans la milice religieuse qui porte son nom. Il sollicita auprès du R. P. Rubillon, Assistant de France, la faveur d'y être admis, et elle lui fut accordée. Toutefois le R. P. Rubillon lui conseilla de passer une année dans un séminaire dirigé par les Religieux de la Compagnie, avant d'entrer au noviciat. Du Fort se rendit à celui de Blois, et y étudia la philosophie. L'année achevée, le moment était venu pour lui de mettre à exécution le saint projet qu'il avait formé. Sûr de l'appel de Dieu, il y répondit sans retard et sans regret. Un dernier pèlerinage souriait à son cœur; il voulut, avant de s'enrôler sous la bannière de S. Ignace, visiter le château où naquit celui qu'il choisissait pour chef, et partit pour Loyola. Il s'agenouilla dans la chambre où coulèrent les premières larmes du guerrier converti et transformée aujourd'hui en une splendide chapelle; après avoir mis sous la protection d'Ignace son avenir religieux, il reprit le chemin de la France, et le 4 octobre 1866, il franchissait le seuil du noviciat d'Angers.

"*Je vous envie votre double vocation, celle de Zouave et surtout celle de Jésuite,*" lui écrivit alors M. Louis Veuillot, qui lui vouait une sincère affection. Ces deux vocations étaient d'autant plus enviables

que celui qui les reçut du Ciel sut y correspondre en vrai soldat et en fervent religieux.

Après une année d'épreuves courageusement passée sous la direction du P. Fréchon, de sainte mémoire et son Maître des novices, le Frère du Fort quitta Angers, et alla remplir les fonctions de surveillant des élèves au Collége de l'Immaculée-Conception, à Vaugirard.

Il y était à peine arrivé que la place, qu'il laissait vide au noviciat, fut remplie par un de ses anciens compagnons d'armes, celui-là même qui, en voyant couler les eaux du Tibre sous le pont S. Sixte, songeait à le vanité du monde et à la fin rapide des choses de cette triste vie.

Les deux nouveaux religieux reçurent de Dieu, dans la même Compagnie, des destinées diverses; le plus jeune est resté sur la terre de la patrie; le F. du Fort dit bientôt à la France un irrévocable adieu; vers la fin de l'année 1868 il s'embarquait à Marseille, et, le 7 janvier 1869, il arrivait à Chang-hai, dans laMission de Nan-kin, terme de son voyage.

Les souvenirs du pays natal ne vinrent jamais ébranler son courage et il sut maintenir intact le sacrifice qu'il avait voulu lui-même offrir à Dieu : je veux dire que son dévouement ne recula devant aucun des moyens qui pouvaient l'aider à procurer la conversion des infidèles.

L'étude de la langue chinoise offre peu d'attraits. Les milliers de caractères dont elle se compose se groupent péniblement dans la mémoire, et abandonnent facilement la place qu'on a pu leur ménager. Le F. du Fort connut comme beaucoup d'autres cette rude épreuve; mais elle n'abattit point son courage. Il était avant tout l'homme du devoir, et jusqu'aux derniers jours de sa vie il se livra avec une constance admirable à l'étude du Chinois.

Ses études de théologie achevées, il reçut le sacerdoce des mains de Mgr. Languillat, le 14 septembre 1872, dans l'église de notre Collége S. Ignace, à Zi-ka-wei. Le temps de l'apostolat était arrivé pour lui; et il partit avec joie pour Nan-kin.

Le missionnaire et le soldat ont plus d'un trait de ressemblance: le respect de l'autorité et le courage sont nécessaires à l'un et à l'autre pour se maintenir à la hauteur de la vocation que le Ciel leur a départie. L'ancien Zouave de Spolète, en se faisant religieux, avait conservé dans toute leur plénitude ces deux grandes qualités qui firent l'honneur de ses jeunes années. La voie nouvelle, où il venait d'entrer, s'offrait à lui parsemée de fatigues et de peines. Il était heureux de les affronter; et dans une lettre écrite, le 14 janvier 1873, il exposait à son Supérieur général la noble ambition qu'il nourrissait au fond du cœur: "Je fais, lui disait-il, la promesse solennelle, et, si "je ne connaissais votre peu de goût pour les moyens extraordinaires, "je ferais le vœu de me distinguer parmi ceux qui vous seront le plus "soumis et le plus dévoués. Mon intention, mon Révérend Père, est "de faire sous votre Supériorat au delà de ce qui est nécessaire pour "l'accomplissement de mon vœu d'obéissance. Je m'engage à ne "jamais murmurer, à ne jamais me plaindre, et à toujours défendre "les actes de votre administration. Je vous demande de me comp-"ter parmi vos enfants les plus dévoués, si, par hasard, il ne devait "par y avoir égalité dans le dévouement. Veuillez donc, mon Révé-"rend Père, penser à moi, quand il s'agira de postes inférieurs qu'il "vous coûtera de donner, et quand il vous faudra imposer quelques "fatigues extraordinaires."

Ces quelques lignes suffisent pour faire connaître la vertu du P. du Fort. Elles renferment les dispositions que S. Ignace demande des Religieux qui veulent se signaler dans le service de Dieu et devenir des hommes d'élite, sur le dévouement desquels les Supérieurs peuvent toujours compter. Heureux le Jésuite qui, méprisant ainsi l'estime des hommes, ne recherche pour soi que le poste où il vivra inconnu et où ses jours s'écouleront à supporter des peines et des fatigues, dont Dieu seul sera le témoin; il parcourt d'un pas assuré le chemin de la vie religieuse, parce qu'il marche sur les traces de Notre-Seigneur.

La Chrétienté de Nan-kin ne suffisait point au zèle du nouveau missionnaire; et, désireux de répandre la bonne nouvelle de l'Evangile,

il faisait de longues excursions jusque dans les contrées de Kiu-iong hien et de Ning-ko fou, quelquefois à cheval, mais plus volontiers à pied, car ce mode de voyage lui rappelait ses marches prolongées dans la campagne de Rome. Il allait instruire les chrétiens dispersés en mille endroits divers et parlait aux païens du royaume de Dieu. La fatigue et la difficulté des routes ne pouvaient l'arrêter ; et cependant, il avait déjà senti les premières atteintes de la maladie qui le conduisit au tombeau ; mais, grâce à l'énergie de son caractère, il triomphait de tous les obstacles.

Vers la fin du mois de juillet, il quitta Nan-kin et vint à Zi-ka-wei prendre quelques jours de repos. La phthisie pulmonaire, dont il était attaqué, avait fait de rapides progrès ; et, au dire du médecin, il ne restait aucun espoir de guérison. Le P. du Fort ignorait la gravité de son mal.

La mort est un gain, a dit S. Paul, et c'est ainsi que l'envisagent les Religieux. Ils ont renoncé aux joies de la terre, pour trouver plus douce la dernière heure de la vie. Et, quand cette heure suprême est arrivée, ils contemplent d'un œil serein l'aurore de l'éternité qui commence à luire pour eux ; ils attendent dans la paix le moment où ils seront réunis à Dieu ; et on peut leur annoncer sans crainte que ce moment ne se fera plus beaucoup attendre.

Le P. du Fort reçut avec calme les paroles qui lui faisaient pressentir sa fin prochaine, mais elles lui paraissaient exagérées. Il comptait encore sur la vie ; et, nommé missionnaire à Ning-ko fou, il appelait de ses vœux le jour où il pourrait évangéliser les populations pauvres de ces contrées. Ce jour ne devait pas venir pour lui ; et il ne put jamais atteindre le poste que l'obéissance lui avait confié. Vers la fin du mois d'août, il s'embarqua pour Nan-kin. Arrivé dans cette ville, des symptômes alarmants lui firent comprendre toute la gravité de sa maladie ; les forces lui manquaient, et il dut reprendre la route de Chang-hai, puis revenir à Zi-ka-wei. C'était sa dernière étape.

Parvenu au terme de la vie, il put jeter un regard joyeux sur le chemin qu'il avait parcouru. Ses premières années s'étaient écoulées

dans l'innocence, et son front n'avait point à rougir des jours de sa jeunesse. Dès que son bras eut acquis assez de force pour seconder les désirs de son cœur, il le consacra à la défense de l'Eglise et de son Chef. Puis, heureux de répondre à l'appel du Ciel, il avait quitté pour Dieu le monde et la patrie, et allait mourir sur une terre païenne, où il venait apporter la bonne nouvelle de Jésus-Christ.

Les souffrances de ses derniers jours n'abattirent point son courage, et il les sanctifia en les offrant au Dieu du Calvaire. Aux douleurs qui l'acheminaient vers la tombe vint s'ajouter une surdité pénible; il la reçut avec une inaltérable patience qu'il allait puiser dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, et dont ses frères furent les heureux témoins. Sa chambre était ouverte à tous et il accueillait avec une affabilité reconnaissante ceux qui venaient le visiter. Lui-même exerçait cette œuvre de miséricorde auprès des autres Pères malades comme lui; le reste de son temps était consacré à la lecture de quelque livre de piété, aux visites du Saint-Sacrement et à la récitation du Rosaire.

Le 22 janvier, il commença avec les autres Missionnaires les exercices de la retraite annuellle; et le troisième jour son confesseur lui proposa de descendre dans sa chambre pour le confesser. Cette proposition alarmait l'humilité du P. du Fort; il refusa nettement de l'accepter. "*Non jamais;* répondit-il. *Ce n'est pas à vous à descendre; c'est à moi à monter jusqu'à votre chambre;* le *contraire ne convient pas, et je n'y consentirai point.*" Il gravit péniblement, en s'appuyant sur la rampe, les escaliers qui conduisaient à la chambre de son confesseur.

Le 30 janvier, jour même de sa mort, il disait au R. P. Supérieur, qu'il désirait descendre le lendemain à la chapelle pour y renouveler ses vœux. "*Mais il fait trop froid,* lui objectait le R. P. Su-"périeur, *et vous pouvez les renouveler dans votre chambre.*"—"*Non; mon Révérend Père,* répondit le pieux malade, *cela n'est point dans l'ordre, il convient que je descende.*"

Durant la matinée il éprouva un surcroit de fatigues; cependant il resta levé jusqu'à midi et demi et prit même un léger repas.

Sa faiblesse était grande et le médecin lui conseilla de se mettre au lit; il fut décidé que dans la journée on lui administrerait les derniers sacrements. A une heure le R. P. Supérieur vint le voir et lui trouvant les pieds froids: *Cher Père*, lui dit-il, *on va vous apporter une bouteille d'eau chaude pour vous réchauffer les pieds. Mais ne désireriez-vous pas aussi quelque chose pour l'âme?*—"*L'Extrême-Onction?* poursuivit-alors le P. du Fort. *Mais oui; bien volontiers.*"—"*Eh bien; ce soir, à quatre heures;* reprit le R. P. Supérieur. *Préparez-vous d'ici là; à trois heures moins un quart vous ferez votre confession.*"

Le Frère infirmier demeura dans la chambre du P. du Fort depuis une heure trois quarts jusqu'à deux heures et demie; et en sortit après avoir tout disposé pour la cérémonie de l'Extrême-Onction. A trois heures moins un quart, le P. Chauvin entra, et adressa quelques paroles au malade qui avait alors le visage tourné du côté de la muraille et ne répondit rien. Le cœur battait encore. Le P. Chauvin se hâta de donner au mourant l'absolution et l'indulgence plénière, et il lui fit sur le front une onction générale avec les saintes huiles. Ce fut alors que le P. du Fort rendit son âme à Dieu, qui lui épargnait les angoisses de l'agonie.

Une dépêche télégraphique courut en France annoncer cette nouvelle et demander pour le défunt les prières de ses frères en religion.

Il comptait aussi d'autres frères qui ne l'oublièrent pas; c'étaient les Zouaves de Spolète et de Castelfidardo. Le général de Charette leur envoya à tous la circulaire suivante, où se révèle la vraie fraternité d'armes entée sur les principes les plus purs du christianisme.

Paris, le 4 Février 1874. "Le P. Galbaud du Fort, mission-"naire en Chine et notre ancien camarade, vient de mourir d'épuise-"ment et de fatigues dans l'exercice de son apostolat. Nous, qui com-"prenons et admettons la communion dans l'esprit de sacrifice, devons "nous unir aujourd'hui dans un-souvenir commun. Je viens donc vous "demander de faire dire, le 28 de ce mois, une messe afin de payer un "hommage et un tribut à notre frère d'armes tombé glorieusement au "champ d'honneur."

Au récit de cette belle vie et de la sainte mort qui en fut le couronnement et la récompense, nous n'ajouterons que quelques lignes; elles feront connaître plus intimement encore la vertu du Religieux qu'il a plu à Dieu d'enlever à la Mission de Nan-kin.

Le P. du Fort ne comprenait point l'obéissance à demi. Plein de respect pour les vœux qu'il avait prononcés au pied des autels, pour les règles de la Compagnie et la discipline religieuse, il se fit toujours un devoir de les observer fidèlement. Sa charité était constante, et il sut gagner l'affection de ses frères par la douceur et la bienveillance des rapports qu'il entretenait avec eux.

L'œil fixé sur le portrait du Jésuite que S. Ignace dépeint dans le sommaire de ses constitutions, il cherchait à en reproduire en lui tous les traits. A la derniere page d'un livret intitulé "*Messe des Zouaves*," qui l'a suivi jusqu'en Chine, il traça en quelques lignes le degré de perfection auquel il voulait atteindre. Il se proposait d'être "un homme de la 11e règle du Sommaire des Constitutions," de marcher sérieusement sur les traces de Notre-Seigneur, et de se revêtir, par amour pour lui, de la robe et des livrées qu'il a lui-même portées; *serio Christum Dominum nostrum sequi... indui nimirum eadem veste ac insignibus Domini sui...*, c'est-à-dire de désirer et de rechercher les souffrances, les humiliations et tout ce qui est contraire à l'esprit du monde. Puis, après s'être fait ainsi à lui-même la part qu'il ambitionnait, il demandait quelle mesure de dévouement il accorderait au prochain. La méditation du règne de Jésus-Christ, une des plus belles que S. Ignace ait composées, lui traçait sans ambages la conduite qu'il avait à suivre dans ses travaux apostoliques, et il prenait la résolution de se distinguer au service de son Dieu: "*insignem se exhibere in omni servitio Regis æterni ac Domini universalis.*" C'est appuyé sur ces deux grands principes qu'il écrivit à son Supérieur la lettre du 14 janvier 1873, dont nous venons de parler.

On apercevait parfois sur son visage une expression passagère de tristesse, il s'appliqua à la faire disparaître; et s'étudiait aussi à donner à ses gestes et aux divers mouvements de son corps cette gravité

religieuse qui impose le respect. Les épreuves que Dieu avait semées sur ses pas, à diverses époques de sa vie, en lui révélant le néant des choses humaines, donnèrent à son âme ces allures sérieuses dont elle ne se départit jamais : l'Eglise, le Souverain-Pontife, la Compagnie, la France et le Prince, à qui appartient le droit de la gouverner, se partageaient les élans de son cœur et il en parlait avec amour.

Des contrées de la Chine aux rivages de la première patrie bien longue est la distance ; mais, si le P. du Fort ne pouvait plus revoir cette patrie, il n'en gardait pas moins le souvenir des parents et des amis qu'il y avait laissés ; et de nombreuses lettres parties pour la France allaient leur redire que son affection pour eux durerait autant que sa vie. Ce souvenir n'était point une pensée stérile qui se reporte inutilement vers les hommes et les choses du passé. Le religieux se souvient devant Dieu et prie pour ceux qu'il aime. Le P. du Fort paya à tous ceux qui lui étaient unis par les liens du sang ou de l'amitié ce charitable tribut de la prière qui sauve les âmes et leur assure la possession du ciel. A côté des noms des membres de sa famille venaient se grouper sur ses lèvres ceux de Charette, Le Chauff, du Reau, de Villèle, de Gouttepagnon et enfin celui de cette héroique Comtesse d'Héliand qui, en apprenant la mort de son fils unique, tué par une balle piémontaise à Castelfidardo, écrivait à une de ses amies de Rome : "J'en avais fait le sacrifice à Dieu, et Dieu a daigné "l'accepter. Je dois donc le remercier d'avoir permis que mon fils "mourût à son service." Pour tous il avait une prière, et de plus à chaque jour de la semaine il rattachait une intention, que son cœur n'oubliait jamais. Ces intentions, il les a écrites de sa main sur ce même livret de la "*Messe des Zouaves.*" Nous n'en citerons que quelques-unes: *La Sainte Eglise et Notre Saint-Père le Pape Pie IX. La Compagnie et Notre T. R. Père Général. Les Missions et nos Supérieurs dans les Missions. Les Zouaves Pontificaux et leurs familles. Les défenseurs de l'Eglise. M. Veuillot. Les bienfaiteurs de la Compagnie et des Missions. Ma famille, mes frères, mes sœurs, mes neveux. La France.* etc

Lorsque, revêtu du caractère sacerdotal, il reçut le pouvoir de consacrer le Corps et le Sang de Notre-Seigneur, il offrit souvent le saint sacrifice de la messe aux diverses intentions qui nous ont révélé la charité dont son âme était embrasée.

Ainsi s'écoulèrent les années religieuses du P. du Fort. Tous ses jours étaient partagés entre l'amour de Dieu et le dévouement au prochain. Daigne Notre-Seigneur lui accorder promptement au ciel la récompense de ses vertus.

P. FRANÇOIS ADINOLFI.

François Adinolfi naquit, le 5 juin 1831, à Salerne dans le royaume de Naples. La Compagnie de Jésus possédait autrefois un collége dans cette ville; il y fut admis comme pensionnaire et y fit ses études. L'amour de la règle ne le dominait pas au point de ne lui permettre aucune espièglerie; la faute commise, il mettait en œuvre pour en éviter les conséquences et la faire oublier un tel talent de persuasion, que ses maîtres se voyaient parfois forcés de lui donner gain de cause; et le P. de Cesare, recteur du Collége, en pareille circonstance refusait de l'entendre, pour ne pas subir l'ascendant de sa parole. L'élève de Salerne laissait déjà paraître cet esprit lucide et fécond en ressources, qui lui permit d'exercer en Chine une incontestable influence sur les chrétiens soumis à son autorité ou à sa direction.

Dès ses jeunes années il reçut du ciel le désir de consacrer sa vie à la conversion des infidèles dans les missions lointaines; et, pour parvenir plus sûrement à son but, il prit la résolution de ne jamais entrer dans la Compagnie de Jésus; "*Les Jésuites*, disait-il, *m'enfonceraient dans une classe; et je ne serais jamais missionnaire.*"

Un jour cependant ses plans furent changés; il aborda joyeusement un de ses maîtres, le P. Lanzilli, et ils eurent ensemble le dialogue suivant:

— Savez-vous? Je serai Jésuite.

— Et vos missions?

— J'irai en mission.

— Vous irez tout simplement dans une classe.

— Non, certainement.

— Mais, prenez bien garde, mon enfant; pour être Jésuite, il faut avant tout obéir. Votre vocation n'est pas sérieuse.

— Entendons-nous. Si l'on me dit de faire une classe, eh bien! je la ferai. Mais on ne me le dira jamais.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton si assuré, que le P. Lanzilli lui demanda s'il était prophète – "Je ne prétends pas être prophète, reprit Adinolfi; mais rappelez-vous ce que je viens de vous dire, vous en verrez plus tard la réalisation."

Un mois s'était à peine écoulé depuis cette singulière confidence, que le P. Lanzilli fut appelé subitement auprès d'un élève qui crachait le sang et dont l'état inspirait de sérieuses inquiétudes. C'était Adinolfi. Etendu sur son lit, il ne laissait apercevoir aucune émotion pénible et jouissait de son calme ordinaire. Le Père, enhardi par cette bonne disposition du malade, dont il connaissait d'ailleurs la piété, l'aborda d'un air souriant et lui dit par manière de plaisanterie :

— C'est vraiment parfait. Voilà votre vocation et vos prophéties bien assurées !

— Et pourquoi pas ?

— Parce que la Compagnie n'a pas besoin de poitrinaires.

— Mon Père, vous vous moquez de moi, reprit Adinolfi. Eh bien ! je vous répète que je serai Jésuite et que j'irai dans les missions. Il prononça ces paroles avec une assurance que sa maladie ne pouvait lui inspirer. Il était alors en rhétorique et âgé seulement de quinze ans.

Quelques mois plus tard, il quitta le collége de Salerne; et, le 12 novembre 1846, le R. P. Fava, provincial de Naples, l'admit au noviciat de la Compagnie de Jésus, établi à Sorrento.

Son séjour n'y fut pas de longue durée. Sa santé si chancelante pendant le cours de ses études s'affaiblit de plus en plus; et les Supérieurs, le jugeant incapable de soutenir les fatigues inhérentes aux ministères de la Compagnie, durent, quoique à regret, le prier de retourner dans sa famille.

Le P. Lanzilli étudiait alors la théologie au collége de Naples; Adinolfi l'y rencontra en revenant de Sorrento, et lui fit ses adieux. "— Où allez-vous donc ? demanda le Père."

— On me chasse; repondit le novice avec tristesse, mais sans rien perdre de son calme.

" Quand arriva le moment, où il dut quitter l'habit de Jésuite "je me trouvais à ses côtés, écrit le P. Lanzilli, à qui nous emprun- "tons ces pages. Les larmes coulaient de ses yeux avec abondance. " Puis, lors qu'il eut pris ses vêtements séculiers, son air devint joyeux. "Mon Père, me dit-il alors, vous le voyez, je quitte l'habit de la " Compagnie; mais c'est la dernière épreuve que le bon Dieu, m'en- "voie. Rappelez-vous bien ce que je vous dis; un jour viendra où "je reprendrai cette soutane, et j'irai en Chine."–"Je vous le sou- "haite répliquai-je." "C'est certain, ajouta-t-il; il n'y a pas à "en douter."

" Etait-ce une prophétie? je ne le crois pas, remarque le P. Lanzil- "li; mais, sans supposer une révélation proprement dite, je pense qu'il "y avait là du surnaturel." (1)

De retour à Salerne Adinolfi ne perdait pas de vue le noviciat de Sorrento; et, dès qu'il sentit un peu d'amélioration dans l'état de sa santé, il sollicita la faveur d'y être admis de nouveau. Avant de l'obtenir, il dut subir maintes épreuves dont il triompha heureusement; et, le 10 août 1847, après avoir revêtu pour la seconde fois l'habit de la Compagnie, il se retrouvait au milieu de ses frères. Quelques mois s'étaient à peine écoulés qu'il disait à Sorrento un dernier adieu.

Les Jésuites du royaume des Deux-Siciles avaient des torts que le radicalisme ne pardonne pas. Ils exerçaient avec fruit le ministère des confessions; leurs prédications ramenaient à Dieu des hommes qui depuis longtemps semblaient ne plus le connaître; les enfants des premières familles du royaume venaient leur demander une éducation toute chrétienne, et plus de douze cents externes suivaient, à Naples, les classes du Collége des Nobles, tandis qu'à quelques pas de là le lycée universitaire *del Salvatore* en comptait à peine cinquante. Ces enfants aimaient leurs maîtres, et restaient fidèles à Dieu; devenus

---

(1) Ces détails sont extraits d'une lettre écrite de Vals, en 1874, par le P. Lanzilli et adressée à un missionnaire du Kiang-nan.

grands, ils refusaient d'entrer dans les Sociétés secrètes et persistaient à croire que les rois méritent bien quelque respect. La Compagnie de Jésus par toutes ces manoeuvres menaçait évidemment la sûreté de l'Etat; le radicalisme s'en émut; et, pour sauver la patrie, il se vit contraint de frapper un grand coup. Les Jésuites furent chassés, et ceux de Naples, escortés d'une double haie de gardes-nationaux, durent s'embarquer sur un navire à vapeur qui avait mission de les conduire à Malte. Les novices de Sorrento ne pouvaient prendre sans de graves inconvénients la route de l'exil, et une décision du R. P. Fava ne leur permettait pas de s'embarquer: ils n'étaient pas encore Religieux.

Ces évènements se passaient au commencement de l'année 1848.

Le F. Adinolfi prit alors une résolution qui décida de son avenir. Au lieu de demander au R. P. Fava une permission qui lui serait probablement refusée, il monta de lui-même sur le navire et alla immédiatement se cacher à fond de cale. Quand il parut sur le pont, les côtes d'Italie commençaient à disparaître; grâce à son innocent stratagème il fut admis dans le groupe d'exilés, et débarqua avec eux à Malte.

Sur ces entrefaites arrivait le P. René Massa. Parti de Chine, l'année précédente, pour accompagner en Europe Mgr. de Besi, administrateur du diocèse de Nan-kin et Vicaire-Apostolique du Chantong, il retournait à Chang-hai et passa par Malte, où le R. P. Fava lui permit de choisir quelques Religieux et de les emmener avec lui au Kiang-nan. Le F. Adinolfi, à force de prières et de demandes, obtint du R. Père Provincial la permission de suivre le P. Massa, et, le 27 septembre 1848, il arrivait avec six autres Missionnaires sur la terre de Chine, heureux moment qu'il appelait depuis longtemps de ses vœux. Il n'était âgé que de dix-sept ans et trois mois.

Le 3 juin 1850, le grand séminaire de la Mission fut transféré de la chrétienté de Ouang-dang à celle du Tsang-ka-leu, et Mgr. Maresca en confia la direction au P. Gotteland. Le F. Adinolfi y professa la philosophie pendant quatre ans, de 1850 à 1854, et il dut

en même temps exercer les fonctions de préfet de discipline. Les talents qu'il déploya dans ce double emploi lui acquirent l'estime et l'affection des séminaristes. Devenus prêtres, ils faisaient le plus grand cas de son sentiment en matière de doctrine et d'administration, et, le jour où Dieu nous l'enleva, ils ne furent pas les derniers à déplorer la perte qu'éprouvait la Mission. Le. P. Gotteland, de son côté, était heureux de l'avoir pour aide et ne craignait pas de dire que la sagacité et la vigilance active du jeune missionnaire étaient en grande partie la cause du bon esprit qui régnait dans le séminaire de Tsang-ka-leu.

A son départ de Tsang-ka-leu, il fut envoyé au collége de Zi-ka-wei et y resta jusqu'en 1862. En 1856 il acheva son cours de théologie interrompu depuis quatre ans, et le moment était venu pour lui de recevoir le sacerdoce. La Mission de Nan-kin était alors privée d'évêque. Mgr. Maresca, à qui sa santé délabrée ne permettait plus de remplir les obligations de sa charge, avait quitté la Chine au mois d'avril de l'année précédente pour retourner en Europe. Son successeur, Mgr. Spelta, venait d'être nommé Vicaire-Apostolique du Hou-nan ; et un décret de la Congrégation de la Propagande confiait à la Compagnie de Jésus le Vicariat-Apostolique du Kiang-nan, dont le P. Borgniet prit l'administration, le 16 août, avec le titre de Pro-vicaire. Le F. Adinolfi ne pouvait donc être ordonné prêtre dans notre Mission ; au mois d'octobre il fut envoyé à Ning-po, et y reçut le sacerdoce des mains de Mgr. Delaplace, Lazariste, et Vicaire-Apostolique du Tché-kiang. De retour à Zi-ka-wei, il y célébra sa première messe, le 1er novembre.

Les ministères qu'il remplit à Zi-ka-wei pendant huit ans auprès des élèves et des chrétiens furent bénis de Dieu. Sa connaissance de la langue chinoise, qu'il maniait avec une facilité peu commune, lui permettait d'exposer les vérités chrétiennes à l'église et au collége d'une manière à la fois simple et claire. Les auditeurs aimaient à l'entendre et se disaient : "De telles prédications en si beau langage sont fort rares en Chine."

Les occupations auxquelles il se livrait étaient nombreuses, et auraient suffi pour absorber tous les instants d'un homme moins actif que lui; et cependant il trouvait encore du temps pour s'adonner aux œuvres extérieures. Les jours de promenade, il emmenait avec lui deux ou trois élèves de la première division, parcourait les villages voisins de Zi-ka-wei et allait dans les familles païennes annoncer la bonne nouvelle de Jésus-Christ. Sa présence et ses paroles n'étaient accueillies qu'avec froideur; tout concourait à lui faire comprendre que ses visites ne souriaient à personne et qu'on lui saurait gré de ne pas les renouveler. D'autres Missionnaires, avant lui, avaient échoué en de semblables tentatives d'apostolat; il ne fut pas plus heureux que ses devanciers; et, après trois mois d'inutiles efforts, il se vit obligé de renoncer à ses courses et d'employer à d'autres travaux le temps qu'il leur consacrait.

Mais il est une œuvre que Notre-Seigneur fit prospérer entre ses mains et qui le dédommagea amplement des échecs que lui faisait subir l'endurcissement des païens. Zi-ka-wei se vit, à l'époque de l'invasion des Rebelles, de 1860 à 1863, environné d'une foule d'émigrés sans asile et sans pain, en proie à la plus affreuse misère. On rencontrait alors, couchés sur les chemins ou à la porte des maisons, des enfants mourant de faim, et les Missionnaires en baptisaient chaque jour un grand nombre. Ceux-là n'étaient pas à plaindre, car la mort ne tardait pas à leur ouvrir les portes du ciel. Mais il y en avait d'autres qui n'étaient qu'au début de leurs souffrances, et à qui leur santé promettait encore quelques semaines ou quelques mois d'existence. Un missionnaire apercevait un jour une petite fille, à peine âgée de quatre à cinq ans, assise près du cadavre de samère et ne sachant où trouver un asile; des parents disparaissaient, et leurs enfants en pleurs les cherchaient inutilement sur les routes. Trois pauvres orphelins, dont le plus âgé semblait avoir une dizaine d'années, attirèrent entre tous l'attention d'un Père. Ils étaient accroupis près d'un mur, tristes et silencieux, la nuit approchait et ils ne savaient sous quel toit la passer. Le Père leur demanda pour

quoi ils restaient près de ce mur et n'obtint aucune réponse. — *Où sont vos parents?* ajouta-t il. — *Ils sont morts* — *Où est votre maison?* — *Elle est brûlée* — *N'avez-vous personne qui prenne soin de vous?* — *Personne.* Semblables rencontres étaient fréquentes. Le P. Adinolfi résolut de venir en aide à cette foule d'enfants que le paganisme ne songeait point à secourir; il les recueillit dans deux chambres qui leur furent exclusivement destinées et les confia aux soins de quelques femmes chrétiennes. Telle fut l'origine du petit orphelinat de Zi-ka-wei. Cette œuvre de charité ne resta point inconnue; de nombreux enfants furent apportés dans le nouvel asile qui bientôt ne suffit plus à les contenir; et le P. Lemaître, pour recueillir une abondante moisson d'âmes, fit construire sur un terrain, voisin du collége, une maison composée de sept chambres, exposée au midi, avec cour et jardin potager. Depuis le mois de mai 1862 jusqu'au 31 juillet de l'année suivante 690 enfants furent reçus dans cet orphelinat et baptisés, 309 y moururent; 247 furent envoyés à l'Orphelinat des petites filles, 34 à celui des garçons et 47 furent adoptés par des familles chrétiennes.

En 1862, le P. Adinolfi quitta Zi-ka-wei pour se rendre à Tong-ka-dou, où il remplit les fonctions de ministre, de directeur du grand et du petit séminaire; il était aussi chargé de l'administration de la paroisse S. Francois-Xavier. Les jeunes gens, dont la plupart appartiennent à des familles d'armateurs et de commerçants, devinrent l'objet de sa sollicitude; il sentait le besoin de les soustraire aux dangers qu'offre la ville de Chang-hai; et, pour parvenir à son but, il établit parmi eux cette Congrégation de "l'Immaculée-Conception" aujourd'hui si florissante et si féconde en fruits de salut. Quelques anciens élèves de Zi-ka-wei étaient autrefois membres de la même Congrégation en honneur dans le collége; le P. Adinolfi les rassembla, choisit parmi eux un préfet et des assistants; et, le 3 décembre 1862, la nouvelle Congrégation de Tong-ka-dou eut sa première réunion, à laquelle assistèrent une quinzaine de jeunes gens. La fréquentation des sacrements ne tarda pas à être en usage au sein de

cette troupe choisie ; le Corps de Notre-Seigneur et la protection de Marie lui fournirent les armes nécessaires pour triompher des attaques du monde et du démon. Que de jeunes gens béniront à jamais le jour où leurs noms furent inscrits sur le registre de cette Congrégation, devenu pour eux le livre de vie !

Il est une autre œuvre, non moins importante, dont le P. Adinolfi fut encore le promoteur à Tong-ka-dou : nous voulons parler de l'Apostolat de la Prière. Le début en fut bien modeste. Quelques pieuses femmes sollicitaient avec instance la faveur d'être revêtues du scapulaire bleu ; le Père, témoin de leurs bonnes dispositions, fit au milieu d'elles un premier essai pour établir l'Apostolat. Il leur en expliqua le but et l'organisation, les exhorta à former une ou deux séries de douze personnes, et s'engagea, dans le cas où elles réussiraient, à leur donner le scapulaire qu'elles demandaient. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que le deux séries étaient formées. Le Sacré-Cœur de Jésus bénit ces humbles commencements, et leurs résultats dépassérent bientôt toutes les espérances. Encouragé par ces premiers succès, le P. Adinolfi résolut d'établir solennellement l'Œuvre de l'Apostolat dans l'église de Tong-ka-dou. Il fit part de son pieux projet aux chrétiens les plus fervents et les plus instruits, et leur expliqua comme aux femmes le but, l'esprit et les avantages de la pieuse association de prières. Les chrétiens entrèrent pleinement dans ses idées et s'organisèrent en séries ; l'Œuvre se constituait sans difficultés, et il ne restait plus qu'à lui donner une publicité qui en assurerait le développement. Le quatrième dimanche de juin, 1864, fut choisi pour la cérémonie d'inauguration ; et le mois employé à la préparer : outre les sermons du dimanche, plusieurs instructions particulières et un triduum, pendant lequel la parole de Dieu était annoncée deux fois par jour, tels étaient les principaux moyens employés par le P. Adinolfi pour imprimer à cette œuvre une impulsion digne du Cœur de Notre-Seigneur. Le dimanche, 26 juin, la messe paroissiale à laquelle eut lieu la communion générale se célébra avec une solennité inaccoutumée ; quand elle fut achevée, les nouveaux associés, tenant

un cierge à la main, vinrent se ranger devant la balustrade du sanctuaire et récitèrent à haute voix la formule de consécration ; la cérémonie se termina par la prière à Jésus agonisant que le Père désirait faire connaître et dont il voulait inspirer l'usage aux membres de l'Apostolat.

L'œuvre établie, le zélé missionnaire chercha les moyens d'en régulariser la marche ; il fit imprimer pour chaque mois des billets dans lesquels il indiquait l'intention générale qui devait animer les actions méritoires des associés, et leur proposait deux patrons qu'ils honoreraient et dont ils imploreraient la protection. On distribuait ces billets en y ajoutant au pinceau quelque intention particulière. Puis, pour stimuler davantage encore la dévotion, il en distribua d'autres sur lesquels les membres de l'Apostolat de la Prière devaient inscrire le nombre de leurs diverses bonnes œuvres ; le chefs de série en faisaient la somme totale et la lui présentaient. Au mois de juillet, vingt-trois séries existaient déjà, et le relevé des actes de vertus accomplis par dix-neuf d'entre elles, dans le courant de ce même mois, atteignait le chiffre de 41,508.

Dix années se sont écoulées depuis le jour où l'Apostolat de la Prière a été établi dans la paroisse de Tong-ka-dou ; le pieux élan des Associés ne s'est point ralenti ; il a même augmenté ; et, pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur le compte-rendu de l'Œuvre en 1873-1874. (1)

Si le P. Adinolfi déployait un zèle actif pour aider les chrétiens à marcher généreusement dans les sentiers du bien, il ne mettait pas moins d'ardeur à éloigner d'eux les obstacles capables de leur nuire. Les navires Chinois de Chang-hai font de continuels voyages en Mandchourie, où ils se rendent à Gneou-tchang l'un des plus grands centres commerciaux de l'Asie septentrionale ; ils vont également à Tien-tsin pour y transporter le riz offert en tribut à l'Empereur. A Gneou-tchang, à Tien-tsin, comme à Chang-hai, mille dangers les

(1) Voir ci-dessus page 40.

attendent : les maisons de jeu, d'opium et d'autres pires encore y sont toujours ouvertes. Tels étaient les obstacles qui pouvaient paralyser l'action du missionnaire sur les marins de Tong-ka-dou. Le P. Adinolfi usa, pour les écarter, de l'influence que lui avaient acquise son dévouement et son amour pour les chrétiens ; il s'adressa aux armateurs et leur fit promettre de ne jamais conserver à bord de leurs navires un homme, dont la conduite et les mœurs seraient un objet de scandale. Cette promesse, ils l'écrivirent, la signèrent, et la déposèrent entre ses mains ; et il sut la leur rappeler quand les circonstances l'obligeaient à user de ce moyen pour le bien des âmes.

La direction des œuvres établies dans la paroisse de Tong-ka-dou et la présence au tribunal de la pénitence n'étaient point les seules occupations du P. Adinolfi ; il exerçait d'autres ministères dont la Mission ne conserve plus aujourd'hui que le souvenir ; ils ont disparu avec les calamités qui leur donnèrent naissance.

Chang-hai offrait alors un spectacle, dont il serait difficile de se faire une idée exacte aux jours de paix où nous vivons. Lorsque, en 1860, les Rebelles aux grands cheveux s'avancèrent vers le midi du Kiang-sou, ils mirent tout à feu et à sang sur leur passage ; les populations effrayées émigrèrent alors en masse devant eux et vinrent chercher un refuge sous les murs de Chang-hai. Le Ouang-pou et les canaux qu'il alimente regorgeaient de barques chargées de fugitifs. Les faubourgs, les rues, les chemins, les jardins, les champs, tout était rempli d'une multitude innombrable abritée sous de misérables huttes en bambous recouvertes de pailles, que des ouragans et parfois même l'incendie ne réussirent que trop souvent à détruire. La population de ces immenses campements était si considérable qu'on n'a pas craint de dire qu'elle s'élevait à trois millions. Jamais, de mémoire d'homme, Chang-hai ne vit semblable misère ; la faim et des maladies de toute espèce décimaient les émigrés ; les cadavres étaient souvent charriés par les eaux du Ouang-pou et des canaux adjacents ; on en rencontrait dans les rues, sur les chemins, et devant les cabanes qui les avaient abrités ; les vivants venaient dépouiller les

morts de leurs habits pour s'en revêtir eux-mêmes ; et des mendiants, qui n'avaient jamais connu la pauvreté, demandaient en rougissant quelques sapèques pour échapper à la famine et à la mort. Environ quinze mille chrétiens étaient venus chercher un refuge au quartier de Tong-ka-dou ; les deux tiers d'entre eux, privés de ressources, attendaient des Missionnaires les secours que la charité chrétienne ne sait jamais refuser.

Quand le P. Adinolfi quitta Zi-ka-wei au mois d'août 1862, pour venir à Chang-hai, toutes ces misères étaient loin de toucher à leur fin, et il trouva un vaste champ ouvert à l'exercice de son zèle et de sa charité. La Mission donnait alors asile à une foule de chrétiens et de païens ; des pagodes, des magasins, des tentes en toiles et en roseaux, tout était utilisé pour abriter les émigrés ; les âmes n'étaient point négligées, et grande était la sollicitude des Missionnaires pour ne laisser mourir personne sans sacrements. Les privations et la maladie exercèrent d'étranges ravages au milieu de ces infortunés ; le P. Adinolfi les visitait souvent, les encourageait ; et montrait aux païens l'avenir de l'autre vie et les félicités éternelles qui leur seraient données en échange de leur souffrances, s'ils voulaient jeter un regard vers le Ciel et croire au Dieu qui les y attend. Que de cœurs ont accueilli avec joie ses consolantes paroles ; et que de fronts se sont courbés pour recevoir l'eau sainte du baptême, dont il leur avait fait connaître le prix ! Il avait sous ses ordres plusieurs séminaristes, des catéchistes et de fervents chrétiens chargés de visiter chaque jour les asiles des émigrés, de donner des soins aux malades, de les disposer au baptême et de faire couler l'eau régénératrice sur le front des enfants moribonds. D'autres parcouraient les rues, faisaient placer sur des paniers en bambou les pauvres étendus sur le sol, où ils attendaient la mort, et les conduisaient dans les maisons destinées à les recevoir. Grande était la joie du P. Adinolfi quand on venait lui raconter que des adultes et des enfants étaient morts après avoir reçu le baptême ; et il souriait de plaisir en entendant le sobriquet que les païens donnaient à un catéchiste, quand ils le voyaient entrer au milieu

d'eux : " *Voilà*, disaient-ils, *ce sié-sang qui fait la chasse aux âmes.*" Cette chasse le catéchiste la faisait si fréquente et si bonne qu'il ouvrait le ciel à de nombreux mourants. Telles furent les œuvres extérieures auxquelles se voua le P. Adinolfi pendant près de deux années.

Les chrétiens de Tong-ka-dou surent apprécier le zèle et l'habileté qu'il déploya dans l'administration de leur paroisse et son souvenir s'est religieusement conservé parmi eux.

En 1865 et 1866 il exerça le saint ministère, comme simple missionnaire, ou comme Supérieur, dans les districts désignés, à cette époque, sous les noms de Section de Kien-sè et de Vong-ié. Les Rebelles avaient séjourné dans ces contrées ; et, là comme ailleurs, sous leur affreux régime, le pillage et l'incendie étaient venus désoler les populations. Les Européens, pour protéger Chang-hai contre une attaque qui ne pouvait plus longtemps se faire attendre, avaient pris eux-mêmes l'offensive, et s'étaient emparés de Tsing-pou, Ka-din et de sept camps fortifiés. Puis, après avoir refoulé vers le nord les hordes nombreuses, dont ils croyaient n'avoir plus rien à craindre, ils s'étaient dirigés sur Né-kiao, gros bourg situé à environ dix lieues au sud-est de Chang-hai. C'était le quartier général de la rébellion dans les parages du Ouang-pou. Le 17 mai 1862, à cinq heures et demi du soir, l'amiral Protet de la marine française, donna le signal de l'attaque ; à six heures la brèche était ouverte ; mais une fusillade terrible accueillit les Européens. L'amiral reçut une balle en pleine poitrine, et tomba entre les bras de l'aumônier et de quelques officiers qui se trouvaient auprès de lui. On eut le temps de lui administrer les derniers sacrements et il rendit son âme à Dieu. Né-kiao fut pris ; le lendemain Tso-lin tombait au pouvoir des Européens ; les trois mille rebelles qui le défendaient furent passés au fil de l'épée et leurs cadavres ensevelis sous les ruines des maisons dévorées par le feu : telles furent les représailles exercées pour venger la mort de l'amiral Protet. Effrayés par ces succès, les Rebelles commençaient à quitter le pays et à se mettre en marche vers le Tché-kiang. Malheureusement

les Européens durent quitter les positions conquises pour aller secourir d'autres contrées. Les Rebelles considérèrent cette retraite comme une fuite, ils se répandirent de nouveau sur le Pou-tong, sur les territoires de Vong-ié et de Kien-sè, et portèrent partout le pillage, le meurtre et l'incendie. Nous n'avons point à faire le récit de leurs tristes exploits; qu'il nous suffise de dire que la prise de Sou-tseu — 5 décembre 1863 — vint y mettre fin et nous délivra de leur odieuse présence.

Deux ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis ces jours de deuil, lorsque le P. Adinolfi fut envoyé dans les chrétientés de la Section de Kien-sè et de Vong-ié. Un triste spectacle s'offrit alors à ses yeux. Il ne rencontra parfois que des ruines là où s'élevaient jadis des églises et des chapelles construites, au prix de généreux sacrifices, par des chrétiens vivant du fruit de leur pénible travail.

Des familles qui, avant la rébellion, jouissaient d'une fortune considérable avaient vu disparaître en grande partie et leur argent et leurs terres pour faire face aux besoins de toutes sortes qui surgirent à l'époque de l'émigration; puis, rentrées dans leur pays, elles ne retrouvaient que des monceaux de briques calcinées et de poutres brûlées, à la place où elles avaient laissé de spacieuses demeures. Des maisons nouvelles, reconstruites avec les débris des anciennes et couvertes en chaume, leur servaient d'abri; et l'ameublement, dont elles pouvaient disposer, ne leur rappelait guère celui qu'elles possédaient autrefois. Riches et pauvres, tous avaient souffert; et quand, après la rébellion, les émigrés reprirent le chemin de leur pays, ils y rentrèrent moins nombreux qu'ils n'en étaient sortis. La mort avait fauché dans leurs rangs; les Rebelles, de leur côté, avaient entraîné à la suite de leurs bandes des hommes, des femmes et des enfants qui ne fuyaient pas devant eux : la captivité et la mort étaient venues décimer les familles. Souffrir et consoler, telle était la part échue au missionnaire en ces jours malheureux. Le P. Adinolfi, comme tous ceux qui exercèrent alors le ministère sacerdotal au milieu des chrétiens, fut initié à leurs peines et à leurs malheurs; il entendit le récit de bien des misères et

vit couler des larmes dont il serait difficile de redire l'amertume. Son cœur souffrait de se trouver en face de ces infortunes qu'il ne pouvait soulager au gré de ses désirs. Mais si les modiques aumônes, que ses ressources lui permettaient de distribuer, étaient impuissantes à faire revivre la prospérité au sein des familles, les paroles consolatrices qui tombaient de ses lèvres rendaient moins pénibles aux âmes les épreuves du temps, en leur laissant apercevoir les jours de l'éternité, et la couronne que Dieu réserve au ciel à ceux qui ont pleuré sur la terre dans la patience et la résignation.

Ce fut pendant son séjour dans la Section de Kien-sè et de Vong-ié, que fut achevée la construction de l'église de Né-kiao. Commencée en 1863 sous l'administration du P. Olive, pour honorer la mémoire de l'Amiral Protet, mort en délivrant la contrée du joug des Rebelles, cette église était terminée en 1866; elle fut bénite, le 11 janvier de l'année suivante, par Monseigneur Languillat.

L'œuvre de la Sainte-Enfance existait dans le district de Né-kiao, mais le P. Adinolfi lui donna un élan nouveau en multipliant les moyens d'action. Né-kiao est la patrie d'une famille chrétienne nommée Kio, dont la branche ainée n'est representée aujourd'hui que par la vierge Kio-teu-kou, digne héritière des vertus de ses pieux parents. Kio-teu-kou par son intelligence et son dévouement pouvait seconder le missionnaire dans ses projets, dont le but était de multiplier le nombre des baptêmes d'enfants païens et de recueillir ceux qui sont abandonnés par leurs parents. Deux moyens se présentaient pour obtenir ce double résultat. La vierge devait apprendre la médecine, traiter les maladies des enfants et baptiser secrètement ceux dont la mort ne se ferait pas attendre; en même temps elle recueillerait ceux que les païens voudraient bien lui donner, au lieu de les porter à l'Orphelinat païen établi à Né-kiao. Le P. Adinolfi lui fit part de son plan; elle promit de s'y dévouer et il lui associa une autre vierge nommée Sen-ia-kou, qui vivait avec elle sous le même toit et partageait son zèle. Il ne restait plus qu'à demander la bénédiction de Dieu pour obtenir le succès d'une œuvre qui intéressait sa gloire

et le salut des âmes; cette bénédiction ne se fit point attendre. Les deux vierges eurent bientôt acquis les notions nécessaires pour donner aux enfants malades des soins efficaces; et des guérisons ménagées par la providence leur acquirent une réputation, dont le Père Adinolfi était le premier à se réjouir. On aimait à venir les consulter. Dans leurs entretiens avec les femmes païennes elles annoncèrent qu'elles accepteraient volontiers les enfants, dont les familles tiendraient à se débarrasser, et qu'elles se chargeraient de les faire élever. Cette nouvelle ne tomba point dans l'oubli. De pauvres enfants leur furent apportés; elles en gardèrent quelques-uns auprès d'elles; le plus grand nombre furent confiés à des nourrices, et l'Orphelinat se trouvait ainsi fondé. Encouragées par les succès obtenus à Né-kiao, et stimulées par les conseils zélés du P. Adinolfi, plusieurs autres vierges, appartenant à diverses chrétientés, se mirent aussi à étudier la médecine et elles eurent la consolation d'ouvrir par le baptême les portes du ciel à une foule d'enfants moribonds.

Quelques mois plus tard, le P. Adinolfi cessait d'être Supérieur de la Section de Kien-sè et de Vong-ié; mais son œuvre était fondée sur des bases solides, et le temps ne fit que la développer. Cette année le district de Né-kiao complait 401 baptêmes d'enfants et 176 orphelins nourris aux frais de la Sainte-Enfance.

Nommé missionnaire à Tsang-ka-leu en 1866, le P. Adinolfi n'ocupa ce poste que pendant quelques mois, et le 12 juin 1867, l'obéissance le plaçait à la tête du collége de Zi-ka-wei dont il fut Recteur jusqu'aux vacances de 1868.

Un souvenir cher au cœur de tous les Missionnaires se rattache à cette époque de sa vie. C'est lui qui fit bâtir au pied du monticule du jardin le kiosque de *Mater Admirabilis* Le 14 mai 1868, il organisa une procession solennelle à laquelle prirent part les Scolastiques de Tong-ka-dou, les élèves du Collége S. Ignace, les Orphelins de Tousai-vai et plusieurs Missionnaires. La statue de Marie, portée en triomphe par vingt hommes, pendant que le chant des litanies retentissait dans les allées du jardin, fut ensuite placée sur son piédestal,

et de pieuses paroles redirent alors à tous les assistants le culte qui devait désormais lui être rendu. Le dernier jour du mois de mai, fête de la Pentecôte, une nouvelle cérémonie réunissait aux pieds de Marie le élèves du Collége. Le P. Adinolfi les avait engagés à composer des bouquets de fleurs spirituelles pour honorer dignement Celle que Dieu nous a donnée pour Mère. Son appel fut entendu; une corbeille rempli de feuilles de papier, sur lesquelles chaque élève avait inscrit pendant le mois de nombreux actes de vertu, fut offerte à *Mater Admirabilis* et déposée à ses pieds; le chant des litanies se fit ensuite entendre et le feu consuma ces fleurs plus dignes encore des regards de Marie que celles qui s'épanouissent autour de sa statue.

Le culte de *Mater Admirabilis* si solennellement inauguré au Collége de Zi-ka-wei ne s'est jamais ralenti depuis ces jours de douce mémoire, et ceux qui parcourent le jardin aperçoivent souvent les pieux serviteurs de la Reine du Ciel agenouillés devant elle pour lui payer un tribut d'hommage ou lui adresser quelque fervente prière. Le Souverain-Pontife Pie IX, heureux de favoriser cette dévotion et de la rattacher à l'œuvre de la propagation de l'Evangile, a déclaré, le 18 février 1870, sur la demande du T. R. P. Pierre Beckx, Général de la Compagnie de Jésus, qu'il accordait 300 jours d'indulgence à tous ceux qui, agenouillés devant la statue de *Mater Admirabilis*, prieraient pour la conversion des Chinois.

Après avoir dirigé le collége de Zi-ka-wei comme Recteur, le P. Adinolfi y exerça ensuite pendant un an les fonctions de Préfet des études; puis, en 1869, il fut nommé Supérieur de la Section de Song-kang qui comptait plus de 20,000 chrétiens; c'était le dernier poste qu'il devait remplir sur cette terre. Avant de le suivre dans les travaux qui signalèrent son administration il est nécessaire de mentionner ici un fait, accompli, il est vrai, en dehors du territoire de sa juridiction, mais auquel il eut cependant une large part. Les pêcheurs chrétiens de Tse-haong appartiennent à la Section de Song-kang; mais, éloignés de leur église pendant la plus grande partie de l'année, ils stationnent, le dimanche et les jours de fête, près du grand bourg de

Tong-tin-sè, situé sur les bords du Ta-hou. A l'époque où le P. Adinolfi arrivait à Song-kang, Tong-tin-sè n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne : y envoyer une personne dévouée pour exhorter les païens à embrasser le christianisme, puis établir une chapelle, où les pêcheurs pourraient venir célébrer le dimanche et les jours de fête, tel était le projet dont il méditait l'exécution. Dieu lui vint en aide. Pendant son séjour à Zi-ka-wei il avait connu une pieuse veuve, nommée Anne Tseu-lieu-ze, néophyte, et originaire de Kouen-sè. Elle exerçait la médecine avec succès et jouissait d'une réputation de piété justement méritée : son habileté à guérir les maladies des enfants ferait agréer sa présence au milieu de la population païenne du Ta-hou ; et la pureté de ses mœurs offrait les garanties, que réclamait l'honneur de la religion qu'elle devait annoncer. Elle semblait donc désignée par la providence pour faire briller la lumière de l'Evangile à Tong-tin-sè. Le P. Adinolfi lui communiqua son projet ; elle l'agréa. La question de territoire ne pouvait créer une difficulté ; il fut décidé que la chrétienté une fois fondée appartiendrait à la Section de Sou-tseu, et l'initiative était laissée à celui qui avait conçu le projet. Tseu lieu-ze abandonna le séjour paisible qu'elle habitait depuis plusieurs années, et fit, pour l'amour de Notre-Seigneur, le sacrifice du bonheur que goûte une âme chrétienne dans la réception fréquente des sacrements. A Zi-ka-wei, elle s'approchait souvent de la table sainte ; à Tong-tin-sè, elle ne verrait le missionnaire et ne recevrait la communion qu'à de rares intervalles ; cette privation lui était sensible, mais ne l'empêcha pas de répondre à l'appel de Dieu. Le 2 septembre 1871, assise sur une barque découverte au milieu de son mobilier, elle quitta Zi-ka-wei par un temps pluvieux et se rendit à Tsi-pao. Le P. Adinolfi l'y rencontra et voulut l'empêcher de continuer son voyage afin de lui faire préparer une autre barque capable de la prémunir contre les injures de l'air ; mais elle refusa cette offre de service. Elle avait promis de voir une vierge dont la demeure n'était pas éloignée de Tsi-pao et à laquelle elle vouait une grande affection ; elle se priva de cette dernière consolation. *Je viens de faire la sainte*

communion, dit-elle au P. Adinolfi, *je vais partir avec Notre-Seigneur. Une visite de simple amitié ne ferait que me dissiper. Lorsque je me trouverais avec la vierge de Nè-zié, nous verserions des larmes et ces larmes ne seraient pas pour Dieu, car la nature seule nous les ferait répandre.*"

Arrivée à Tong-tin-sè, elle eut à subir une épreuve pénible et humiliante, car les païens, en la voyant venir sur une barque chargée de meubles, s'imaginèrent qu'elle avait quitté furtivement sa famille et personne ne voulut l'aider à louer une maison. Après avoir fait inutilement elle-même maintes démarches pour trouver un abri, elle se préparait à reprendre la route de Zi-ka-wei, lorsqu'elle fut invitée à se rendre dans une des plus riches familles pour y visiter un enfant malade et désespéré des médecins. Elle hésita un moment; car, si après avoir pris ses remèdes, l'enfant venait à mourir, cette circonstance rendrait plus difficile encore les tentatives qu'elle pourrait faire plus tard pour fixer son séjour au milieu d'une population qui ne l'agréait pas. Cependant elle céda à de nouvelles instances; Dieu bénit sa visite, et donna de l'efficacité au traitement qu'elle prescrivit. L'enfant revint à la vie; et la famille reconnaissante usa de son influence pour procurer à Tseu-lieu-ze une habitation qu'elle désirait si vivement.

Le maire de Tong-tin-sè, apprenant que la nouvelle venue était chrétienne, voulait lui refuser le droit de cité, elle le laissa pérorer et s'installa dans la maison qui lui était offerte. Informé de ce premier succès, le P. Adinolfi se rendit au Ta-hou. Tseu-lieu-ze eut la consolation de se confesser, de recevoir la communion et d'écouter les avis de celui qui l'avait envoyée.

Sa position était encore trop précaire pour qu'elle pût s'en contenter; et le P. Adinolfi lui conseilla d'acheter une maison. Les passions haineuses d'un propriétaire pourraient facilement la contraindre à quitter une demeure qu'elle n'habiterait que par droit de location; mais il serait beaucoup plus difficile de la renvoyer d'une maison qu'elle aurait payée de ses propres deniers. Le conseil était marqué

au coin de la prudence et il fut suivi. Au mois de janvier 1872, une maison composée de cinq chambres devenait la propriété de Tseu-lieu-ze, et elle en prit possession d'une manière qui mérite d'être signalée. Les païens l'aidèrent dans son déménagement, le défilé ressemblait à une procession. La pieuse veuve, qui tenait à être connue comme chrétienne, ouvrait la marche et portait une petite statue de Marie-Immaculée richement ornée; à côté d'elle marchaient des hommes qui brûlaient des parfums; puis suivaient deux files de païens et de païennes avec des bougies à la main. La Sainte Vierge entra triomphalement dans l'une des chambres destinée à devenir son sanctuaire; quelque temps après les voisins vinrent y vénérer sa statue et cinq familles se déclarèrent catéchumènes. Les pêcheurs du Ta-hou ne furent pas les moins assidus à se réunir dans la nouvelle "*Maison du Maître du Ciel*," et le P. Adinolfi fut heureux de voir son entreprise couronnée de succès. Les développements de la chrétienté de Tong-tin-sè appartiennent à l'histoire de la Section de Sou-tseu, et ici finit l'action de celui à qui Dieu inspira la pensée de la fonder.

Le P. Adinolfi passa dans la Section de Song-kang les quatre dernières années de sa vie. Il s'y fit remarquer par son dévouement à l'Œuvre de la Sainte-Enfance, et par son zèle pour le développement du pèlerinage de Notre-Dame-Auxiliatrice à Zô-sè. C'est aussi sous son administration que fut bâtie l'église de Song-kang.

A Zi-ka-wei, à Tong-ka-dou, à Né-kiao et dans les autres districts de la Section de Kien-sè et de Vong-ié, il s'était montré partout l'homme de la Sainte-Enfance; dans le nouveau poste que la Providence venait de lui confier, son zèle pour cette belle œuvre ne se refroidit pas. A Se-king, une vierge de la famille Ouang s'était acquis, par les succès qu'elle obtenait en traitant les maladies des enfants, une réputation justement méritée. Habile à utiliser tous les moyens qui s'offraient à lui pour procurer le salut des âmes, le P. Adinolfi conçut le projet de fonder une école où des femmes se formeraient au traitement de ces maladies, et il proposa à Ouang-si-kou de leur

donner les leçons d'une science qu'elle possédait mieux que personne. La proposition fut acceptée et l'école ouverte. Les élèves n'y manquèrent pas; et plus d'un missionnaire, étranger à la Section de Song-kang, sollicita la faveur d'y envoyer des vierges qui, rentrées plus tard dans leurs chrétientés, se vouèrent comme celles des districts dirigés par le P. Adinolfi, à l'œuvre du baptême des enfants païens.

Dans les visites qu'il faisait aux Missionnaires le zélé Supérieur s'informait du nombre d'enfants baptisés au moment de la mort et se réjouissait de l'abondante moisson d'âmes recueillie par les vierges et autres femmes qui exerçaient la médecine. Quand il rencontrait ces chrétiennes dévouées, il aimait à entendre le récit de leurs prouesses spirituelles, il les encourageait, louait leur zèle, leur accordait des récompenses et leur inspirait une ardeur nouvelle pour ce ministère de charité. S'il lui avait été donné de vivre quelques mois de plus, il aurait su que du 30 juin 1873, au 1er. juillet 1874, la Section, dont Dieu lui avait confié le soin, comptait 4,406 enfants païens baptisés, et 766 nourris avec les aumônes de la Sainte-Enfance.

Les anciens Missionnaires de la Compagnie de Jésus possédaient autrefois à Song-kang une Résidence, et une église dont les ruines attestaient nos droits. Le P. Adinolfi tenait à faire briller la croix de Jésus-Christ sur le terrain même d'où le paganisme avait réussi à la faire disparaître. Ses droits étaient incontestables; il les fit valoir, et malgré les vexations du préfet de la ville qui avait juré que, sous son administration, jamais église ne serait bâtie à Song-kang, la propriété des anciens Missionnaires fut rendue à leurs successeurs.

Rentré en possession du terrain qu'il avait réclamé, le P. Adinolfi y fit bâtir une Résidence et une école. Un évènement solennel ne tarda pas à signaler à l'attention publique le nouvel établissement.

L'Empereur Tong-ze, soumis depuis son enfance à un conseil de régence, devait prendre en main les rênes du gouvernement, le 26 février 1873. Un mandement de Monseigneur Languillat, communiqué à toutes les églises du Kiang-nan, avait ordonné des prières publiques pour la personne du nouveau souverain et la prospérité de son règne;

et le dimanche de la Quinquagésime, 23 février, était le jour où Missionnaires et chrétiens devaient accomplir cet acte de respectueuse charité. Le saint sacrifice de la messe n'avait pas encore été célébré dans la nouvelle Résidence de Song-kang; le P. Adinolfi voulut qu'il le fût ce jour-là. Une salle préparée pour cette auguste circonstance tint lieu de chapelle et Notre-Seigneur descendit sur l'autel en présence d'une foule nombreuse accourue des districts voisins.

Quelques jours après, une lettre écrite par le P. Adinolfi lui-même rendait compte de la cérémonie dans les termes suivants:

" Notre fête de dimanche dernier a été très-brillante et a produit " le meilleur effet sur les païens. Ce jour où nous devions adresser " au ciel nos prières pour le jeune empereur, était en même temps " celui où, pour la première fois, il nous était donné de célébrer la " messe sur le terrain dont, après un siècle et demi, Notre-Seigneur " reprenait possession. La salle qui nous sert de chapelle était de " proportions trop exigues; nous avions dressé, à cinquante pas en " avant, la façade du grand reposoir de Zi-ka-wei, et couvert de toiles " tout l'espace intermédiaire. Des deux côtés de ce portail provi- " soire pendaient des inscriptions relatives au nouvel empereur, et, au " milieu, une troisième en l'honneur du Roi des Rois. Au sommet, " flottaient quatre drapeaux portant les saints noms de Jésus et de " Marie.

" Le concours, à l'heure de la cérémonie, était immense; et, ce " qu'il y a de plus remarquable en Chine, le silence parfait. Les " chrétiens étaient accourus de tous les districts environnants. A eux " s'étaient mêlés beaucoup de païens, parmi lesquels force lettrés et " employés des tribunaux. Tout le terrain depuis la porte du midi " jusqu'à la chapelle, y compris celui de la future église, était couvert " d'une foule compacte. Du seuil de la chapelle, le P. Tsiang adressa " à cet auditoire, aussi nombreux qu'attentif, un discours qui fut en- " tendu et goûté de tous. Douze de nos principaux chrétiens, en " chapeau rouge, récitèrent ensuite solennellement les prières prescri- " tes par Monseigneur, puis je célébrai la grand'messe, et la cérémonie

"se termina par la bénédiction du Saint-Sacrement. Les lettrés "païens, venus à la fête, ont voulu lire le mandement de notre "Vicaire-Apostolique, afin de bien s'assurer qu'il s'agissait de leur "empereur. En voyant l'empressement et la ferveur des chrétiens, "quelques-uns de ces lettrés s'étaient mis en tête que la cérémonie "avait lieu en l'honneur d'un prince étranger.

"Jusqu'à une heure très-avancée, la tente-chapelle n'a pas dé-"sempli de curieux. Beaucoup de dames païennes s'y sont fait porter "en chaise, et ce n'étaient pas les moins empressées à poursuivre de "questions notre vieux catéchiste Li-teu-fang, resté là pour satisfaire "la curiosité des visiteurs."

Tels sont les premiers souvenirs qui se rattachent à la nouvelle Résidence de Song-kang.

Peu de temps auparavant, au mois de décembre 1872, le P. Adinolfi avait fait commencer les travaux de construction de la nouvelle église; il eut la consolation de la voir terminée en octobre 1873, mais lorsqu'elle fut bénite en 1874, il avait quitté la terre pour une meilleure patrie.

L'année 1873, dont les grands souvenirs resteront gravés dans la mémoire et dans les cœurs des chrétiens du Kiang-nan, fut la dernière qu'il passa en ce monde; et il l'employa presque tout entière à procurer la gloire de Marie. Le pèlerinage de Notre-Dame-Auxiliatrice, à Zô-sè, est situé dans la Section de Song-kang. L'église, que la reconnaissance et la piété des fidèles y ont élevée, fut bénite le 15 avril, jour du mardi de Pâques; la messe pontificale qui en inaugura l'ouverture fut fixée au 1er mai; et le 24, la fête patronale devait être célébrée avec non moins de splendeur. C'était au Supérieur de la Section que revenait l'honneur de préparer ces deux grandes manifestations religieuses que les chrétiens attendaient avec une pieuse impatience. Le P. Adinolfi ne faillit point à la tâche que lui imposaient les circonstances, et il sut trouver dans son amour pour la Sainte Vierge la mesure de dévouement qu'elles réclamaient de lui. Ce n'est point ici le lieu de faire le tableau de ces fêtes; des pages ont été

écrites pour en conserver le souvenir. Qu'il nous suffise de dire que leur magnificence est due en grande partie à celui qui en fut l'organisateur; et le R. P. Foucault, Supérieur Général de la Mission, se fit vraiment l'interprète des sentiments de tous les Missionnaires, lorsqu'à Zô-sè il remercia publiquement le P. Adinolfi de l'intelligence et du dévouement dont il avait fait preuve pour rendre plus glorieux, en ces jours mémorables, le triomphe de Marie.

La Section de Song-kang qui, comme nous venons de le dire, a le bonheur de posséder sur son territoire la montagne de Zô-sè, ne pouvait manquer d'offrir à Notre-Dame-Auxiliatrice un témoignage spécial de sa piété, et son Supérieur invita les Missionnaires et les chrétiens à faire, le dimanche 11 mai, un pèlerinage au sanctuaire de Marie. Malgré les nombreux travaux qu'exige à cette époque de l'année la culture du riz, environ quatre mille chrétiens répondirent à l'appel qui leur était adressé. Tous les Missionnaires se trouvèrent à Zô-sè. La journée du samedi fut employée à entendre les confessions. Le dimanche, à six heures et demie du matin, prêtres et fidèles firent solennellement le chemin de croix sur les flancs de la montagne. Entrés dans l'église, les Missionnaires vinrent s'agenouiller devant la statue de Notre-Dame-Auxiliatrice, et en ce moment la Section de Song-kang, par la voix des pèlerins qu'elle avait députés à Zô-sè se consacra tout entière à Marie. Le P. Adinolfi célébra ensuite le saint sacrifice de la messe et donna la bénédiction du Saint-Sacrement.

Il ne lui restait plus qu'une fête à célébrer dans ce sanctuaire; il la consacra à Pie IX. Véritable enfant de la Compagnie, il vouait au chef de l'Eglise une affection inaltérable et parlait souvent de ses malheurs. Il résolut de lui venir en aide, dans la mesure de son pouvoir et au mois d'octobre, il pria les Missionnaires, dont il était le Supérieur, d'inviter les chrétiens à se réunir à Zô-sè le dimanche, 16 novembre, fête du Patronage de la Sainte Vierge, pour faire un pèlerinage et prier Notre-Dame-Auxiliatrice de mettre un terme aux souffrances du Vicaire de Jésus-Christ et aux épreuves de l'Eglise. De nombreux chrétiens accoururent à la montagne. Le R. P. Foucault,

y célébra le saint sacrifice de la messe, après avoir présidé à l'exercice du chemin de croix, auquel assistaient tous les Missionnaires. Le P. Adinolfi était déjà attaqué de la maladie qui devait le conduire au tombeau ; dans cette journée il lutta contre elle avec son énergie ordinaire pour prendre part à la fête que lui-même avait préparée ; mais ses forces étaient épuisées et il reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Zi-ka-wei, où des soins affectueux et un repos absolu pourraient lui rendre la santé. Il y arriva le 18 novembre ; et, comme tant d'autres avant lui, il ne devait en sortir que pour être transporté au champ du repos éternel.

La main de Dieu le toucha vigoureusement dans cette dernière épreuve et les souffrances ne lui furent point épargnées. Dès le début de son mal il en soupçonna la gravité, et comptant peu sur une guérison, que du reste il ne désirait pas, il mit en ordre ses papiers d'administration, détruisit les autres, et libre du côté de la terre, il n'eut plus de pensées que pour le ciel. Atteint d'une maladie de foie, il souffrait des douleurs dont la violence ne diminua jamais, et il les ressentit jusqu'au moment où les premiers symptômes de la mort vinrent le priver de l'usage de son intelligence. Tous ceux qui l'approchaient admiraient sa patience et sa douceur ; toujours calme au milieu de ses peines, il se remettait entre les mains de Dieu comme une victime résignée à subir les coups qui lui seraient portés.

La santé lui était depuis longtemps inconnue. Aux jours où ses migraines et d'autres infirmités lui laissaient quelque trève, c'est à peine s'il pouvait prendre une chétive nourriture ; durant sa maladie, son appétit, autrefois si peu sensible, disparut complètement et le Frère infirmier dut s'ingénier pour lui trouver un mets qu'il acceptât sans répugnance.

Aux fatigues du jour venaient s'ajouter de pénibles insomnies qui ne permettaient point au malade d'oublier son mal ; puis des crachements de sang et de matières fétides lui causaient d'insupportables dégoûts.

Telles furent les souffrances qui pendant deux mois assaillirent

le P. Adinolfi. Mais si son corps était abattu, son âme conservait une vigueur surhumaine. Tant que l'usage de la parole lui permit de le faire il se confessa chaque jour; chaque jour aussi il recevait la sainte communion, et cette union quotidienne, qu'il entretenait avec Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, le rendait victorieux de maintes difficultés inséparables d'une longue et pénible maladie. En effet, il prenait avec résignation et sans témoigner la moindre répugnance les remèdes qui lui étaient présentés, recevait volontiers des visites et déguisait par sa gaîté les souffrances auxquelles il était en proie. Puis quand il était seul, son crucifix, un tableau du Sacré-Cœur et une pauvre image de la Sainte Vierge devant laquelle le P. Gotteland rendit le dernier soupir, attiraient surtout ses regards et lui rappelaient toutes les affections de sa vie.

Cependant de nombreuses supplications s'élevaient vers le ciel pour obtenir la guérison du malade. Ses frères, les communautés religieuses et les chrétiens ne cessaient de prier à cette intention, mais Dieu réservait à son serviteur une récompense plus douce que des années mortelles, et il le laissa approcher jeune encore du terme de la vie. Vers la fin de la première semaine de janvier 1874, la maladie présenta des symptômes alarmants, et le 8, il reçut l'Extrême-Onction. Peu de temps après, les Missionnaires partis de leurs districts revenaient à Zi-ka-wei pour y faire les exercices spirituels de la retraite. Le P. Adinolfi voulut les voir une dernière fois. On l'avertit que ces visites trop nombreuses lui causeraient des fatigues funestes ; mais arrivé sur le bord de la tombe il ne songeait point à retarder de quelques heures le moment d'y descendre, et sa chambre fut ouverte à tous pour un suprême adieu. Quelques jours après, il perdit l'usage de la parole, et le 4 février, à trois heures du matin, il quitta cette terre d'exil pour entrer dans la véritable patrie.

Les faits qui viennent d'être racontés n'ont fait connaître qu'imparfaitement le P. Adinolfi, ceux qui suivent vont nous révéler sa vie intérieure.

A tout homme échoit ici-bas un triple devoir, que le ciel lui

impose : il doit servir Dieu, aimer le prochain, et orner son âme des vertus dont Notre-Seigneur nous a donné l'exemple. Le P. Adinolfi accepta joyeusement ces grandes obligations en apparence si pénibles, mais si douces au cœur de celui qui les comprend.

Jeune encore, il sentit le besoin de se vouer au service de Dieu par un triple lien, et jusqu'à son dernier moment il bénit le jour où Notre-Seigneur agréa ses premiers vœux ; il était heureux d'être l'homme lige du monarque du ciel. Cette pensée lui souriait, et il déplorait le malheur de ceux qu'elle irrite. "Les hommes de notre "temps, disait-il un jour, ont une malice que l'on ne retrouve pas "dans les siècles passés. Autrefois la perversité venait des passions ; "on les aimait et le cœur offensait par faiblesse un Dieu dont il solli-"citait plus tard le pardon. Aujourd'hui on conteste à Dieu le droit "de commander ou on l'accuse d'abuser de sa puissance pour nous "tyranniser. L'esprit de Satan s'est emparé des hommes ; ils déclarent "qu'ils ne serviront pas Dieu :" Le P. Adinolfi gémissait en songeant à ces doctrines qui ne sortent de l'enfer que pour y attirer des victimes, et il ne se vouait qu'avec plus d'ardeur au service de Celui qu'il avait choisi pour maître.

Malgré la faiblesse de sa santé, il affrontait avec ardeur le travail des missions, prêchait plusieurs fois par jour et tenait surtout à préparer lui-même les chrétiens à recevoir dignement le sacrement de Pénitence.

Il lui arrivait souvent de quitter le confessionnal pour se soustraire aux violences d'une migraine que rien ne pouvait maîtriser ; il s'enveloppait alors la tête d'un morceau d'étoffe, souffrait avec patience, et, quand la nuit lui avait procuré quelque repos, il se mettait le lendemain au travail avec une nouvelle énergie.

Grâce à ces douleurs et à d'autres qui, sans être aussi apparentes, n'en étaient pas moins vives, il n'en était que mieux préparé à comprendre les souffrances de Notre-Seigneur, et son amour infini pour les hommes. Aussi, en exhortant les chrétiens à la contrition au tribunal de la Pénitence, leur faisait-il une vive peinture des douleurs

que le Divin Maître a endurées sur le Calvaire ; et remuait-il profondément leurs âmes ; puis, quand il leur demandait s'ils consentiraient encore à offenser un Dieu, mort pour eux sur la croix, pour toute réponse il n'obtenait parfois que des larmes et avait la consolation d'offrir au Seigneur des cœurs repentants.

Ses journées se passaient en grande partie au confessionnal, où il travaillait à réconcilier les hommes avec Dieu ; ce ministère de paix ne cessa pour lui qu'au moment où la maladie vint l'avertir de se préparer à la mort. Et cependant depuis plus de vingt années il éprouvait un désir qui ne fut point exaucé ; il demandait le martyre et voulait servir Dieu jusqu'à la complète effusion de son sang. Telle était l'ambition de son cœur. Elle ne fut connue que d'un Religieux qui la partageait avec lui, et tous deux signèrent à Zi-ka-wei, le 1er septembre 1851, une pièce sacrée par laquelle ils s'engageaient à demander l'un pour l'autre la faveur insigne de sceller de leur sang la foi de Jésus-Christ. Dieu n'oublia pas ce noble élan d'un cœur qui l'aimait ; et il fit don à son serviteur d'une abondante mesure de souffrances aux derniers jours de sa vie.

L'amour du prochain fut encore un des traits caractéristiques de la vertu du P. Adinolfi : il était heureux de trouver l'occasion d'exercer la charité. Lors de la rébellion qui fit affluer à Chang-hai ces masses d'émigrés dépourvus souvent des choses les plus nécessaires à la vie, il mit tout en œuvre pour les secourir dans la mesure de son pouvoir. Les Scolastiques habitaient alors la Résidence de Tong-ka-dou ; aux jours de promenade il leur donnait à tous des sapèques pour faire l'aumône aux pauvres qui la leur demanderaient. Il ne sortait jamais lui-même sans prendre quelque argent et rentrait souvent, la bourse vide. En se rendant un jour de Chang-hai à Zi-ka-wei, il rencontra une foule nombreuse agglomérée sur les bords du canal près d'une station de la douane, dont les agents interdisaient le passage à une barque occupée par une famille de pauvres émigrés. Il s'arrêta, prêta une oreille attentive aux paroles des spectateurs et s'aperçut que la barque était arrêtée parceque ceux qui la montaient ne

pouvaient fournir une piastre exigée comme droit de passage. Témoin de la désolation de ces infortunés que les passants se contentaient de plaindre, il ne se sentit pas le courage de continuer sa route sans leur venir en aide ; il leur fit immédiatement l'aumône d'une piastre, qu'ils reçurent avec les démonstrations d'une sincère reconnaissance, et il eut la consolation de les voir partir pour Chang-hai, terme de leur voyage.

A l'époque où il était Supérieur de la Section de Kien-sè et de Vong-ié, une vierge désirait se procurer un peu d'argent en vendant quelques arpents de terre. Plusieurs membres de sa famille s'opposaient injustement à cette vente. Incapable de triompher de leurs menées odieuses, elle eut recours au P. Adinolfi et le pria de lui venir en aide. Pareille cause souriait au dévouement du Père ; il trouvait une occasion de protéger la faiblesse d'une pauvre femme contre la tyrannie de ses parents, il en profita sans tergiverser, se rendit à l'endroit où étaient situées les terres, les fit vendre secrètement, et personne n'osa lui demander compte de son énergique et charitable démarche.

Il fut chargé, comme nous l'avons vu, de la Section de Song-kang qui renferme plusieurs milliers de pêcheurs, gens simples, laborieux, dont la piété et les bonnes mœurs réjouissent le cœur du missionnaire. Quand il se trouvait au milieu d'eux à Ta-lé-kiao, à Yang-ze-iu, à Tse-haong, à Kong-tsieu-dé, sa figure prenait une expression de contentement dont les pêcheurs n'étaient pas les derniers à s'apercevoir ; sa conversation était affectueuse, il s'informait du succès de leur pêche, leur adressait maintes questions relatives à l'état de leurs familles ; et ces bonnes gens accueillaient avec joie ces marques de charité. Entre autres preuves de son affection les pêcheurs de Yang-ze-iu n'oublieront jamais celle qu'il leur donna, le 30 novembre 1872, jour de la fête de S. André, leur patron. Le matin, Monseigneur Languillat avait administré la Confirmation ; le temps était magnifique et toutes les barques alignées le long du canal, voisin de l'église, avaient l'avant fixé près de la rive. Le P. Adinolfi voulut procurer à ses pêcheurs une agréable surprise ; sur son invitation, Sa Grandeur

se rendit auprès d'eux. Agenouillés sur leurs barques ou groupés sur le rivage, ils attendaient le moment où leur Evêque passerait et où ils recevraient de lui avec sa bénédiction quelqu'une de ces paroles sympathiques qui font tant de bien au cœur du pauvre, lorsqu'elles tombent d'une bouche vénérée. Leur espérance ne fut point frustrée; à l'exemple du Divin Maître, Monseigneur se prêta avec sa bonté ordinaire aux désirs de ces pieux fidèles, il leur parla comme un Père sait parler à ses enfants et ne les quitta qu'après les avoir bénis. Le missionnaire, en accompagnant son Evêque, était heureux de la joie que goûtaient les pêcheurs et acquérait de nouveaux droits à leur affection.

A Tse-haong se trouvent les pêcheurs du Ta-hou. L'un d'eux allait bientôt tomber dans la misère. Le P. Adinolfi l'avait remarqué. Sa barque usée par un trop long service ne pouvait plus tenir le lac, et chef d'une assez nombreuse famille il voyait son argent disparaître pour subvenir aux besoins de ses enfants: il lui était impossible d'acheter une barque neuve et l'ancienne ne pouvait être réparée. Le Père l'avait questionné sur l'avenir, et le pauvre pêcheur avouait que bientôt il perdrait tout moyen de gagner sa vie. Il attendait du reste avec calme le moment douloureux, où il serait obligé de dire à ses enfants d'aller chercher ailleurs un peu de travail pour ne pas mourir de faim. La bourse d'un missionnaire est trop légère pour soulager semblable infortune, mais le cœur a des ressources plus précieuses que l'or. Le P. Adinolfi vint en aide au pêcheur et sollicita pour lui la générosité de quelques armateurs de Chang-hai. Dieu bénit sa pieuse démarche, et l'on vit bientôt apparaître dans le canal de Tse-haong une belle barque pontée, toute neuve, munie de deux grands mâts et d'une large cabine: c'était un présent offert au vieux pêcheur par ceux dont le P. Adinofi avait su toucher le cœur. La barque sillonnera longtemps encore les eaux du Ta-hou, mais son nouveau maître cessa bientôt de la diriger. A la fin de décembre 1873 il arrivait à Tse-haong; c'était le dernier voyage qu'il faisait sur cette terre. Les fatigues de son rude métier avaient épuisé ses forces

et une maladie opiniâtre le conduisait au tombeau. Il venait demander au missionnaire les derniers secours de la religion pour paraître devant Dieu. Le P. Adinolfi était alors à Tse-haong pour y célébrer la fête de Noël. Il administra l'Extrême-Onction au malade et lui donna le Saint-Viatique, Pendant trois jours encore il lui porta la communion dans sa cabine ; puis, quand le pêcheur eut rendu le dernier soupir, il présida à ses funérailles. " *Que le vieux chef de barque est heureux !* disaient les chrétiens ; *et que le Père est bon de lui avoir donné quatre fois le corps de Notre-Seigneur !* " Le pieux missionnaire se félicitait lui-même d'avoir été témoin de la belle mort du pêcheur du Ta-hou.

La charité du P. Adinolfi n'était jamais plus grande que quand il trouvait l'occasion d'arracher une âme au pouvoir du démon. Vers la fin de sa vie, il apprit que dans la chrétienté de Ki-kang-tsen, au district de Tsing-pou, le fils d'une pauvre néophyte ne rencontrant plus dans la maison de sa mère, devenue veuve, que la misère et la faim, s'était refugié auprès de son oncle, païen entêté, qui ne lui permettait pas d'observer les pratiques du christianisme. Il avait déjà oublié les quelques prières qu'il avait apprises, ne songeait point à faire sa première communion et, aux jours de dimanche et de fêtes, on l'empêchait de se rendre à l'église. Pour remédier à un si grand mal il ne restait qu'un parti à prendre ; il fallait décider cet infortuné jeune homme à quitter le triste asile où il s'était refugié. Le P. Adinolfi le fit appeler, lui exposa paternellement les dangers que courait son âme, dont il semblait ignorer le prix ; et lui demanda s'il ne serait pas heureux de sortir de la maison de son oncle, où la pratique de la religion lui devenait impossible. Le néophyte reconnut la sagesse des conseils qui lui étaient donnés et déclara qu'il voulait désormais vivre en chrétien ; mais il ne savait à quelle porte frapper pour échapper à la misère. Le P. Adinolfi eut bientôt tranché cette difficulté ; il l'emmena avec lui sur sa barque lui mit une rame à la main, et lui dit de la mettre en mouvement tant bien que mal pour commencer son apprentissage de batelier. Le métier souriait au nouveau

protégé ; la nourriture lui était donnée à discrétion, et maints cadeaux du Père venaient compléter son trousseau jadis assez léger. Il se mit à apprendre les prières qu'il avait oubliées, et la doctrine chrétienne qu'il n'avait jamais bien connue ; puis, au bout de quelques mois, il put faire sa première communion et commencer une vie nouvelle. Depuis cette époque il continua de rester auprès de son bienfaiteur, et après avoir béni sa charité il put chaque jour admirer sa patience et ses autres vertus durant les deux mois qui précédèrent sa mort.

Si la charité du P. Adinolfi était énergique lorsque les circonstances l'exigeaient. elle savait aussi être patiente pour procurer le salut des âmes. Dans une chrétienté de la Section de Song-kang il avait à son service un homme peu intelligent, sans initiative, incapable d'exhorter les païens, bien qu'il rencontrât souvent l'occasion de se mettre en rapport avec eux ; il songea plusieurs fois à le renvoyer dans sa famille ; et cependant il n'osa jamais prendre cette résolution ; car il redoutait pour cet homme la conséquence d'un renvoi et craignait de le voir abandonner la pratique de la religion. Il le supporta avec patience, lui laissa son emploi pour lui épargner les dangers d'une position nouvelle et sauvegarda ainsi sa foi et son salut éternel.

Voué depuis longtemps à la souffrance, il en connaissait l'amertume ; aussi sa charité semblait-elle redoubler envers ceux que la maladie retenait sur un lit de douleur. Pendant son séjour à Tong-ka-dou et à Zi-ka-wei il y vit arriver de nombreux Missionnaires que le typhus ou des fatigues excessives contraignaient de quitter leurs districts ; il leur prodiguait ses soins, et ses paroles affectueuses redisaient la charité de son cœur.

"*Le P. Adinolfi a été pour moi une mère,*" disait l'un d'eux, en se rappelant les jours d'angoisse qui l'avaient conduit aux portes du tombeau. Ces sentiments de reconnaissance sont partagés par tous ceux qui vinrent lui demander l'hospitalité pendant leur maladie.

Les faits qui nous venons de citer nous montrent comment il comprenait le service de Dieu et l'amour du prochain ; quelques lignes écrites de sa main vont nous révéler ses sentiments les plus intimes

et les pensées les plus habituelles de son âme.

La vie de l'homme sur la terre est un combat, a dit Job. Le P. Adinolfi aurait pu prendre ces paroles pour devise ; car il fut constamment en lutte contre lui-même et les consolations divines lui semblaient inconnues. Dans ses notes de retraites annuelles, où, depuis 1855 jusqu'à 1873, il a consigné toutes les aspirations de son cœur et qui ont échappé à la destruction commune de ses papiers, on ne rencontre partout que les traces d'un combat opiniâtre ; la suavité des paroles, l'onction des pensées, les joies de la conscience ne se trouvent nulle part.

Sa santé fut presque toujours languissante ; et une chûte grave, qu'il fit peu de temps après son arrivée en Chine, lui causa des migraines dont il souffrit jusqu'à la mort. Son estomac délabré se refusait parfois à prendre la moindre nourriture ; et, pour se mortifier, il s'abstenait encore des aliments qui lui promettaient une digestion facile. Puis, oubliant son état de souffrance, il écrivait dans ses notes : "Qu'ai-"je fait pour punir ce corps ?.... comment se fait-il que je lui accorde "tout et que je ne lui refuse rien ?

"*Pourquoi ne prenez-vous pas ce mets ?*" lui demandait un Père ; *il irait bien à votre estomac.*" Sa réponse, involontairement sans doute, vint dévoiler sa pensée : " *Je l'aime beaucoup ;* dit-il, *et c'est pour cela que je n'en mange pas. Je craindrais de faire quelque excès.*" Il déguisait sous ces paroles l'esprit de mortification dont il était animé.

Dans les dernières années de sa vie quelques œufs salés et un peu de riz formaient presque toute sa nourriture ; et malgré ce régime plus que frugal il continuait à se livrer aux différentes œuvres du ministère apostolique.

En 1858, il fit les exercices de la grande retraite. Désir des humiliations, besoin de travailler au salut des âmes, lutte contre son caractère, telles sont les pensées principales qui le dominèrent pendant trente jours. Il demandait à Notre-Seigneur la grâce de rester fidèle à son étendard au milieu des humiliations et des mépris :

"Mon Jésus, lui disait-il, si vous voulez pour ma plus grande

"humiliation me laisser mes défauts, spécialement mon impatience "extérieure, que votre volonté soit faite. Si vous voulez que je souffre "de grandes douleurs, faites en sorte qu'elles ne tournent pas à ma "louange. Si vous voulez vous servir de moi pour opérer quelque "bien dans les âmes, faites qu'il ne m'en revienne que de la confu- "sion. Je ne mérite pas une si grande faveur; cependant je vous la "demande par l'intercession de votre Sainte Mère, et je vous prie au "nom de ses mérites de m'accorder les grâces nécessaires pour vivre "et mourir dans votre chère Compagnie au milieu des humiliations." Ces paroles devinrent pour lui une prière, qu'il récita jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Son désir des humiliations ne resta point dans ces lignes à l'état de lettre morte, mais il le mit immédiatement en pratique. Les usages de la Compagnie n'étaient pas alors tous en vigueur comme aujourd'hui; celui de se rendre à la cuisine pour y laver la vaisselle était inconnu; et des domestiques remplissaient seuls cet office que l'on ne pouvait confier aux Frères coadjuteurs attachés à d'autres emplois. Le P. Adinolfi revêtu d'un tablier apparut un jour, pendant le dîner au milieu des domestiques et se mit à laver plats et assiettes comme le dernier d'entre eux. La nouveauté du spectacle excita un étonnement facile à comprendre; ces bonnes gens peu habitués à recevoir semblable auxiliaire et peu familiarisés aussi avec les pratiques d'humilité se demandaient ce que signifiait la démarche du Père; ils en comprirent bientôt le sens et leur étonnement se changea en admiration.

La vie religieuse n'est pas semée d'humiliations et le Jésuite qui, pour acquérir l'humilité, se contenterait de les attendre sans recourir à d'autres moyens, ne ferait pas de rapides progrès dans cette vertu. Le P. Adinolfi avait l'esprit trop droit pour ne pas comprendre cette vérité: il voulut aller lui-même au devant de l'humilité pour se familiariser avec elle et l'aimer de cœur comme Notre-Seigneur lui-même l'a aimée. En étudiant ses tendances les plus intimes il s'était aperçu que l'aiguillon de la vaine gloire se faisait parfois sentir au fond de son âme; il écrivit dans ses notes, au cinquième jour de la

seconde semaine: "Voici un avertissement pour toi, au chapitre VIIe "des Industries: "Il ne faut jamais raconter ses affaires, même sous "prétexte d'édification. Une nourriture bonne pour un homme qui "jouit de la santé est nuisible à un malade: les malades spirituels ne "songent guère à l'honneur de Dieu, et ne cherchent que leur propre "gloire en de pareils récits." Je reconnais que cet avertissement con-"vient parfaitement à mon état actuel."

Cette pensée l'occupa jusqu'à la fin de sa retraite; elle revenait sous sa plume sans ménagement et sous cette forme d'apostrophe qui lui était familière. En méditant sur le baptême de Notre-Seigneur il se disait: "Jésus-Christ a abandonné pour toi sa très-chère Mère, "qu'il aimait *intensissime*, et en qui son cœur trouvait sa seule conso-"lation. Marie elle-même a souffert pour toi cette séparation dure "à son cœur. Et toi, tu refuserais à Notre-Seigneur le sacrifice d'une "vaine estime et de ta réputation?"

La vue des humiliations que le Divin Sauveur eut à subir dans la maison de Caïphe lui faisait écrire ces paroles: "Dans le monde "les hommes qui aiment à parler à tout propos des services qu'ils ont "rendus à leurs amis s'en font détester. Or Jésus qui a tant souffert "pour toi, ne te demande en retour que quelques petits services qu'il "récompensera éternellement; et, après les lui avoir rendus, tu dési-"rerais recevoir les louanges des hommes?"

Puis, non content de s'infliger ces avertissements; il prenait les moyens d'en assurer l'efficacité, et ajoutait en note: "Après les "Exercices, l'objet de mon examen particulier sera de ne jamais rien "dire, même sous prétexte d'édification, qui puisse m'attirer les lou-"anges des hommes."

La fin de sa grande retraite arrivée, il déposa sur son cahier une dernière pensée qui résumait toutes celles qu'il avait déjà écrites; et, après les quatre lettres initiales de la devise de la Compagnie: "*Ad majorem Dei gloriam*," on y lit cette parole empruntée à S. Jean-Baptiste: "*Oportet illum crescere me autem minui.*"

Le P. Adinolfi ne fut point entaché de cette félonie orgueilleuse

qui cherche à ravir à Dieu l'honneur qui lui est dû; il n'aimait pas à paraître; se contentant d'avoir Notre-Seigneur pour témoin de ses actions, il parlait peu de lui-même et ensevelissait dans l'oubli le bien qu'il semait sur ses pas. Lorsqu'il eut établi l'Apostolat de la Prière dans la paroisse de Tong-ka-dou, le R. P. Gonnet, Supérieur-général de la Mission, le pria de faire part de cette nouvelle au Directeur du Messager du Sacré-Cœur; il obéit, signa sa lettre, mais il l'écrivit de manière à laisser croire qu'il ne se trouvait point mêlé aux faits qu'il raconte; il y parle du *Père chargé de la paroisse de Chang-hai.* Ce trait nous révèle la pratique de son cœur; et cette pratique lui devint si familière qu'à l'avenir il ne ressentit plus vraisemblablement l'aiguillon de la vaine gloire. Une fois seulement ses notes de retraite accusent une impression qui l'oblige à se rappeler à l'ordre, mais sans insistance. Il écrivait en 1869: "*Ama nesciri et pro nihilo reputari.*" Telle est la sagesse des Saints. L'aurais-tu "oublié? Toutes les inquiétudes dans les affaires viennent de ce "qu'on cherche plus sa réputation que la gloire de Dieu."

Le zèle du salut des âmes, comme le besoin de l'humilité, fut aussi pour lui, durant sa grande retraite l'objet des plus sérieuses réflexions, et la contemplation de Notre-Seigneur instruisant ses disciples sur la montagne lui fournit les suivantes:

"Combien grandes étaient la modestie, la douceur et la patience "de Jésus-Christ quand il enseignait sa doctrine! Bien plus, quel "n'était pas son respect pour des pêcheurs grossiers et ignorants qu'il "voulait conduire peu à peu à la sainteté la plus sublime!"

"Et toi, à quel titre es-tu chargé des âmes? Tu dois être leur "père, leur *pasteur* et leur maître. Tu dois donc les aimer, tu dois "veiller sur elles et les instruire par tes exemples et ta doctrine com-"me Jésus-Christ. Avec ton impatience leur inculqueras-tu la "patience? Ta colère leur inspirera-t-elle la douceur? Toi, leur "père, leur pasteur et leur maître, si tu ne les aimes pas comme "Jésus-Christ les a aimées, comment pourras-tu leur prêcher la "charité de Jésus-Christ?"

Puis, après avoir écrit ces lignes, afin qu'elles ne restent pas une lettre morte, il arrive aux moyens pratiques et ajoute :

" Dans les missions, tu auras soin de méditer, au moins le premier " jour, les trois points suivants : 1° Combien, comment et pourquoi " Jésus-Christ aime les âmes ; 2° par qui et pourquoi ces âmes ont- " elles été confiées à tes soins ; 3° comment Jésus-Christ, dont tu " dois suivre les exemples, a-t-il exercé ses fonctions de père, de " pasteur et de maître ? Réfléchis à cette parole de S. Paul : " *Filioli* " *mei quos iterum parturio, donec perficiatur in vobis Christus.*" Mais " si tu ne possèdes pas en toi la forme de Jésus-Christ, comment " pourras-tu sans elle engendrer des fils spirituels ? "

Nous avons vu, en racontant ses travaux durant les missions, le zèle dont il faisait preuve malgré ses souffrances. Ce zèle ne calmait pas toujours ses inquiétudes et ne l'empêchait pas de s'adresser les plus durs reproches. On lit ces paroles dans ses notes de 1866 : " Pense à ces zouaves qui, au siége de Sébastopol, se disputaient avec " la garde impériale pour obtenir un poste d'honneur où la mort les " attendait. Et moi, pour Jésus, je suis toujours à me demander si " le commandement est commode, ou si, n'étant pas commode il " pourrait être changé. Au lieu de faire l'ouvrage du Seigneur je " cherche mes aises et ma réputation."

Deux ans plus tard, il ne contestait plus l'existence de son zèle, mais il se demandait s'il possédait les qualités requises pour travailler avec fruit au salut du prochain : " Sans l'union à Dieu, se disait-il, " je pourrai convertir quelques âmes par accident, comme le diable en " convertit lui-même quelquefois ; mais je ne serai jamais un véritable " instrument entre les mains de Dieu. Finalement, sans l'oraison " qui pourra donner de l'efficacité à mes paroles ? " Il repassait ensuite dans sa mémoire avec étonnement les fonctions sublimes que le missionnaire est chargé d'exercer : " Médecin, maître, père et pas- " teur des âmes ! ! ! " et pour stimuler son ardeur il s'adressait ces paroles : " Tu es un médecin choisi par Jésus-Christ, *qui tulit infirmitates* " *nostras, et cujus livore sanati sumus.* Oserais-tu imiter un médecin

"salarié et sans pitié! Jésus-Christ t'apporte sur ses épaules une "pauvre brebis pour la laver dans son sang; voudrais-tu la chasser et "la maltraiter? Jésus s'indigna contre ceux qui le priaient de ne "point avoir d'entrailles de charité pour les pécheurs, combien à plus "forte raison s'indignera-t-il contre toi!"

Au tribunal de la pénitence il était plein de miséricorde et conseillait à tous les Missionnaires soumis à sa juridiction d'imiter cette conduite. L'un d'eux, après avoir exposé un cas de conscience lui demandait si en pareille circonstance, on pourrait donner l'absolution. "*Ah! mon bon Père*, répondit-il en paraissant étonné d'une pareille question, *donnez, donnez donc l'absolution.*" La rigueur dans la conduite des âmes était pour lui chose intolérable.

La question de la conversion des païens le préoccupa toute sa vie. Pendant son séjour à Zi-ka-wei, il parcourut les villages voisins pour annoncer la religion de Jésus-Christ, et son apostolat ne produisit aucun fruit de salut. Sa qualité d'Européen n'était pas étrangère à cet insuccès; il est même probable qu'elle en fut la principale cause. Mais comme son zèle était calme et raisonné, il ne se déconcerta pas; et chercha les moyens de faire annoncer aux païens par une autre bouche les vérités qu'ils ne voulaient pas recevoir de la sienne. Lorsque le Chinois consent à entendre un de ses compatriotes exposer le sens de la doctrine catholique, et que les premières lueurs de la lumière divine commencent à éclairer son intelligence, il éprouve moins d'antipathie pour le missionnaire étranger, il lui accorde même volontiers quelque estime. Si, poussé par l'action de la grâce, il éprouve un premier désir de conversion, il ne refusera pas ordinairement de rendre visite au missionnaire; l'étranger disparaît alors à ses yeux, et il ne considère plus que le ministre d'une religion, dont il veut devenir membre. Telle est la marche assez ordinaire des conquêtes faites au sein du paganisme dans le Kiang-sou méridional; la difficulté consiste à trouver des hommes qui veuillent et qui puissent les préparer: en un mot, chercher et former des apôtres, voilà une des principales œuvres du prêtre dans les Missions. L'échec qu'il subit à Zi-ka-wei,

lors de sa première tentative d'apostolat, préparait le P. Adinolfi à changer ses moyens d'action; il se mit donc à la recherche des personnes capables de seconder ses vues. Dès qu'il rencontrait dans une chrétienté un homme fervent et instruit des vérités religieuses, il l'invitait à se mettre en rapport avec les païens pour leur faire connaître la doctrine catholique et les exhorter à en suivre les règles. S'il apprenait qu'une chrétienne avait des rapports faciles avec les femmes païennes il l'engageait à en profiter pour faire briller à leurs yeux les lumières de la foi; et grâce à ces moyens il voyait chaque année un certain nombre d'infidèles entrer dans le bercail de Jésus-Christ. Pendant qu'il était Supérieur de la Section de Song-kang, il avait toujours à sa disposition un catéchiste destiné à parcourir les campagnes pour y répandre la bonne semence de l'Evangile, et lorsqu'une solennité religieuse devait attirer dans une chrétienté les païens des villages environnants, cet homme de bonne volonté ne manquait pas d'y accourir, et de leur parler de Dieu. Il se rendait aussi à Zô-sè au temps des pèlerinages et à l'époque où les païens, pour satisfaire aux exigences du culte des ancêtres, venaient brûler des lingots de papier et offrir des sacrifices sur les tombeaux des montagnes voisines, et quand il les rencontrait près des stations du chemin de croix ou dans le sanctuaire de Notre-Dame-Auxiliatrice, il leur expliquait le sens du spectacle mystérieux qui s'offrait à leurs yeux.

Si le vertueux missionnaire était attentif à user de tous les moyens nécessaires pour procurer le salut des âmes et la conversion des païens, il n'avait pas moins de sollicitude pour écarter un obstacle capable de paralyser les efforts de son zèle. Cet obstacle il le rencontrait dans son propre caractère.

Un missionnaire, qui a bien connu le P. Adinolfi, disait de lui: "Je crois que peu de Religieux ont eu autant de combats à soutenir "pour se vaincre. D'une nature extrêmement sensible, nerveuse et "irritable il fut en proie de bonne heure à de vives souffrances occa- "sionnées pas d'affreuses migraines qui le visitaient à des intervalles "assez rapprochés, et avaient leur source dans des maux d'estomac

"qui le forçaient souvent à se priver de presque toute nourriture. "Toutes ces causes réunies auraient contribué à faire d'un homme "du monde un être colère, insupportable à lui et aux autres. Qu'avec "tout cela le P. Adinolfi se soit constamment montré prévenant, "charitable et affectueux pour ses frères, en même temps que d'une "obligeance extrême pour ses inférieurs; qu'il se soit concilié l'es-"time, la confiance et même à un haut degré l'affection de nos chré-"tiens avec lesquels il faut avoir, pour arriver là, tant de patience, "de tact et de réserve; semblable conduite et pareil succès ne furent "chez lui que le résultat d'une lutte continuelle contre son caractère. "Il en avait à peine subi quelque fâcheuse impression, qu'il la ré-"parait immédiatement par des procédés aimables et pleins de "charité."

Ce caractère difficile il ne cessa jamais de le combattre, mais il l'acceptait des mains de Dieu avec une parfaite résignation.

Notre-Seigneur bénit cette disposition de son serviteur en lui accordant le don d'une humilité profonde et en lui inspirant les plus bas sentiments de lui-même. Dans les pages dont nous avons déjà cité quelques fragments, le P. Adinolfi ne parle de lui qu'avec les accents de la douleur et du plus grand mépris. La méditation de la bonté infinie du Cœur de Jésus à son égard lui faisait écrire en 1861 les lignes suivantes: "Ma vie religieuse peut véritablement être com-"parée à une couronne d'épines qui serre et perce de toutes parts le "Cœur de Notre-Seigneur."

D'année en année les sentiments de son humilité deviennent plus vifs et plus profonds: "Par ma vie remplie de péchés, disait-il encore, "j'ai déshonoré la Compagnie, comme l'enfant d'une noble famille "qui vivrait dans l'infamie."

Une pensée non moins humble s'échappait plus tard de son cœur et il s'adressait ces reproches: "Que de péchés! que de grandes fau-"tes! combien peu de bonnes œuvres! Et cependant que de grâces, "que de lumières et de secours n'ai-je pas reçus! Oserais-je me com-"parer à tant de pauvres chrétiens ignorants, grossiers, qui ont si peu

"de secours et sont exposés à de si grands dangers.... Se rapetisser, "s'abaisser pour imiter Jésus-Christ; voilà le point sur lequel appu-"yaient les Saints.. Le sentiment intérieur d'humilité ne devrait pas "être si difficile pour moi qui ai commis tant de péchés et abusé de "tant de grâces."

Quelque brèves que soient ses notes de retraite, les sentiments d'humilité y occupent presque toujours une place. Il éprouvait le besoin de confier au papier, pour ne les oublier jamais, ces dures pensées qui alimentaient la vertu dans son âme et lui ont mérité sans doute au ciel une glorieuse couronne; nous les grouperons ici sans distinction de date: "Depuis dix-sept ans de Compagnie je n'ai pas "encore commencé à aimer et à suivre sérieusement Jésus-Christ "pauvre, humilié, souffrant, crucifié. — J'ai abusé moi seul de plus de "grâces que plusieurs centaines de damnés. — Entre les Pères et les "Frères de la Compagnie je suis comme un mendiant au milieu des "princes d'une royale famille. — Ya-t-il un chrétien dans mon district "qui ait commis autant de péchés que moi? — Qui étais-je pour que "le bon Dieu m'ait appelé? Que serais-je devenu, s'il ne m'avait "appelé? Et cependant que de moyens de sanctification dont j'ai "abusé! Et si Dieu s'était fatigué de me supporter, je serais devenu "un second Judas. — J'ai été jusqu'à ce jour comme un homme im-"monde et couvert de lèpre, qui se trouverait mêlé à des anges et à "des saints au milieu d'un jardin odoriférant. Que la miséricorde "de Dieu envers moi a été grande! L'infection de mes péchés a sur-"passé la bonne odeur des vertus de mes compagnons."

L'humilité avait jeté de si profondes racines dans son âme que toute parole dite à sa louange lui semblait intolérable. La patience avec laquelle il supporta les violentes douleurs de sa dernière maladie était un objet d'édification pour la communauté de Zi-ka-wei; quant à lui, il s'étonnait qu'on pût le croire patient et cette pensée lui était singulièrement pénible.

Plus grand encore fut son étonnement lorsque, sa maladie ne laissant plus aucun espoir de guérison, il acquit la certitude de mourir

au sein de la Compagnie. Depuis longtemps il se regardait comme indigne de cette faveur. "Mes péchés sont si nombreux et si graves, "écrivait-il douze ans avant sa mort, j'ai abusé de tant de grâces; ma "tiédeur est si grande et mes défauts sont si multipliés que je dois "être étonné que Dieu ne m'ait pas encore enlevé la grâce de la "vocation."

Cette pensée revient de nouveau sous sa plume dans une autre retraite et il se fait cet humble et pénible aveu: "Pourrais-je bien "affirmer que dans quinze années de vie religieuse j'ai passé complè-"tement une minute selon l'esprit de la Compagnie?.. Souviens-toi "de X...et d'autres; n'as-tu pas mérité le même sort."

Pour échapper à ce sort qu'il méritait d'autant moins qu'il s'en croyait plus digne il récitait chaque jour une prière dans la quelle il demandait à Notre-Seigneur la grâce de rester fidèle à sa vocation.

Quand un de ses Frères quittait ce monde pour la vraie patrie, il lui enviait ce bonheur: la mort dans la Compagnie était l'objet de ses vœux les plus ardents. Se trouvant un jour à Zô-sè avec un autre Père la conversation tomba sur les Missionnaires que Dieu avait appelés à lui. "*Pour moi*, dit-il, alors, *quand je suis malade, je ne* "*réciterais pas même un* Ave Maria *afin d'obtenir ma guérison; j'ai* "*trop envie de mourir dans la Compagnie; pour nous tout est là.*" Dans les derniers jours de sa vie il se plaisait à répéter ces paroles; au dire du Frère infirmier c'était là son refrain.

Les années que le P. Adinolfi passa sur cette terre furent marquées au cachet de la croix: souffrances de l'âme et douleurs du corps, rien ne lui fut épargné. Connut-il jamais les consolations que Dieu accorde parfois à ses serviteurs au milieu de leurs peines; il n'a laissé aucune page qui puisse autoriser à le dire, une parole échappée de sa bouche annonce même que s'il les connut, elles lui étaient au moins peu familières. Pendant qu'il était Recteur du Collége de Zi-ka-wei, le jour de sa fête, la mort d'un novice vint troubler la joie des élèves et de la communauté: "*Je m'y attendais*, dit-il alors, *car c'est aujourd'hui ma fête.*"

Cette parole, la dernière que nous citerons ici, laisse entrevoir une voie semée de peines morales où nous ne pouvons suivre le P. Adinolfi. Il l'a parcourue humblement, dans le silence de la douleur; et, s'il retraça jamais sur le papier les angoisses qu'éprouve une âme appelée de Dieu à gravir le sentier du Calvaire, ces souvenirs sont perdus pour nous. Mais ceux que nous avons invoqués depuis le jour où il franchit le noviciat de Sorrento jusqu'à celui où il quitta la terre pour une autre patrie, nous permettent de payer à sa mémoire un tribut de louanges justement mérité: il combattit sans cesse les bons combats, à la fin de sa course il se sentait animé de la même ardeur qu'à l'heure où il la commença; il conserva intact le dépôt de la foi, fit briller parmi les infidèles le flambeau de l'Evangile, et il ne lui reste plus qu'à recevoir au Ciel la couronne de gloire que Dieu réserve à ceux qui l'ont aimé et fidèlement servi.

P. ARTHUR PHARAZYN.

Arthur Pharazyn naquit à Poperinghe, ville du diocèse de Bruges, le 15 mars 1842. Il eut le bonheur d'avoir pour mère une femme vraiment chrétienne, et qui joignait une grande force de caractère aux vertus dont Notre-Seigneur avait orné son âme. Etrangère aux vaines pensées du monde, elle ne l'élevait que pour Dieu; et lui, de son côté, sut se montrer docile à celle qui lui indiquait la route du Ciel. Cette éducation chrétienne décida plus tard de l'avenir de sa vie. *Ne dimittas legem matris tuæ; ut addatur gratia capiti tuo*, dit l'Esprit Saint, au livre des Proverbes. Les grâces promises aux enfants qui restent fidèles aux enseignements de leur mère, furent accordées au jeune Arthur.

Sa ville natale possède un collége; c'est là qu'il reçut les premiers éléments des lettres humaines. Doué d'une nature ardente, il en suivait parfois les élans inmodérés, sans mériter cependant aucun reproche grave, et la tendre dévotion que sa mère lui avait inspirée pour la Sainte Vierge fut le rempart qui le fit triompher des attaques du démon. Chaque jour, depuis l'âge de douze ans, jusqu'à l'époque de son entrée dans la Compagnie de Jésus, il se rendait au sanctuaire de Notre-Dame de S. Jean, célèbre dans la contrée par le concours des pèlerins qui viennent le visiter; là, agenouillé devant l'image de Marie, il lui payait son tribut d'hommages, et lui demandait la grâce de connaître sa vocation. Mais la nature avait aussi ses heures; et Arthur se livrait volontiers à son penchant pour le plaisir. La Sainte Vierge lui apparut en songe et lui reprocha sa vie dissipée. En réfléchissant à cette réprimande, il se mit à répandre des larmes amères. "Ce fut là, disait-il plus tard, le commencement de ma conversion; "et peu à peu je revins à une vie plus réglée."

La sainte Communion contribua puissamment aussi à le maintenir dans les sentiers de la vertu; et plusieurs fois, au moment où il venait de recevoir le Corps sacré de Notre-Seigneur, il crut entendre

une voix intérieure qui lui disait: "Ne t'inquiète pas; après ta seconde tu sauras ce que tu dois faire." L'avenir prouva la vérité de cette parole. En effet, pendant les vacances qui suivirent son cours d'humanités, Arthur se rendit à Angers pour y visiter une de ses tantes, religieuse de la communauté du Bon-Pasteur. Les entretiens qu'il eut avec elle furent le moyen dont Dieu se servit pour l'arracher aux dangers du monde; et, d'après ses conseils, il alla faire une retraite à la maison du Noviciat de la Compagnie. Il y avait trop de docilité dans le cœur de ce jeune homme de dix-huit ans pour que Notre-Seigneur ne lui découvrit pas la voie où il devait entrer. Arthur comprit clairement qu'il était appelé à renoncer au monde et à marcher sous l'étendard de S. Ignace. Cette vocation reconnue, il ne songea plus qu'à la suivre; et, au lieu de retourner en Belgique pour passer quelques jours au sein de sa famille, il entra au noviciat d'Angers. C'était le 7 septembre 1870.

Il connaissait assez le cœur et les pensées de sa mère pour croire qu'elle ne serait point attristée par une résolution si hardie; il s'empressa donc de lui annoncer qu'il avait choisi le Seigneur pour partage, et que, suivant le conseil de l'Evangile, mais sans cesser de les aimer, il disait adieu à sa famille et à sa patrie. La lettre chargée de ce message fut accueillie avec joie; et Arthur reçut bientôt les félicitations de sa mère qui l'exhortait à persévérer courageusement dans sa vocation. Cette pieuse femme voyait son fils en trop bonne voie pour songer à entraver sa marche.

Les Religieux qui connurent le F. Pharazyn au noviciat rendent un commun hommage à l'amabilité de son caractère; toujours gai, charitable envers tous, il gagna bientôt leur affection. Fidèle observateur des règles, il subit avec courage et ferveur les diverses épreuves destinées à fortifier la vertu des novices et prononça ses vœux à l'époque fixée par l'Institut.

Il quitta la maison d'Angers pour se rendre à S. Acheul, où il étudia la rhétorique pendant un an, et fut ensuite envoyé, comme surveillant des élèves, au collége d'Amiens. Ses succès y furent

médiocres. Vers la fin des vacances de 1864, il arrivait à Vannes, où pendant cinq années, il déploya un talent remarquable dans l'exercice de ces mêmes fonctions qu'il n'avait exercées que péniblement à Amiens.

Depuis longtemps il désirait se consacrer à l'apostolat dans les Missions et il avait maintes fois sollicité cette faveur. Elle lui fut enfin accordée. Il reçut l'ordre de quitter le collége de Vannes et de se rendre à celui de Vaugirard où il devait attendre son départ pour la Chine. Le jour en fut fixé au 27 octobre 1869, et le 17 décembre il débarquait à Chang-hai.

En France, ses années avaient été consacrées à la surveillance des élèves; arrivé en Chine, il commença ses études de théologie; mais il ne tarda pas à les interrompre. Une maladie de poitrine, dont il avait en lui le germe, se développa rapidement et résista à tous les remèdes employés pour en arrêter le cours. Il ne devait pas guérir. Toutefois il lui restait encore quelques années à vivre en ce monde et il les passa dans la pratique des plus belles vertus. La gravité de sa maladie ne l'effraya point, il l'envisageait avec calme, en se disant qu'il serait heureux de mourir sur une terre pour le salut de laquelle il eut volontiers versé jusqu'à la dernière goutte de son sang. Sa gaité naturelle ne l'abandonna pas. "Mon cher, disait-il, "un jour à l'un de ses frères en Religion, je suis au milieu du fleuve. "Il y a, dit le docteur, autant de chance pour la mort que pour la "guérison. Comme le bon Dien voudra; quant à moi, ça m'est égal." Puis, réfléchissant un jour sur la misérable condition de notre nature qui nous porte sans cesse au péché, il ajoutait dans un élan d'amour pour Notre-Seigneur: "Pourquoi demander ma guérison, quand, en "supposant que je guérisse, j'ai encore tant de dangers d'offenser le "bon Dieu."

Cependant les Supérieurs ne pouvaient voir d'un œil tranquille l'état critique du malade. La guérison, bien que difficile, n'était pas impossible; aussi s'empressèrent-ils de prendre les mesures nécessaires pour conserver à la Mission un Religieux, dont les talents faisaient

concevoir de légitimes espérances. Le climat de Hong-kong, plus doux que celui de Chang-hai, a parfois rendu à la vie des Missionnaires qui marchaient rapidement vers la tombe: on proposa au F. Pharazyn d'aller demander à ce ciel bienfaisant une santé qu'il ne pouvait plus recouvrer à Zi-ka-wei. Sa résolution fut bientôt prise. L'espoir d'une guérison qui lui permettrait de se consacrer au salut des âmes le fit accéder sans peine au désir des Supérieurs, et le 5 octobre 1871 il s'embarquait pour Hong-kong. Il y fut accueilli avec une charité toute fraternelle par M. Ozouf, procureur de la Congrégation des Missions-Etrangères.

Une amélioration sensible se fit d'abord sentir dans l'état du malade; il se plaisait lui-même à la constater dans ses lettres, mais sans compter sur une guérison complète; et une idée pénible venait assombrir les premiers rayons d'espérance qui avaient brillé à ses yeux: "Je ne valais pas la peine qu'on s'occupât tant de moi, écrivait-il de "Hong-kong, et puis une pensée jette un vide sur ma joie; j'ai peur "de mourir loin de vous. Je sens maintenant ce qu'il en coûte de se "séparer de ses frères, et combien je tiens à la Compagnie par le "fond de mon âme."

Cet éloignement de ses frères, qui attristait son cœur, ne fut pas de longue durée. La maladie triompha du climat; tout espoir de guérison disparut peu à peu et le F. Pharazyn dut quitter cette maison de M. Ozouf, où des soins, inspirés par la charité la plus délicate, lui avaient été prodigués pendant deux mois. Le 15 décembre, il arrivait à Chang-hai, d'où il reprit la route de Zi-ka-wei.

Grande fut sa joie de se retrouver au sein de la famille religieuse, où il avait laissé son cœur. "Ah! maintenant, disait-il, je n'ai plus "aucune inquiétude; me voilà au milieu de vous; je puis mourir "tranquille." Cependant tous ses vœux n'étaient point encore accomplis; et il en était un qui occupait dans son cœur une large place: il désirait vivement être revêtu du sacerdoce. "Si seulement je "pouvais offrir une fois le saint sacrifice avant de mourir, répétait-il "souvent, que je serais heureux!" C'est que son amour pour

Notre-Seigneur était vif et ardent.

"Si j'excepte la Sainte Vierge, disait-il, je ne puis guère avoir "d'autre dévotion, Notre-Seigneur est si bon pour moi! Il me donne "tant de grâces, me comble de tant de faveurs, et puis, je trouve en "lui tant de trésors d'amour et de miséricorde."

Le bonheur qu'il ambitionnait lui fut accordé plus tôt qu'il n'eût osé l'espérer; et, le 31 décembre 1871, il reçut le sacerdoce à Zi-ka-wei des mains de Mgr. Languillat. Le lendemain, il célébra sa première messe.

Au moment où il tenait entre ses mains le Dieu qui durant sa vie mortelle rendait la santé aux malades, il se sentit porté à lui adresser la même prière que le lépreux de l'Evangile. "C'est la première fois "que j'ai demandé sérieusement ma guérison, racontait-il à ses frères; "tenant Notre-Seigneur entre mes mains je lui ai dit: "Domine, sivis, "potes me sanare...; attamen..." Il goûtait trop de consolation à se soumettre à la volonté divine pour formuler une demande absolue, et quand, après quelques jours d'attente, il put croire que Notre-Seigneur ne lui accorderait pas le don de la santé, au lieu de s'en attrister, il disait joyeusement: "Maintenant qu'il ne me manque plus "rien, je ne changerais pas ma place avec n'importe qui." Depuis cette époque, il offrit chaque jour à Dieu, pendant la sainte messe, le sacrifice de sa vie; et il puisa dans cet acte d'immolation une force d'âme qui ne l'abandonna jamais. Il jouissait d'une paix profonde; et cette paix dans le commerce de la vie se traduisait par une sainte et joyeuse indifférence. Ceux qui n'auraient pas connu les dispositions intérieures du P. Pharazyn auraient pu croire qu'il ignorait la gravité de sa maladie.

Les souffrances n'altérèrent point l'amabilité de son caractère; il recevait avec un visage souriant ceux qui venaient le visiter, avait pour tous quelques paroles agréables et se prêtait volontiers à faire quelque innocente plaisanterie.

Le temps de la douleur permet à tout chrétien de recueillir une abondante moisson de mérites, et le P. Pharazyn comprenait trop

cette vérité pour ne pas tirer un religieux parti des jours pénibles que Notre-Seigneur lui réservait. Il détermina donc son mode de souffrance et nous lisons dans ses notes: "Souffrir gaiment devant les "autres, ne parler de ses souffrances qu'au Supérieur et au docteur. "—Etre doux dans ma maladie; ne point paraître triste ou sévère "en public; faire un petit effort pour surmonter ma faiblesse, ne pas "même avoir l'air de me plaindre: en un mot me tenir comme "Jésus." Ces résolutions, il les garda fidèlement jusqu'au dernier jour de sa vie.

Jetant parfois un regard sur les années de son enfance, pendant lesquelles la vivacité de son caractère lui avait fait commettre plus d'une faute, il se disait: "Ce n'est pas gai de mourir à la fleur de l'âge, sans avoir pu travailler pour le bon Dieu, ni expier ses vieux péchés." Puis le souvenir des fonctions qu'il avait exercées dans les colléges au prix de mille ennuis, la pensée des dangers que sa ferveur y avait rencontrés, se présentaient à son esprit; il se félicitait d'avoir traversé cette rude période et d'être venu en Chine; pour faire preuve de quelque bonne volonté au service de Dieu.

Les paroles suivantes vont nous révéler tout un côté de l'âme du P. Pharazyn. Dans son humilité il se regardait comme un pécheur digne des plus grands châtiments; mais plein de confiance dans la miséricorde de Dieu, il lui offrait le sacrifice de sa vie pour les éviter. "Ce qui me rassure contre la crainte du jugement de Dieu, disait-il, "et me fait espérer que je ne serai pas damné, c'est ce que j'ai lu "d'un Religieux, comme moi, fort peu édifiant. Atteint d'une ma-"ladie mortelle, il se dit: j'irai bientôt rendre compte de ma vie "passée à mon juge; je veux tâcher d'expier mes innombrables in-"fidélités en acceptant avec toute la générosité de mon âme la mala-"die que Dieu m'envoie, trouvant bien tout ce que l'on fera pour moi, "et ne me plaignant jamais de rien. Deux ans après, il mourut "fidèle à sa résolution et apparaissant à son Supérieur avec l'éclat des "bienheureux. — Comment, Frère un tel, lui demanda celui-ci, est-ce "bien vous, qui étiez autrefois si peu édifiant et si infidèle à vos

"règles? — Oui, mon Père; et cette gloire je la dois à la générosité "avec laquelle dès le commencement j'ai accepté et supporté ma "maladie."—"Pour moi, ajoutait à son tour le P. Pharazyn, je vais tâcher d'en faire autant." Il tint parole.

Cependant de nombreuses prières montaient vers le Ciel pour obtenir sa guérison. Ses frères en religion, les Carmélites, les Auxiliatrices, sa mère, sa tante qui avait autrefois contribué à lui ouvrir les portes de la Compagnie, suppliaient ardemment Notre-Seigneur de ne point l'enlever à la Mission de Chine. Pour lui, il ne consentit jamais, si ce n'est par obéissance, à demander la santé. "Je le "fais parce qu'on le veut, disait-il; mais je ris en moi-même d'in-"crédulité, tant je vois la chose impossible. Au contraire, quand je "demande à Notre-Seigneur la grâce d'une bonne mort, comme je le "fais tous les jours à la messe, alors c'est autre chose; mon cœur y "est; je sens que je prie avec goût et avec confiance d'être exaucé."

Au mois de mai on fit pour lui une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, mais bien loin d'y prendre part, il cherchait à en empêcher le succès et pour gagner sa cause il formulait cette promesse: "Si "la Sainte Vierge n'exauce pas ces prières, je lui dirai des messes "d'actions de grâces et je la chargerai de préparer mes paquets pour "le grand voyage. Elle sait bien mieux que moi ce qui me convient."

Le 6 septembre de la même année, mourait à Tchen-kiang un saint Religieux, le P. Narcisse Bourdilleau, dont le souvenir vivra longtemps parmi nous. Notre malade familiarisé depuis longtemps avec la pensée de la mort qu'il appelait de tous ses vœux disait gaiment, après avoir appris cette nouvelle: "Ce bon P. Bourdilleau, "comme il doit rire là-haut et se dire: Pauvre P. Pharazyn! fran-"chement pourquoi se donner tant de peine pour vivre? Il aurait "bientôt cessé toutes ces neuvaines, s'il savait comme on est bien ici."

La pensée fréquente de la mort et des années éternelles maintient l'âme dans une indifférence complète pour les choses de la vie et la rapproche sans cesse de Dieu: l'âme s'unit déjà sur cette terre à celui qu'elle possédera pleinement dans le ciel. Chez le P. Pharazyn

cette union devint de plus en plus étroite durant la dernière année qu'il passa au milieu de nous. Il se tenait habituellement en la présence de Dieu, sans contention et sans efforts comme un enfant devant son père ; il lui parlait avec une familiarité toute filiale qui le faisait dire un jour, en déposant son chapelet : " Ecoutez, mon Dieu, " en voilà assez pour le moment ; je vous prie de m'excuser, mais je " n'en puis plus."

Son esprit de mortification et de pénitence dura aussi longtemps que sa vie ; l'œil fixé sur la croix de son divin Maître, il sentait le besoin de souffrir ; et quand il ne lui fut plus permis de s'imposer des privations, il voulut au moins se mortifier en acceptant avec indifférence la nourriture qui lui était offerte : " Ma carcasse se détraque, " disait-il alors, je ne puis même plus supporter de l'eau rougie." et en même temps il écrivait dans ses notes : " Ne jamais quitter la table, " sans avoir fait à Notre-Seigneur crucifié un petit acte de mortifica- " tion, ne serait-ce qu'en acceptant joyeusement tout ce qu'on me " donne. Je le recevrai comme venant de la main de Dieu, sans dire " un seul mot : après tout, un pauvre n'a pas le droit de se plaindre."

Son union à Dieu et son amour de la croix avaient donné à son âme une énergie peu commune : elle se fortifiait dans la souffrance. " C'est curieux ! disait-il, avec cet air jovial qui ne le quitta " jamais ; au commencement de ma maladie, quand je me sentais plus " fatigué, je me disais : allons bon ! Encore une histoire ! Est-ce " agaçant ! Maintenant, quand je reconnais la souffrance qui vient, " je me dis : allons ; encore une petite souffrance : merci mon Dieu. " Etes-vous bon ! Et, loin de m'attrister et de m'impatienter, je me " sens tout en paix. C'est une grande grâce que me fait Notre-Sei- " gneur. *O æternitas beata !*"

Dieu voulut récompenser cet amour de la souffrance ; et, pour la lui faire accepter avec plus de courage encore, il lui laissa entrevoir à la lueur d'une lumière surnaturelle la laideur du péché que nous comprenons si imparfaitement ici-bas. " Comme je vois bien main- " tenant ce que c'est, disait-il, alors. Je ne parle pas du péché mor-

"tel, grâce à Dieu; mais de ces mille petites négligences que nous "nous permettons si facilement. Mon Dieu, si nous savions!"

Au mois de juin 1873, il se rendit en pèlerinage à Notre-Dame de Zô-sè: il revint à Zi-ka-wei avec la conviction qu'il ne guérirait jamais. Vers la fin de l'année, il pria le R. P. Foucault d'écrire à Rome pour lui obtenir la permission de faire ses derniers vœux; puis, afin de se préparer à cette grande action et à la mort qui le menaçait, il voulut parcourir pendant trente jours toute la série des Exercices de S. Ignace."

Sa retraite achevée, il rendait ainsi compte de ses dispositions intérieures. " Depuis six semaines j'ai souffert beaucoup; le bon "Dieu a voulu me faire faire un peu de purgatoire, mais il m'a don-"né la résignation et je suis prêt à mourir aujourd'hui, demain, quand "il voudra. Je ne saurais assez le remercier des grâces qu'il m'a "faites: Vraiment c'est le *bon Dieu.* J'ai reçu dans l'ordre surna-"turel des faveurs indicibles. Tous les jours je m'offre pour l'âme "du pécheur qui résiste le plus à la grâce, et pour celle du purga-"toire qui souffre davantage; ce qui me donne une grande consola-"tion. Tous les jours aussi j'apprends à mourir, et cette pensée ne "me cause aucun trouble, malgré la peur qui y est inhérente. Je "n'ai pas un seul moment d'ennui; tous mes instants sont bien par-"tagés, et je les offre tous à Notre-Seigneur."

Ces belles dispositions ne pouvaient lui rendre pénible la réception des derniers sacrements; il pria lui-même le R. P. Supérieur de lui administrer l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique. La cérémonie eut lieu le 19 janvier 1874, en présence d'une communauté nombreuse. Avant de recevoir la sainte Communion le P. Pharazyn prit la parole avec calme; c'est à peine si parfois une légère émotion venait altérer un peu le son de sa voix. Il remercia Notre-Seigneur présent devant lui des grâces nombreuses qu'il en avait reçues: la pensée qu'il allait mourir dans la Compagnie et sur une terre pour le salut de laquelle il aurait voulu répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, excitaient dans son âme des sentiments de reconnaissance

et de joie. Il remercia avec une exquise délicatesse tous les Religieux qui lui avaient donné quelque témoignage d'affection et le domestique qui lui avait prodigué ses soins. A cette heure dernière, le souvenir de sa mère était présent à son cœur; et, se rappelant la pieuse sollicitude dont elle avait entouré ses jeunes années et les enseignements chrétiens qu'elle lui avait donnés, il en comprenait mieux que jamais le prix et remerciait Dieu de lui avoir accordé cet inestimable bienfait. Notre-Seigneur lui ménageait une douce et suprême consolation: il allait recevoir le Saint-Viatique des mains du R. P. Supérieur qui, treize ans auparavant, avait dirigé ses premiers pas dans le chemin de la vie religieuse au noviciat d'Angers, et il se sentait heureux de le voir auprès de lui, en Chine, en cet instant solennel.

Le P. Pharazyn vécut encore quinze jours après avoir reçu les derniers sacrements, et il les passa dans la paix, la joie spirituelle et l'union avec Dieu. Pendant la nuit du 4 au 5 février, vers une heure et demie, le Frère chargé de veiller auprès de lui put constater à des signes certains que la mort était proche et il s'empressa d'en avertir le R. P. Supérieur et le P. Chauvin, qui vinrent immédiatement réciter les prières des agonisants. Le malade jouissait de toute sa connaissance et suivit attentivement les paroles du Rituel. Son immobilité absolue pouvait faire croire qu'il avait cessé de vivre: "*Je crois qu'il est mort,*" dit alors le R. P. Supérieur. "*Ne parlez pas trop haut,* répondit plaisamment le P. Pharazyn; *je vous entends.*" — *Alors, mon cher Père,* reprit le R. P. Supérieur, *vous savez que votre dernier moment approche.* — *Deo gratias!* Telle fut la belle réponse avec laquelle le moribond accueillit les paroles qui lui annonçaient son entrée prochaine dans l'éternité. Il reçut une dernière absolution et l'indulgence plénière *in articulo mortis;* puis, sur l'invitation qui lui en fut faite, il offrit de nouveau à Notre-Seigneur le sacrifice de sa vie pour l'Eglise, la Compagnie et la Mission de Chine; il pria pour ses parents et ses amis. Le R. P. Supérieur lui suggéra ensuite quelques oraisons jaculatoires. Quand il entendit celles de *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie,* il

répondit à chacune d'elles par un soupir, et à la fin de la troisième *Jésus, Marie, Joseph, que mon âme expire paisiblement en votre Compagnie*, il s'endormit dans le Seigneur, sans souffrance et sans agonie, à trois heures du matin, le jour de la fête des Saints Martyrs Japonais.

Sa pieuse mère, préparée depuis longtemps à recevoir cette pénible nouvelle, en fut informée par une dépêche télégraphique. Elle accepta avec résignation le coup dont Dieu venait de la frapper, et au milieu de sa douleur elle se consolait en pensant que son fils n'avait quitté la terre que pour se rendre dans une patrie où elle le retrouverait sans crainte de le perdre.

Le 7 février, eurent lieu les funérailles du jeune Religieux. Une lettre, arrivée d'Europe la veille, fut remise au R. P. Supérieur dans la sacristie même du Sen-Mou tang; elle renfermait un décret par lequel le T. R. P. Général permettait à celui, dont la dépouille mortelle allait être confiée à la terre, de prononcer ses derniers vœux, en l'exemptant des formalités exigées par l'Institut pour l'accomplissement de cette grande action.

Le crucifix du P. Pharazyn et quelques objets de piété furent bientôt envoyés à Poperinghe; ils y causèrent des regrets dont Notre-Seigneur tempéra l'amertume. La mère du missionnaire défunt écrivait en effet les paroles suivantes au Père chargé d'expédier ce pieux envoi: "Nous vous remercions mon mari et moi, avec toute "l'effusion dont nous sommes capables, des objets qui nous sont par-"venus il y a quelques jours. Je ne puis vous dire combien nous avons "été émus à la réception de ces trésors; leur vue nous a causé bien des "larmes, mais ces larmes étaient mêlées de consolations, dont nous ne "voudrions pas être privés pour toutes les fausses joies et les vanités "de la terre."

Nous n'avons point à parler maintenant des vertus dont le P. Pharazyn nous donna l'exemple: elles brillent de tout leur éclat dans ces pages consacrées à sa mémoire. S'il n'eut pas le bonheur d'annoncer en Chine la bonne nouvelle de l'Evangile, il n'en ren-

contrera pas moins au ciel, nous l'espérons, des âmes sauvées par ses souffrances et le sacrifice généreux qu'il sut faire de sa vie.

A. M. D. G.

TABLE.

I. SECTION DE NAN-KIN.

Mission de Nan-kin proprement dite ..... 11.

Mission de Yang-tcheou ..... 13.

Mission de Ning-ko..... 16.

Mission de Ngan-kin..... 18.

II. SECTION DE SOU-TSEU.....22.

III. SECTION DE SONG-KANG ..... 25.

IV. SECTION DE NÉ-WEI ..... 30.

V. SECTION DE HAI-MEN ..... 33.

VI. CHANG-HAI.

Résidence et Paroisse de la Cathédrale S. François-Xavier ..... 37.

Résidence et Paroisse de S. Joseph, à Yang-king-pang.45.

Paroisse de Hong-keu.....49.

Résidence et Paroisse du Lao-Tié-Tsu-tang..... 49.

VII. ZI-KA-WEI.

Collége S. Ignace..... 56.

Orphelinat de Tou-sai-vai ..... 58.

Observatoire ..... 61.

VIII. RELIGIEUSES.

Carmélites ..... 63.

Sœurs de S. Vincent de Paul ..... 63.

Auxiliatrices. Maison de Zi-ka-wei ..... 63.

Maison de Chang-hai. ..... 73.

IX. NÉCROLOGE ..... 79.

P. Victor Laperrelle..... 80.

P. Henri du Fort ..... 85.

P. François Adinolfi ..... 100.

P. Arthur Pharazyn ..... 142.

CHANG-HAI.—TYP. DE LA MISSION CATHOLIQUE.